25e Année N° 9 1er Mai 1918

LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française

MARCEL PRÉVOST
de l'Académie française

JUN 14 1918
UNIV. OF MICH.
LIBRARY

SOMMAIRE

		Pages
Paul Adam	*Le Lion d'Arras* (3e partie)	5
Comte Henri Michel	*L'Organisation de la Victoire*	43
André Chevrillon	*Au Maghreb*. — II	56
X.	*Lettres filiales d'un Soldat*	78
Alberto Insúa	*Marichu* (fin)	97
Une Infirmière	*Le Printemps serbe à Corfou*. — II	125
Jules Bertaut	*L'Anglicisme en France sous la Restauration*	153
Commandant Weil	*Marie-Louise à Parme*	184
Auguste Gérard	*Les Tentatives d'Influence allemande en Angleterre*	198

Copyright 1918, *Revue de Paris*.

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1918

LIVRES NOUVEAUX

D'UN POSTE DE COMMANDEMENT,
par **Marcel Prévost.**

Avant d'être réunis en volume, ces pages avaient paru ici-même. Les lecteurs de notre *Revue* savent déjà avec quelle maîtrise M. Marcel Prévost a dessiné les puissantes évolutions d'une grande bataille moderne, de ce que l'on pourrait appeler la bataille-type de cette guerre. Par une rencontre unique jusqu'ici, le témoin qui a vu et décrit une action de cette envergure se trouve être à la fois l'observateur le mieux préparé à la comprendre. — M. Prévost est officier supérieur d'artillerie — et un écrivain doué éminemment du don animateur qui dans les œuvres littéraires crée la vie. A la sûreté du coup d'œil, l'historien joint ici la force émotive du romancier. Il serait difficile, même à l'auteur de tant de romans célèbres, d'en écrire un qui fût plus passionnant que ce beau récit militaire, surtout à l'heure où les admirables soldats que nous montre M. Prévost sont engagés dans la lutte suprême.

LA SOCIÉTÉ DU SECOND EMPIRE (1851-1858)
par **le comte Fleury** et **Louis Sonolet**

On éprouve une impression de délassement à oublier les soucis du présent pour évoquer, en lisant ces pages, une brillante période du siècle passé, avec son luxe, ses élégances, ses divertissements. Riche en détails curieux ou peu connus, en renseignements directs, puisés dans les journaux, les correspondances, les souvenirs des contemporains, la chronique de MM. Fleury et Sonolet nous conte l'histoire anecdotique des événements intérieurs et des expéditions lointaines : elle décrit les habitudes de la cour impériale, la vie parisienne et mondaine, les coulisses des lettres et des arts : la société qui gravitait autour des Tuileries y apparaît tout entière dans son intimité. L'ouvrage vivant et abondamment illustré, est d'un tour aisé et agréable.

Dans son prochain numéro, la* REVUE DE PARIS *publiera :

LE MONDE INCONNU

suite de :

SOUVENIRS

par **ANATOLE FRANCE**

LE TEMPLE DE LA ROSE.

Dans ce petit livre, on a groupé les plus gracieux poèmes composés à la gloire de la rose, depuis la Pléiade jusqu'à nos jours. Une page exquise d'Heredia sert de préface au recueil. Il séduira les lettrés par le délicat parfum qui s'en dégage, il offrira aux bibliophiles un attrait de curiosité, car c'est, croyons-nous, la première Anthologie de la Rose qui comprenne des poètes de toutes les époques. Ce *Temple de la Rose* inaugure une « Petite Collection rose » destinée à offrir aux jeunes filles un choix des œuvres littéraires les plus remarquables : elle comporte déjà les chefs-d'œuvre lyriques de Ronsard et un volume de Sully Prudhomme.

VIE HÉROIQUE DE GUYNEMER,
par **Henry Bordeaux.**

Dans la vaste mêlée des peuples, la foule ne connaît et n'admire qu'un petit nombre de combattants aux exploits surhumains : Guynemer a été de ceux-là. Son énergie farouche, son audace admirable, enfin sa disparition mystérieuse entourent le jeune héros d'une merveilleuse auréole de gloire. Déjà la légende s'empare de sa vie, mais l'histoire doit en fixer les traits. La biographie exacte et attentive, que M. Henry Bordeaux a composée avec son habituel talent est pleine d'une chaude et vibrante sympathie pour le « chevalier de l'air » ; en la méditant, les écoliers de France apprendront à unir le nom de Guynemer à ceux des plus belles âmes guerrières qui se sont données — jusqu'à la mort — à la patrie.

LA

REVUE DE PARIS

VINGT-CINQUIÈME ANNÉE

TOME TROISIÈME

Mai-Juin 1918

PARIS
BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS
85 bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85 bis

1918

LE LION D'ARRAS[1]

VIII

Juste-Émile, chaque jour, dans Arras, s'occupait de ses gardes nationaux. Il choisit avec soin les cent soixante-deux hommes destinés à l'armée de ligne, les quinze à l'armée de réserve, selon la quote-part du contingent réclamé à la ville.

Sur les remparts, à l'ombre des grands peupliers, il dirigeait les exercices des six cents citoyens qu'on avait pu difficilement armer avec des mousquets ou de vieilles carabines retrouvés de ci, de là, mais point réparés encore. Les tireurs à l'arc formaient les meilleurs pelotons, ceux des grenadiers ou des chasseurs. Ils avaient retroussé les ailes de leurs chapeaux à la façon des militaires, en piquant la cocarde nationale sur le côté droit. D'un commun accord, ils avaient revêtu leurs vestes du dimanche, leurs vestes de gros drap bleu, à boutons d'étain, leurs culottes et leurs hautes guêtres de toile bise; ce qui leur composait une sorte d'uniforme. Les Forges avaient vendu des piques à la municipalité pour ceux qui n'avaient point de fusils. Et puisqu'ils savaient l'alignement, la marche au pas, les mouvements de compagnie, Juste-Émile estimait ses gens capables de lui faire honneur s'il les présentait le dimanche suivant, 19 août, aux trois corps

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er et du 15 avril 1918.

331937

administratifs, aux fonctionnaires publics, à la garnison, pour entendre lire les motifs de l'Assemblée Nationale décidant la suspension du pouvoir royal, et pour renouveler le serment de maintenir la Liberté, l'Égalité, ou de mourir pour les défendre.

Parmi les grenadiers, Juste retrouva le fils du libraire Topino, qui lui vendait des livres d'aérostation, de chimie et de physique. Ce flandrin ressemblait à son père, étant aussi maigre, aussi grand, mais, au contraire, taciturne. Deux frères sur les six de Joseph Le Bon, le curé constitutionnel de Neuville-Vitasse, prenaient place dans la compagnie de chasseurs. Naguère enthousiastes de piété, comme leur cadet, ils avaient confondu, comme lui, leur foi chrétienne et leur foi révolutionnaire. Les galons de sergent sur leurs manches bleues attestaient leurs services militaires. Ils semblaient robustes également, Jérôme Le Bon Fraternité, Pacôme Le Bon Égalité, trapus, roussâtres, avec des nez tombants et des yeux hardis. De leurs soldats ils obtenaient une obéissance passive en tonnant de la voix, et en invoquant l'urgence de rendre puissante la Liberté. L'émotion de leurs harangues ne troublait pas l'horloger Taffin qui savait par cœur tous les journaux, tous les libelles Du boucher Pamart, du commis Delebecq, du prêtre insermenté Desmazières, du maître maçon Minart, de l'entrepreneur Bécourt, du brasseur Wartelle, les autres imitaient la brutalité camarade, l'autorité légale, criarde, la sagesse littéraire ; des trois derniers on respectait les fortunes, indéniables.

Juste Héricourt se plaisait à reconnaître la tête penchée sous la perruque de Taffin, à l'entendre réciter comme sienne une diatribe de Marat. La face rubiconde et les épaules élargies de Pamart donnaient confiance dans la vigueur de la troupe entière. L'air rogue de Delebecq c'était le sens de la discipline consentie par tous, en ligne, la tête à droite, et l'œil fixe. La tristesse souriante de Desmazières promettait une attention consciencieuse qui veillait au bon ordre de la compagnie. Le nez poilu de Minart flairait avec colère les crimes des inconnus contre la Nation si le rang flottait durant la marche. La figure grêlée de Bécourt enfermait deux petits yeux actifs pour tout apercevoir. Il rectifiait. La mine franche

de Wartelle, révélait sans ambages les fautes. De leur attitude leur chef pouvait déduire l'esprit du bataillon qu'ils influençaient. « Ch'gros Louis » n'avait pas les faveurs des gardes. Ils l'accusaient de fourberie et surtout de s'être, l'année précédente, déguisé en domestique pour rejoindre, au delà de Varennes, la cavalerie de Bouillé, puis celle des Autrichiens. L'horloger répéta tous les sarcasmes des gazettes violentes que la diligence apportait de Paris. Comme madame Roland, il traitait Louis de mannequin, et, comme l'Américain Gouverneur-Moris, d'animal hargneux. Pamart se contentait de dire :

— Ah ! l'gros porc !

L'onctueux Desmazières lui-même, si triste en son trop long habit bleu, et en ses hautes guêtres mal bouclées, avoua :

— Si nous devons aller nous battre avec les Autrichiens on ne peut pas laisser le Château nous trahir à l'intérieur, ni les Suisses nous tirer dans le dos !

Quant à Minart il déclara fermement :

— Aucun de nous n'ira sur les frontières si le roi n'est pas déchu, ni l'Autrichienne reconduite hors de France.

Les chasseurs l'approuvèrent d'une seule voix, ses ouvriers surtout. Bécourt en voulait à Brunswick et au manifeste des princes qui menaçait de mort les rebelles à l'autorité royale depuis l'an 1789. Car lui-même avait agi pour Robespierre. Grand, lourd, rougeaud, il haussait des épaules monstrueuses qui soulevaeint ses buffleteries blanches en croix, celle de l'énorme giberne, celle du briquet lui battant les jambes. Wartelle réclamait la République paisiblement, selon son habitude, une Convention nationale, la levée en masse; ou bien il n'y avait plus qu'à se croiser les bras, peut-être à conduire le roi de Prusse de Verdun aux Tuileries, en lui portant les armes. Gros, blond, enroué, il croisait vraiment ses bras en habit de drap neuf contre sa poitrine mamelue décorée de boutons d'argent. Ensuite il hochait la tête et regardait ses souliers poudreux. Il sifflait un air de chasse. C'était un clairvoyant. Juste-Émile ne l'avait point entendu se tromper depuis le début des événements. Le brasseur, par sa clientèle étendue, savait l'esprit de la ville et des campagnes. Il ne se laissait point abuser. Ses galons de sergent-major soulignaient

sa vigueur calme et la santé de son intelligence calculatrice. Autour de lui ses rouleurs de tonneaux, ses charretiers, ses chaudronniers, ses cabaretiers, tout férus de leur supériorité physique et corporative, eussent attaqué sans hésitation, dès son signe. Il les tenait en main, dans ses lourdes mains velues de blond.

L'abbé Desmazières s'étonnait de recevoir une *Gazette de France* où la fleur de lys imprimée jusqu'alors en tête du journal, cédait la place aux mots Liberté, Égalité. Les rédacteurs avaient donc accepté la fin de la royauté, la déchéance des Capétiens, et, pour successeurs, Danton, Roland.

— Comment l'État sera-t-il régi désormais?

— Comme en Amérique, — lui répondit Juste Héricourt.

Chef, il sut intercaler, entre ces principaux, les citoyens que le recrutement lui fournissait. Des campagnes où l'on terminait la récolte, quelques moissonneurs sans ouvrage arrivaient chaque jour, envoyés par leurs baillis avec une feuille de route et deux livres, après avoir été mis dans l'alternative de s'enrôler comme volontaires ou d'être arrêtés comme « sans feu ni lieu », comme partisans des aristocrates et des émigrés, puisque, le pouvant, ils ne s'engageaient pas dans les gardes nationales afin de protéger le sol de la patrie contre les envahisseurs prussiens et autrichiens. L'important était pour Juste Héricourt de trier, au milieu de ses gens, les fils, les frères des Fardel, des Van Herdrynck, des Codron, des Waterlot, des Lagache, des Heroguelle, qui, par leur courage et leurs vertus, feraient honneur à la ville.

Juste Héricourt s'acharnait à cette œuvre avec bonne humeur, quelles que fussent les difficultés. La garde nationale ne possédait pas de fusils, sauf ceux qu'achetaient certains, à grand'peine, de leurs deniers. Néanmoins le 19 août 1792, Juste Héricourt aligna, sur la Grand'Place, les six bataillons qu'on avait pu constituer. Trois mille citoyens en habit bleu, en chapeau lampion et en guêtres de toile, se rangèrent convenablement derrière les sections pourvues, les premières, soit de fusils, soit de piques fabriquées dans les Forges sous la surveillance de Cécile. Sans cesse elle encourageait, ses enfants aux bras, les travailleurs retournant le fer sur les enclumes, et le modelant à coups de marteaux. Elle exhortait ces braves

à défendre l'avenir de la Liberté, celui de leur descendance, en hâtant la besogne d'armer la nation.

Il plut à Cécile d'être populaire dans les Moulins, les Forges et le village, d'entrer dans les maisons avec du linge qu'elle distribuait aux mères, des croquignoles et des cœurs d'Arras pour les p'tiots, du tabac pour les narines des vieux paralytiques assis dans leurs fauteuils de bois devant les chaumières. De cette visite les familles laborieuses attendaient le secours qui sauve, l'amitié qui réconforte. Avec ses deux enfants, l'un sur son bras, l'autre à la main, Cécile apparaissait comme l'eût voulu Jean-Jacques. A la descente de sa berline traînée par deux chevaux gris aux colliers de grelots, menée par un cocher en courte veste et en chapeau de paysan, Cécile n'apportait pas, ainsi que sa feue tante, des chapelets, des scapulaires et des réprimandes dévotes ; mais des rires et des encouragements, des excuses pour les péchés. Cécile ne faisait pas l'aumône à des pauvres. Elle offrait des présents à ses amis. Elle ne disait pas « charité », mais « fraternité ». De Juste Héricourt et de Joseph Le Bon elle répétait les phrases libératrices. Souvent elle lisait les journaux aux plus intelligents. Cécile leur enseignait l'admiration pour Condorcet, Danton, Robespierre, Roland, Vergniaud, ce Joseph Le Bon, l'ami de Robespierre, qu'elle avait été voir avec Juste-Émile dans sa cure de Neuville-Vitasse, et dont elle avait partagé les opinions sur l'Évangile tel qu'il le prêchait dans Arras, en chaire de Saint-Vaast. Il insistait là devant un auditoire ému, sur tous les passages des Écritures hostiles aux grands, aux riches, aux princes des prêtres. Fort émue par ces sermons, Cécile annonçait aux familles que la Révolution réalisait les désirs du Christ. Ne déposait-elle pas les superbes. N'élevait-elle pas les humbles. Selon la sainte égalité, elle payerait du même salaire les ouvriers de la première heure et les ouvriers du dernier moment, car il fallait tout d'abord à chacun selon ses besoins.

On s'accoutumait à voir la femme de l'Américain venir ainsi, blonde et fraîche et bienfaisante en tous lieux, tandis que Juste-Émile, avec tels des Amis de la Constitution, avec Charamond le poète et Guffroy, le libelliste, rival malheureux de Robespierre, administrait le district.

Plus fiévreusement, les forgerons battaient le fer des piques sur l'enclume, et arrondissaient à grands coups les masses de fer rouge près d'être les boulets de la République. Plus ardemment, les meuniers dans leurs salles poudrées de blanc, jetaient à la pelle de bois, le grain sous les meules, et rythmaient le mouvement des blutoirs où s'épurait la farine destinée aux pains, aux biscuits de l'intendance militaire qui nourrissait les troupes de La Fayette, de Dumouriez, de Dillon, faisant face à l'ennemi en Argonne et en Flandre, devant Verdun et devant Lille. Déjà les grands chariots attendaient, avec leurs attelages de quatre, les sacs qui devaient partir dans l'Est. Les bateaux amarrés contre la rive de la Scarpe recevaient les coltineurs courant sur la planche avec les farines qui devaient descendre au fil de l'eau par Douai, Marchiennes jusqu'aux camps de l'Escaut. C'était un peu le tumulte du combat devant les fournaises pétillantes où le fer rougissait, et dans les cours où tant de gros chevaux henissaient, piaffaient, résistaient aux cris des hommes, s'embarrassaient dans leurs traits, perpétuaient un vacarme de cavalerie. Villageois chargeant la récolte, ouvriers triant les fers, meuniers poussant les brouettes de sacs blancs se hâtaient mieux devant l'œil de maître Héricourt. La canne haute, il signifiait les ordres, indiquait les directions, répartissait les tâches, blâmait les erreurs, activait les efforts de cent gaillards en sueur sous le bonnet de coton, le chapeau de cuir ou le tricorne verdi. Au reste, ils aimaient qu'il fût là, les jambes écartées sous le large habit bleu, et la tignasse grise ébouriffée autour de ses oreilles. On était sûr de ne se tromper pas s'il regardait sans injures la besogne commencée. Derrière lui, sa fille Caroline, pensionnaire en vacances, trottinait en jupes trop longues, la face ronde dans le bonnet. Déjà, contre son cœur, elle lui gardait le portefeuille de cuir vert plein de calculs et de lettres, nécessaire à la vérification des marchandises reçues, expédiées. Ça l'amusait plus que tous les jeux de paraître une auxiliaire utile dans le mouvement des Moulins. Fière de soi, cette fillette de onze ans égayait, par ses mines graves, les charretiers les plus soucieux de leurs gros boulonais maladroits ou rétifs, qui secouaient leurs crinières dans leurs colliers à grelots, à pompons, et qui ruaient de la croupe

dans leurs traits de cordes, et qui faisaient jaillir le feu des pavés.

Avant de partir c'était l'image de ce terrible homme et de sa longue canne, de cette enfant grave, attentive, de Cécile versant la bière avec ses servantes dans les chopes des débardeurs, c'était cette image du travail en commun que les « fieux » de l'Artois emportaient, par la campagne avec, sur leurs chariots, les farines, les huiles, les sabres, les piques et les boulets des volontaires, ce mois d'août 1792.

Quand les fieux traversaient Arras ils écoutaient le carillon dansant par les airs, comme il avait autrefois dansé pour les franchises de la Commune. Ils entendaient, au seuil des boutiques, aux bords des caves, ou sur le perron des hôtels nobles et bourgeois, dans les cours d'auberge, les causeurs, les fumeurs, les prêtres, invoquer tel ou tel propos des Héricourt pour encourager la jeunesse à combattre les ennemis de la liberté naissante.

Le dimanche 19, ceux qui, sur la Petite-Place, venaient de toutes les rues à l'appel du beffroi chantant son air de fête, durent s'arrêter devant les sentinelles de la gendarmerie nationale. Elles contenaient une foule dense parmi laquelle bien des jeunes gens portaient le bonnet phrygien. La cocarde tricolore parait tous les revers de chapeaux, tous les rubans qui fixaient les coiffes de linon autour des têtes blondes. En attendant la cérémonie, les tricoteuses associaient rapidement les mailles aux mailles de laine bleue. Les dentellières étaient sorties de leurs caves, comme Cydalise qui voulait voir son Legay sous l'uniforme de lieutenant, et Agathe son Marescot en tenue de parade. De ces amoureuses l'insensible Adélaïde les moquait. Elle au contraire, s'enorgueillissait de n'avoir jamais permis à la passion de Lenglet une faveur, bien que, pour elle, il compromît sa dignité de juge au tribunal de Bapaume. Et de rire toutes trois dans leurs coiffes de dentelles entre leurs boucles à l'anglaise, les mains dans les poches de leurs devantières à raies, le sein haut gonflant les fichus de mousseline. La foule les laissa se glisser en elle. Gaîté qui ne dura point, car les postillons arrivés de Lorraine disaient que les Prussiens allaient franchir la Moselle, conduits par les émigrés dont on avait, aux Tuileries, décou-

vert la correspondance secrète avec le roi. Ce qu'annonçait aussi le Procureur Guffroy dans un article de *La Sentinelle Artésienne* lu à haute voix sous les arcades par ses amis. A ces mots, les badauds en colère trouvaient que les bataillons marseillais et bretons avaient trop ménagé les traîtres du Château, et qu'on avait eu bien raison d'enfermer au Temple l'Autrichienne avec « ch'gros Louis ». Charamond découvrit sa crinière d'or, monta sur une borne, et cria :

— Souvenez-vous que nous sommes réunis sur la Petite-Place pour jurer de maintenir la Liberté et l'Égalité, ou de mourir pour les défendre !

— Nous le jurons, — proclamèrent ensemble les buveurs des tavernes, les commis des boutiques, Cydalise et Agathe, d'autres filles qui rirent aussitôt parce qu'un farceur les chatouillait.

Mais les tambours roulèrent. Adélaïde surprise tressauta. Elle grimpa cependant sur une chaise que lui présentait galamment le tailleur de *La Baleine* sculptée dans la pierre bleuâtre au-dessus du magasin, dans la vieille maison. Et, de là, l'enfant put voir le carré de militaires en bel ordre sur les côtés de la place, devant les piliers. L'arme au bras, le bataillon du 87e se roidissait sous les buffleteries jaunes croisées contre les habits bleus. Les volontaires de la Haute-Vienne en guêtres et culottes blanches faisaient face à l'Hôtel de Ville, au beffroi sonnant de toutes ses cloches, au Lion d'Arras debout dans l'azur sous le soleil brillant de sa hampe. Juste Héricourt, sur un cheval bai, passait entre les rangs de la garde nationale, dont les premières lignes avaient des fusils, les secondes des piques et les dernières des sabres seulement; mais qui gardaient, mèches allumées, deux gros canons de bronze trapus entre leurs roues peintes en vert.

Adélaïde reconnut, par delà ces troupes, le joli visage de Rosine, ses yeux d'Espagne et son teint de Flandre dans la fenêtre au second étage du Peigne d'Or. Augustin Robespierre apparemment l'avait installée là chez des amis. Ce qui était bien osé quoique nul n'ignorât plus leurs amours. Dans la maison voisine, mademoiselle Charlotte se prélassait épanouie avec son jeune frère, entre mademoiselle Anaïs Deshorties et mademoiselle Dehay. Adélaïde et Cydalise se plurent à recon-

naître le bel avocat Leducq derrière mademoiselle Deshorties. Elle inclinait à le choisir pendant que l'ennuyeux Maximilien, dans Paris, chez le menuisier Duplay, à la Commune et au club des Jacobins, exaltait l'âme libératrice des foules, des bataillons marseillais et bretons, des gardes nationales, et laissait Danton préparer le salut de la patrie en danger. Survenu derrière Mariette, Cot lui-même s'indignait aussi contre l'esprit volage d'Anaïs Deshorties. Se pouvait-il qu'elle trahît l'amour de Maximilien de Robespierre pendant qu'il se dévouait à la Nation. Ce Leducq, ci-devant académicien prétentieux, Rosati sans talent, singeait vainement l'incorruptible. Comme lui il se tirait à quatre épingles, se cambrait dans un habit de taille, s'engonçait dans une grosse cravate de mousseline et l'empois d'un jabot tuyauté. Cot sensible, les yeux humides, avec sa corpulence de chanteur dans un gilet de toile peinte où s'emmêlaient des piques à bonnets phrygiens, des coqs rouges et des branches d'olivier, Cot eût sangloté devant une telle infamie. Prudence souriait, en dessous, de tout son petit visage blême et de ses yeux meurtris ; car elle s'intéressait plus aux capitaines en culottes étroites, en habit blanc et hautes guêtres blanches qui se promenaient devant les lignes du 87e immobile, roide à la prussienne, sous les tricornes et les rouleaux des perruques, la poitrine en sallie dans les revers violets. La lingère reconnaissait, par-dessus les lueurs des hausse-cols, telles lèvres fines dont elle avait goûté la saveur, que parfumaient les liqueurs des Iles, telles statures dont elle n'ignorait pas la vigueur réelle, ni l'activité voluptueuse. Prudence néanmoins, à chérir ces beaux militaires, regrettait le capitaine du génie Lazare Carnot. Pour se marier à Saint-Omer, l'ingrat l'avait brusquement délaissée un an plus tôt, avant même que les gens du Pas-de-Calais l'eussent élu, lui et son frère Claude-Marie pour l'Assemblée Législative ; mais ils dénonçaient, chaque jour, la trahison des émigrés allant rejoindre les envahisseurs, où ils préparaient la guerre avec toute leur science. Cot l'assurait au-dessus de Mariette, parmi les brasseurs, les tanneurs, les paysans qui s'entassaient sous les arcades, derrière les rangs des soldats, et se plaignaient de ne pas recevoir de fusils pour s'aligner dans la garde nationale. Carnot ne l'avait-il pas dit :

la pique est une arme égale à la baïonnette. Avec la pique les Suisses et le Français firent merveille à Cérisoles, à Novare, à Marignan. Et levant les bras au ciel, Cot, exhortait les auditeurs à s'accommoder des piques martelées aux Forges de Juste-Émile Héricourt. Il leur reprocha leur nonchalance à s'inscrire sur les registres de la garde nationale. Lui-même allait tout à l'heure signer son engagement. Les auditeurs doutèrent. Ils ricanèrent. En vain Cot en appelait au vieux Thomas qui, coiffé du bonnet phrygien, selon sa coutume, menait hors de la rue Saint-Gery sa charrette de ferrailles et de tôles à travers la foule. Huante, elle protestait. Elle demandait des fusils. Elle répétait qu'à la citadelle les gardes en cachaient un grand nombre. C'était faire injure aux Artésiens, si l'on se méfiait d'eux au point de ne vouloir pas les armer, tout en les invitant à rejoindre les brigades de La Fayette. Eux, les brasseurs, les meuniers, les tailleurs, les portefaix, bien connus dans leurs corporations, méritaient-ils ce traitement ? Et ils accusèrent de négligence, d'incapacité les administrateurs et le Directoire du district, Cot lui-même. Son éloquence tonnante ne parvenait point à couvrir leurs voix. Le chaudronnier Codron hurlait.

Le marchand Plauës accouru de sa boutique entre Deux-Places, vint mêler aux leurs ses imprécations. Il rappela que depuis plus d'un mois il s'efforçait d'obtenir ces fusils, carabines et mousquetons. Codron avait été lui-même à l'arsenal en compagnie d'experts armuriers et d'un membre du District, sans rien tirer de l'adjudant vendu peut-être aux aristocrates. Le District voulait-il, par trahison, livrer l'Artois aux émigrés, aux Impériaux. Se moquait-il du peuple, le général Dillon qui avait promis seulement quatre mille cartouches à la garde nationale artésienne forte de trois mille hommes déjà? Et cette foule se hérissait de bras furieux, de géants aux mèches blondes insultant, par-dessus les têtes de la masse qu'ils dominaient, ce Cot l'administrateur responsable du Département. Était-il l'heure de se promener avec des friponnes au lieu de songer au salut public? Mariette posa ses poings sur les hanches, Prudence tremblait. Adélaïde sauta de sa chaise. Les soldats en ligne tournaient parfois la figure malgré la discipline, pour apercevoir cette cohue en tumulte autour du gros Plauës

cramoisi qui avait un chapeau de planteur sur la trogne, et une veste écarlate ouverte sur un jabot de linge bis.

Des villageois se dressaient dans leurs courtes blouses et leurs hautes guêtres : non, leurs baillis ne pouvaient, nulle part, acheter de fusils quand ils voulaient obéir aux ordres de l'Assemblée. Les prêtres insermentés, oui, les aristocrates, les parents d'émigrés, conspiraient pour acquérir toutes les armes à feu disponibles afin d'en priver la Nation. Ils l'affirmaient dans leur patois pareil, pour Cot, à la langue de Froissart, à celle des chevaliers qui sur cette même place, jadis, rompaient les lances courtoises du tournoi. Non, le Département ne se souciait point assez de réduire les conspirateurs et le suspects. Danton l'avait bien dit. Le drapier Van Herdrynck cita la phase.

Cot s'écarta des « friponnes ». Il grimpa sur un tonneau de bière à la porte de la Licorne d'Or. Il protesta que les administrateurs se transporteraient à la citadelle, selon leur promesse, dès que l'ordre du général Dillon transmis aux gardes-magasins leur enjoindrait d'ouvrir l'arsenal. Avisant alors la figure enfantine de son collègue Le Bas qui se glissait nu-tête hors d'une tabagie, il le prit à témoin. Le Bas tâcha de ne pas entendre ; mais plusieurs commères saisirent les pans de son habit noir. Elles voulurent qu'il répondît. En sa mine effarée, innocente d'écolier trop vite grandi, il jura que les administrateurs sauraient extraire de la citadelle assez de fusils pour garnir, dans chaque commune, un corps de garde, et pour achever l'équipement des volontaires. Le tumulte n'eût point cessé si les tambours, en roulant, n'eussent averti qu'il importait de se taire. Le Bas recoiffa son chapeau à cocarde, et se perdit dans la foule.

En un moment les ouvrières en modes, les dentellières et les marchandes se furent hissées sur des chaises et des échelles. Les brasseurs géants s'approchèrent pour voir, au-dessus des bicornes à pompons rouges, le centre de la place. Dans le carré de bataillons, s'avançaient en habits noirs et en bas de soie, les rouleaux de leurs discours aux mains, les juges et les administrateurs sortis de l'Hôtel de Ville solennellement. Du beffroi même, de l'hôtel municipal, des maisons étroites coiffées de volutes en maçonnerie, et assises sur leurs piliers

de grès, depuis l'œil-de-bœuf ménagé dans le pignon jusqu'aux croisées du premier étage, mille visages se tendirent attentifs. Le grand vieillard qui présidait le District, salua les drapeaux de la troupe, puis les personnages installés au balcon de l'Hôtel de Ville, Cécile Héricourt près de Joseph Le Bon et de l'évêque assermenté en soutane violette. Le carillon du beffroi chanta sur la ville, sur l'infanterie royale toute blanche, sur les artilleurs, sur les sapeurs noirs et feu, sur les gardes nationaux bleus et blancs, sur la foule des tricoteuses, des bourgeois, des larges commères, des paysans tassés derrière les lignes militaires. Et le vieillard tout rasé entre ses boucles blanches déclama :

— Citoyens... La division régnait entre les amis de la Patrie... La journée du 10 août les a réunis... Ils sont ralliés sous l'étendard de la Liberté et de l'Égalité.

Il s'arrêta. Il écouta le murmure des approbations qui s'en fut par la rue Saint-Gery, vers le centre laborieux de la cité, ses marchands, ses gens de loi, ses riches, et, par la rue des Trois-Visages, vers la Basse Ville, vers la porte Méaulens, vers le peuple, les tanneurs, les faubourgs des moulins, des manufactures, et par la rue de Taillerie vers la Grand'Place où vivait la rumeur des villageois accoutumés à vendre les moissons de la province.

L'orateur comprit que les citoyens de la ville et ceux des champs admettaient la déchéance du Capétien et de l'Autrichienne, la mise hors la loi des nobles partis vingt mille aux camps des armées germaniques. Ancien avocat aux États d'Artois il imaginait le temps où cette assemblée d'Atrébates réunie sur les rives de la Scarpe avait régi la première société de chasseurs farouches aux longues chevelures, buvant dans les cornes d'auroch la bière de buis fermenté, et se chauffant aux grands feux de tourbe dans la fumée des huttes, sur l'angle de terre protégé par la rivière et son affluent le Crinchon. Les Romains étaient venus. Et la Civitas Atrebatensis avait connu le culte de la Loi jusqu'à l'invasion des Francs. Contre leurs chefs, contre les féodaux, les communes à l'esprit latin avaient lutté. Les États d'Artois avaient établi les privilèges des clercs, des corporations, des jurandes, de leurs milices, mères de ces gardes nationales qui maintenant acclamaient

la chute du dernier prince franc, et la fin de la conquête germanique.

Le vieillard crut à une grande lumière surgie dans son intelligence. Il continua, très à l'aise, ivre de joie spirituelle :

— Le voile est déchiré... D'affreuses vérités seront connues... Le Corps Législatif a pris des mesures.

Sa voix se fit acerbe, menaçante. Il redressait toute sa maigreur enveloppée par l'écharpe tricolore sur son habit noir. Il songeait à ceux qui, contre la Nation, pactisaient avec l'ennemi :

— Ces mesures désespèrent les traîtres, — s'écria le Président — Elles épouvantent les tyrans... Elles étonnent les faibles... Elles rassurent les hommes libres...

Le geste indiquait, par-dessus les maisons, dans un espace lointain, Louis et Antoinette, Brunswick et Cobourg, le troupeau timide des Feuillants, les citoyens en armes, les foules ouvrières ou paysannes accumulées dans les rues adjacentes sous leurs rumeurs et leurs acclamations.

Le Président, but de tous les regards, cause de toutes les émotions, était la voix même de la ville qui se décidait dans sa conscience jusqu'alors obscure et divisée. Cet homme noir enveloppé de tricolore, cette parole retentissante, brève, hachée, ces gestes nerveux, ce bras élevant la cocarde du chapeau, c'était l'âme passionnée de la Nation connaissant qu'elle devenait libre enfin après quinze siécles d'oppression féodale.

Ce que démontrait Joseph Le Bon à Cécile Héricourt attentive sur le balcon de l'Hôtel de Ville, avec les Oratoriens du Collège. Oui, les bataillons du 10 août avaient rompu les chaînes germaniques du peuple celto-latin.

— Il respire à nouveau l'air pur de sa justice, l'air de sa vérité, — prononça l'évêque constitutionnel, très droit, si noblement drapé dans son manteau violet à boutons de pourpre, lui glabre et mafflu comme un empereur de Rome.

Cécile Héricourt se sentit frémir toute. De l'élan, de la colère et de la joie animaient ses membres, gonflaient sa poitrine, éblouissaient même ses yeux. Elle se souvint du jour où son oncle l'avait contrainte à monter en haut du beffroi pour vaincre le vertige et devenir la maîtresse des Forges, la maîtresse de ses destinées, l'épouse de l'Américain.

Cécile Héricourt admira Juste-Émile le bicorne en bataille, à cheval, devant son bataillon de gardes nationaux bleus et blancs, immobiles, couronné par la lumière des baïonnettes et des piques, doublé par les maisons de la Petite-Place, les maisons à volutes blanches et à piliers bleuâtres. Le libérateur des « Insurgents » guidait aussi les encyclopédistes de l'Artois dans la voie glorieuse de l'affranchissement. L'esprit de Robespierre né de cette foule, de ces avocats en groupes, de ces officiers, l'épée nue, l'esprit de Robespierre n'allait-il pas comme celui de Washington changer le monde. Car Robespierre, ce n'était que l'intelligence d'Arras, la volonté d'Arras, formée, des siècles et des siècles, par les corporations de tisseurs et d'orfèvres, par les légistes des États d'Artois, par les idées aïeules brillant aujourd'hui dans les yeux de ce peuple massé, en armes, et sonnant sur la bouche de ce vieillard si droit au milieu des troupes, des maisons, de la ville, des campagnes, de la contrée.

— Vous êtes, — proclamait-il, — le seul peuple de l'univers qui jouisse vraiment des droits de la souveraineté. Vous allez exercer ces droits dans leur plénitude... Et lorsque vous aurez déposé entre les mains de vos représentants le pouvoir que l'Être suprême et la nature vous ont donné... Soyez digne de vous, ô peuple dont la destinée sera de servir d'exemple à l'univers !

Une exclamation infinie monta de la place, des rues descendantes. A cela répondit l'ovation des légistes en groupe sur le lieu de la Sainte-Chandelle, maintenant démolie. Ceux du District, ceux de la Commune, ceux du Tribunal, les juges, les avocats et les Commissaires des guerres brandissaient leurs chapeaux à cocardes, ou leurs écharpes, ou leurs épées nues, dans le centre de la Petite-Place, de l'ancien Forum latin; tandis que du beffroi, de son Lion debout dans les airs, s'envolait la musique dansante du carillon.

Dans la salle municipale lambrissée par les sculpteurs de la Renaissance flamande, Cécile Héricourt assise en un banc héraldique, écoutait l'évêque énumérer les étapes de la commune artésienne sur le long et pénible chemin de l'affranchissement. Et, autour de lui, les prêtres assermentés, les oratoriens du collège apportaient les témoignages historiques

recueillis dans leurs paroisses, dans les archives épiscopales. Entre eux Joseph Le Bon se faisait le plus éloquent. Il contait la vie de toutes les églises sonnantes qui avaient si souvent rassemblé, aux cris de leurs toscin, les corporations sous leurs bannières, les francs archers des campagnes, afin de maintenir les libertés de la ville contre les rois de France, les ducs de Bourgogne, les rois d'Espagne ou les rois d'Angleterre. Ses évêques et ses prêtres l'avaient instruite de ses droits à toute époque contre les féodaux. Et il montrait avec orgueil deux de ses frères sur les rangs de la garde nationale prête à combattre les sicaires des tyrans dans les armées voisines de La Fayette ou de Dillon.

Quatre administrateurs lisaient aux quatre faces des troupes la loi du 13 août 1792. Et, par delà les baïonnettes, les piques, mille et mille mains de la foule applaudissaient furieusement la déclaration de la liberté. Quand le Président eut réclamé le serment de maintenir les principes de la Révolution ou de mourir pour les défendre, la foule, Cécile apparue sur le balcon, les prêtres répondirent d'une seule voix :

— Nous le jurons ! Vive la Nation !

En même temps les bicornes, les tricornes s'élevèrent au bout des fusils, des piques, des bras, loin des têtes poudrées. Cependant les notes joyeuses et fortes du carillon trépignaient sur tous les quartiers de la ville, Elles égayaient les vieux mêmes assis dans leurs fauteuils de paille auprès des fenêtres, pour voir passer les paysans des villages, les cavalcades rustiques, les bandes de dentellières chantant, coiffes au vent, rires au soleil, les pelotons de soldats agitant les baguettes d'acier dans les canons de leurs fusils afin de perpétuer, par une longue stridence, l'unanimité des clameurs.

Au seuil de tous les cabarets on leur tendait les chopes mousseuses.

— Votre serment est dans mon cœur ! — leur disait une servante en cotillons troussés, sous l'enseigne de sa boutique, l'Écu d'Argent.

De ce jour, Arras connut une nouvelle vie. [illegible] gazettes lui mirent au cerveau la fièvre de Paris, le vœu des Jacobins que Robespierre inspirait. Arras était fière de savoir sa pensée maîtresse de la capitale en la personne de son plus célèbre

avocat. Les discours et les actes de l'Incorruptible suscitaient la plupart des propos. Son frère présidait le club des Jacobins pareil à celui de Paris. Maximilien Robespierre fut l'exemple et le modèle. Ou bien, en critiquant ses formules, en blâmant ses actions, les causeurs tiraient encore, de sa personne et de son intelligence, les causes des opinions qui le contredisaient.

Parce qu'il en parlait constamment, parce qu'il le louait ou le raillait, parce qu'il apportait aussi des roses, Leducq plut davantage à mademoiselle Deshorties, et d'heure en heure, en son habit à raies brunes, sous le chapeau de haute forme boucle d'or. Cette sorte d'infidélité révolta tout le monde. Cécile Héricourt voulut consoler Charlotte de Robespierre, et, certain après-midi, pour cela, lui faire visite rue des Rapporteurs.

En traversant la salle basse que décoraient seuls le vernis rouge du carrelage, les paniers à fleurs sculptés gracieusement dans les dossiers des six chaises, et, sur le guéridon, l'urne de faïence à l'antique avec sa gerbe de bleuets, Cécile Héricourt félicita la sœur de « Démosthène » pour la simplicité de la maison.

— Hélas, — fit Charlotte amère un peu, — la vertu sans ornement ne suffit point à conserver les affections des gens. Anaïs Deshorties se souvient trop qu'étant fille de tabellion elle doit prendre soin de sa fortune. Et c'est l'ami le plus estimé de Maximilien, ce Leducq, qui lui ravit l'espoir d'épouser la jeune inconstante.

— Quelle félonie ! Pendant que l'orateur des États Généraux et de la Constituante défend, à Paris, les droits du Tiers !

Charlotte pensait-elle encore à Fouché qui se mariait avantageusement avec une demoiselle de Nantes. Était-ce lui qu'on accusait en dénonçant l'infidélité de mademoiselle Deshorties, la trahison sentimentale de Leducq ? Cécile eût voulu le deviner. Brune, épanouie, un peu grasse dans son fichu de linon et sa robe de toile blanche, comment Charlotte n'était-elle pas la paix même dont elle semblait l'image. Le dépit d'un mariage manqué lui ravageait-il le cœur ?

Pour dissimuler son trouble, Charlotte fut agacer les tourterelles de la cage, et leur parler de l'absent. Elle s'habituait

mal à l'éloignement de son frère qui durait trop. Maximilien, de plus, vivait au milieu des périls.

— Eh, quel scélérat oserait attenter aux jours de notre Incorruptible?

— Le soir de la fusillade, au Champ de Mars, n'a-t-il pas dû se réfugier chez l'ébéniste de la rue Saint-Honoré. Mon frère, ce soir là, n'a pu rentrer rue de Saintonge. Et depuis le 10 août quelle est sa situation aux Jocobins, à la Commune?

Inquiètes de sa famille, de ses besoins auxquels elles satisfaisaient généreusement, ses lettres oubliaient de dire les dangers de Paris. La brutalité de Danton, ne fallait-il pas la craindre ? Dans ses mains douces et molles, Charlotte enveloppa les mains de Cécile. La maîtresse des Forges fut près de s'émouvoir. Elle chérissait l'âme orgueilleuse de Charlotte Robespierre, sous les dehors d'une Flamande sensuelle et lasse. Et là, dans cette pièce à demi nue, si simple, mais bien cirée, bien époussetée, bien lavée, Cécile respirait l'haleine de Robespierre, le souffle pur de la liberté, de la vertu. La nièce de maître Héricourt se plut à le dire. Ces deux femmes s'embrassèrent, les yeux humides. N'étaient-elles pas les deux compagnes des grands libérateurs, de l'absent qui remuait les forces nationales à Paris, de Juste Héricourt qui, monté sur son cheval blanc, rassemblait tous les courages de l'Artois afin de rejeter les tyrans et leurs armées loin de la ville où brillait, en sa pourpre symbolique, le bonnet de Mithra, dieu de la lumière et de la fraternité latines ? Le ruban aurore qui serrait la chevelure de Cécile, la coiffe de dentelle à ruche de soie amarante qui entourait le visage de Charlotte se mêlèrent durant leurs baisers de sœurs spirituelles. Elles sentirent battre leurs cœurs, et se tendre leurs nerfs.

— Juste-Émile veut se rendre, avec le bataillon d'Arras, au camp de Maulde ou à Sedan... Je tremble aussi, Charlotte !. — murmura Cécile. — Mais il faut vaincre, n'est-ce pas ?

Elles se dégagèrent de leur étreinte parce que le rideau de madame Buissart ayant été relevé par Rosine, les lingères regardaient, Thérèse fredonnant un cantique, Mariette jasant avec Prudence. Gertrude qui nettoyait ses besicles, montra, cependant, la première, dans la rue, quelques passants dont la colère retentit.

Charlotte vit Rosine se pencher. La voix d'Augustin fut reconnue. Déjà il gravissait les marches du perron avec Joseph Le Bon et Le Bas. Ensemble, le petit-maître, le vicaire de Saint-Vaast et l'ami de la Constitution invectivaient contre La Fayette. Entrant le premier, Le Bas accusa le marquis d'avoir abandonné ses troupes, et passé, avec son état-major, dans les lignes autrichiennes. On venait de l'apprendre aux Jacobins. Quelques membres du club avaient suivi, rue des Rapporteurs, Augustin Robespierre. Un garde national traînait son fusil. Létevez le couvreur et deux autres, de leurs piques, tapaient le sol en criant. Le père Thomas, en bonnet phrygien et en pantalon de toile nationale aidait les deux frères de Joseph Le Bon en uniformes de chasseurs. Ils distribuaient, avec le fils de Topino, des placards annonçant le passage de La Fayette à l'ennemi, vouant à la mort les « suppôts de l'infâme Bouillé », rappelant que, gardien de la famille royale, le marquis avait fermé les yeux sur le départ de Capet pour Varennes, déclarant que c'était un coquin vendu au parti de l'Autriche, et citant la phrase de Robespierre : « Je viens maintenant à l'ordre du jour, c'est-à-dire à l'ennemi de la patrie : La Fayette ! »

— Mon frère avait donc raison! — s'écria Charlotte.

— Il a tant disputé là-dessus avec Juste-Émile, — avoua Cécile. — Que va dire mon Américain ?

Joseph Le Bon et Augustin renouvelaient toutes les accusations des Jacobins contre les équivoques du « général constitutionnel ». Le Bas répétait les apostrophes de Couthon, de Basire, de La Source, un girondin lui pourtant, mais qui avait, sous serment, dénoncé les intentions de La Fayette, prêt à marcher avec Luckner contre Paris. N'avait-il pas, le 15 août, à Sedan réclamé, de ses troupes, le serment au roi frappé de déchéance par l'Assemblée?

Augustin harangua, par sa fenêtre, le groupe de passants qui se pressait là, que la nouvelle consternait. L'émigration de La Fayette était, pour eux, la condamnation des modérés, des Feuillants, des Girondins. Robespierre, Danton, avaient vu clair. Oui. Cécile triomphait qui voulait la République. Que faisait Juste-Émile? Était-il à l'église Saint-Nicaise devenue le quartier des gardes nationaux? Il lui fallait courir

aux Moulins pour son petit qu'elle allaitait. Elle embrassa Charlotte émue par le triomphe des idées chères à Maximilien. Une rumeur grandit. Les badauds entouraient les crieurs de placards et de gazettes. Ils s'ameutaient sur la place de la Comédie au milieu des bouquetières, des fruitières, des flâneurs assis devant les cafés, des chasseurs rentrant avec leurs chiens. Ils se montraient l'habit jaune du gros Lagache, le bicorne de Delestrée, la perruque de Noguet. Ces membres de la Commune quittaient les bureaux du District où ils avaient, au nom de tous les citoyens, réclamé les fusils. Questionné par cent personnes, Lagache attribuait au président Deladerrière le refus malveillant de réquisitionner les armes de la citadelle. Par mille exclamations, le petit Noguet le secondait. La lettre du ministre de la Guerre interdisant aux administrateurs de puiser dans les arsenaux, ne signifiait plus rien en de pareilles circonstances, lorsque les coureurs de l'ennemi exploraient une partie de l'Artois. Épongeant son front débarrassé du monstrueux bicorne, Delestrée loua Lagache d'avoir obtenu l'envoi d'un message comminatoire au général Dumouriez. A ces mots Noguet, cramoisi sous sa perruque à marteaux, et le nez plein de tabac, brandit sa canne, tempêta; car les gens du District prétendaient répartir les armes entre les campagnes et la ville. Mesure qui empêcherait l'équipement total des trois bataillons déjà formés. A quoi bon constituer des escouades éparses pour faire des patrouilles aux champs. Ces gardes resteraient incapables de prendre rang dans une bataille, ou même dans une manœuvre. Les passants l'approuvèrent. Pacôme Le Bon se récria. Mieux valait deux bataillons solides, exercés, complètement pourvus de fusils, de cartouches, et organisés dans Arras et la banlieue, plutôt que cent escouades de milice rurale sans unité. Son frère Jérôme proposa d'envoyer les piques dans les villages, et de garder les fusils en ville. Et les buveurs des cafés lui donnèrent bruyamment raison. Ils le forcèrent à vider une chope. C'était l'heure des résolutions. Il n'était plus temps de dormir. Si la garde nationale manquait d'armes à feu, comment aiderait-elle l'armée de ligne à chasser les Impériaux? Son habit bleu à retroussis violets, son tricorne à galons attirèrent vingt bavards autour d'un sous-

officier du 87e qui, au Café de la Comédie, lisait la *Gazette de Hollande* en fumant une longue pipe de terre. Il se leva, boucla son ceinturon, tira son habit, et replaça son tricorne sur sa tête poudrée à frimas. Comme les gardes françaises, il recommandait l'union des troupes royales, des volontaires et des gardes nationales. Quatre vingt mille Prussiens et Autrichiens marchaient sur Verdun et Thionville, à en croire les capitaines de son régiment. Il fallait être en nombre pour les recevoir de la belle manière dans les défilés d'Argonne. Le sergent et le fourrier Le Bon lui tapèrent sur l'épaule, mais il les regarda de travers. Il se dégagea. Il prit une attitude hautaine. Il s'en fut très roide à travers les badauds qui se dispersaient.

Cécile Héricourt retrouva son cabriolet dans l'auberge parmi des hommes en courroux. Ils ne voulaient pas de piques. Étaient-ils des Iroquois, des sauvages? Qu'on leur donnât des fusils. Ou bien ils refuseraient le service de garde et de patrouille. Bien que leurs bas mal drapés leur tombassent des genoux, et qu'ils remuassent à la fourche une litière de chevaux, les deux palefreniers n'acceptaient pas les piques non plus. Ils iraient plutôt chercher eux-mêmes à l'arsenal, en amenant les bons garçons de leur connaissance. Colère semblable à celle des brasseurs qui, de la cave, montaient des tonneaux vides. Si on leur laissait les piques, c'était pour ne pas les employer aux armées. Le département les jugeait-il indignes de l'uniforme? Niait-il leur courage? Ils se campaient là, colosses blonds. Ils jouaient avec les barils pleins de genièvre. A la volée, ils lancèrent sur le haquet, en la faisant retentir, une énorme tonne. Les palefreniers matèrent avec ostentation un cheval ombrageux qui cabriolait, ivre d'avoine, au sortir de l'écurie.

Cécile s'en fut selon le trot de sa bête à la crinière tressée avec des rubans nacarat. Le cabriolet avança difficilement à travers les flâneurs qui péroraient autour des dentellières assises sur la margelle de leurs caves, et tout actives cependant pour manier les vingt bobinettes, les fils et les épingles de leurs carreaux. Amoureux et familles discutaient fiévreusement. Les fieux voulaient leurs fusils, et le proclamaient afin de paraître braves devant les rires de leurs fiancées en coiffes de toile et en devantières de couleur.

— A c'theure, madame Héricourt, — criaient quelques-uns en saluant, — faut plus toudis nous faire des piques, aux Forges ; mais des fusils !

Cécile répondit qu'on ne recevait plus les fers du Bourbonnais. Pourtant maître Héricourt avait écrit à ses bons amis, les frères Carnot, du Comité militaire de l'Assemblée, et bien connus des Artésiens, n'est-ce pas? Cécile penchait sa tête blonde hors du cabriolet. Elle saluait chacun par son nom. Ayant remis les guides à son petit jockey, elle toucha la main des tanneurs, des boulangers, des marchands de tourteaux et de son, sortis de leurs boutiques. Un pêcheur rentrant, les lignes sur l'épaule, et des tanches dans un seau, vanta Carnot Feuleins pour avoir voulu qu'aux officiers émigrés le ministre substituât des gardes nationaux réputés à cause de leur savoir dans la vie civique, et prêts à partir pour les frontières. Lui, le géomètre, allait rejoindre comme lieutenant une compagnie de chasseurs au camp de Maulde. Il venait de pêcher sa dernière friture. On lui fit une ovation. Une jolie fille lui permit de la baiser au cou, avant qu'elle ne s'enfuît avec ses brocs de cuivre.

La foule se pressa davantage autour du cabriolet verni et de la jument isabelle, qui portait aux oreilles des choux de satin rose et vert. On exigea des Forges mille fusils, des baïonnettes, des boulets. Et le petit jockey eut grand'peine à contenir la bête anglaise, nerveuse, que ce tumulte effaroucha. D'autant que, sous la porte Méaulens, les détours des voûtes défendant l'accès de la ville rendaient les voix plus sonores, la rumeur plus dense. Sous ces voûtes de briques brûlées, entre ces hautes murailles sombres et obliques, le tumulte étourdit. Le petit jockey commença d'avoir peur. Il pâlit. Cécile reprit les guides, inquiète un peu. Elle se trouvait entre la porte intérieure et celle du pont-levis, dans le passage étroit, recourbé, enclavé par les bastions de la défense pour rendre impossible à l'ennemi la pénétration dans la ville même, en cas de surprise ou d'assaut. Les deux murailles de briques noircies par le temps montaient haut vers le ciel. Et, dans ce lieu resserré, la populace de la rue Méaulens se tassait, clamante, vociférante. Elle voulait que madame Héricourt la conduisît aux Forges, et lui fît livrer les fusils neufs qu'on y devait tenir

en réserve. Comme Cécile répétait qu'il n'y en avait point, mais seulement une centaine de piques, ce tanneur barbu, velu, prit le cheval au mors, et reprocha brutalement aux Juste-Émile Héricourt d'être les amis de La Fayette. L'Américain voulait-il trahir, comme son général, et cacher aussi les fusils nécessaires au peuple de la Liberté, les détruire peut-être avant qu'on les pût distribuer aux gardes nationaux?

En un moment, Cécile vit surgir de la foule cent faces de colère. Soudain elle était devenue la suspecte. L'effroi mouilla ses mains, troubla ses yeux. Se pouvait-il qu'elle incarnât, pour les brasseurs, les tanneurs et les dentellières de la rue Méaulens une idée contraire à celle de la liberté; elle, Cécile Héricourt, elle la femme de l'Américain ?

La stupeur la rendait muette, avec une gorge racornie, des tempes étreintes par la violence de l'air et des cris. Elle se vit au fond d'une longue cuve en briques noirâtres où rageait une cohue en délire. Des nuées basses avaient soudain terni les couleurs. Cela faisait plus atroces les grimaces de haine, les gestes de menace, la saleté des vêtements sur les corps en démence. Cécile s'entendit proférer de vaines paroles. Elle protestait de sa foi dans la Révolution. Et ses phrases se créant les unes les autres, plus vite que son raisonnement, elle annonçait que l'Américain Miranda, nommé maréchal de camp par le Comité Militaire, appelait auprès de lui, à Grand-Pré, dans l'Argonne, son ancien frère d'armes. Juste-Émile Héricourt brûlait de s'y rendre tantôt avec les volontaires d'Arras, s'ils voulaient l'y suivre. Était-ce là le projet d'un aristocrate, ennemi de la patrie et de la Révolution?

Elle s'indignait maintenant, les mains crispées sur les rênes du cheval qu'exaspéraient, en le tenant au mors, trois scélérats horriblement barbus sous le bonnet à cocarde. Des maritornes crachaient dans la direction de la voiture. Le petit jockey debout, sanglota. Il voulait descendre. Une commère le reçut dans ses bras, l'ôta du cabriolet, l'emporta loin de l'aristocrate en le consolant.

Cécile se trouva seule dans la voiture poussée à reculons. Brusquement le cheval rua. Ses sabots de derrière atteignirent le cuir du tablier et le crevèrent. La lanterne d'argent sauta, se brisa. Des rires méchants unanimes saluèrent le dégât.

Tanneurs et brasseurs, se pendirent à la tête de la bête anglaise ; mais épouvantée, elle se cabra, se jeta de côté. Cécile redouta de tomber vers les mains tendues qui la voulurent happer.

— Aux fusils... Aux Forges... Aux fusils ! — hurlaient tous ces visages mafflus, ces trognes de buveurs, ces minois de gamines aux coiffes envolées.

Les tricoteuses sauvaient leurs bas et leurs aiguilles en les élevant au-dessus de leurs têtes. Une latte cassée dans le plancher du véhicule blessait la jambe de Cécile qui se cramponnait au cerceau de la capote. Elle se crispa pour ne point pleurer. Elle se pensa près de mourir écharpée, décapitée comme Foulon ; et la tête au bout d'une fourche.

— A la lanterne, l'aristocrate ! — commanda une fillette en riant, pour faire peur, et qui trépignait de joie.

— A la lanterne, — glapirent d'autres filles, puis des sorcières, vraiment hargneuses celles-là.

Les hommes haussaient les épaules. Ils regardaient surtout les sursauts du cheval secouant le cabriolet, se dressant entre les brancards, enlevant avec sa tête à choux de satin deux grappes d'agresseurs pendues à son harnais. Cécile voyait cela. Crispée, suffoquée, elle attendait son supplice. Serait-ce l'homme barbu qui la saisirait, qui l'étranglerait ; ou ce satyre demi-nu, chafouin qui, du regard et du désir, la souillait ; ou ces deux maritornes faisant le geste de lui crever les yeux avec leurs aiguilles à tricoter.

— A la lanterne !

Elle ne reverrait plus ses enfants, ni Juste-Émile. Elle n'était pas loin, la lanterne ; du moins la potence mal peinte du réverbère qui, le soir, éclairait le passage. Cécile souhaita de mourir avant le supplice. Pourquoi, tout à coup, cette plèbe voulait-elle la tuer? Le cheval allait sûrement bondir avec le cabriolet, puis retomber, glisser et s'abattre en cassant les brancards. Elle-même serait à terre sous les menaces de ce monstre à cent gueules hurlantes, de ces mégères prêtes enfin à contenter, par l'assassinat, leur jalousie, leur envie sans doute ancienne de nuire aux Héricourt, aux riches, aux heureux. Cécile sentait les sueurs de l'agonie lui mouiller les tempes, les mains, le dos. Une douleur lui mordit

la jambe cruellement. Elle étranglait. Elle pensa vomir. La figure de la petite Augustine lui apparut. La mère regretta de ne pouvoir peser en ses bras la vie chaude de son tout petit. Juste-Émile, où était-il? Comment n'entendait-il pas la clameur de cette canaille folle? Cécile leva les yeux au ciel, et vit, en haut des murs, des gamins accoudés paisiblement qui regardaient, une charbonnière avec son nourrisson et sa hotte noire, deux soldats en uniforme blanc. L'un dit soudain :

— Mordieu. Un si beau cheval. Ces bougres-là vont le faire couronner !...

— Holà, vauriens, — fit l'autre. — Faut-il qu'on aille vous apprendre à traiter les bêtes. Corbleu... Un si beau cheval ! Voulez-vous que j'appelle la garde ! Sacripans !

Et d'autres soldats, survenus, joignirent leurs voix, leurs injures, leurs insultes; amusés par la querelle.

D'en bas la racaille répondit. Elle cracha contre ces insolences des militaires. Elle oublia Cécile un instant qui se crut sauvée, qui appela les grenadiers. Mais ils ne s'intéressaient qu'à la bête anglaise; et, pour elle, ricanèrent. Brusquement, une figure de garde national surgit entre les soldats. Elle cria :

— Leleu! Camus!... Ravisez ces andouilles qui renversent le cabriolet de madame Juste-Émile..; et même qu'elle est dedans !

Aussitôt une grosse voix de géant commanda :

— Holà... C'est-y que vous voulez qu'on vous perce le corps, bandits ! Lâchez le cheval...

Cécile reconnut le gros Bécourt qui voulait tant la République, puis le fils Topino, si maigre. Ils avaient le fusil en main. On entendit courir et dégringoler l'escalier qui mène au rempart. Les tricoteuses ripostaient :

— A la lanterne, l'amie de La Fayette... A la lanterne ! C'est-y ça votre affaire... Marchez plutôt à la frontière contre les Prussiens. Sicaires des aristocrates ! A la lanterne !

Cependant un vieillard, coiffé d'un bonnet rouge à cocarde, parvint auprès de l'attelage. Il siffla pour calmer le cheval. La bête s'épuisait, couverte d'écume. Elle enlevait, en se cabrant, les hommes agriffés à son mors, ceux qui lui empoignaient la crinière, ceux qui le tiraient par ses brides. Car les

cris d'en haut ameutaient les promeneurs, les soldats du rempart, et se mêlaient aux injures d'en bas :

— Des fusils... A la lanterne. Aux Forges. Aux fusils ! Quoi c'est que tu veux, Delebecq ?... J'ai pas peur de ta baïonnette ! Oh ! ça !...

Mais les gardes nationaux de Juste-Émile, à coups de crosse, s'ouvraient un passage. L'espoir de Cécile reconnut le boucher Pamart. Il bouscula tout un essaim de furies glapissantes. Le commis Delebecq criait :

— Place ! Place ! — en tapant les épaules avec le bois de son arme.

Bécourt, l'entrepreneur, se projeta derrière, et sa figure grêlée, parmi les habits bleus et les bicornes à cocarde, les cheveux en tresse de ses charpentiers. Les brasseurs de Wartelle suivaient. Ils repoussaient les commères en les plaisantant. L'horloger Taffin empoigna une petite dentellière qui criait : « A la lanterne ! » Il fessa cette jeune croupe en chemise. Ce qui fit rire la plupart. Cécile put sauter vers les bras du sergent Minart qui, court et hurlant, s'insinuait vers elle, parmi la canaille, avant les piques de son escouade, ses couvreurs très fidèles.

IX

Avec le carillon du beffroi et toutes ses notes dansantes, l'angélus du matin sonnait aux oreilles de Juste-Émile Héricourt quand les aérostiers volontaires de la garde nationale et les soldats du génie cramponnés aux cordages du ballon, entraînés par le vent d'ouest, obtinrent le signal de lâcher tout. Subitement la terre s'enfonça. Les Forges et les Moulins s'aplatirent à la surface de la campagne. Elle s'amplifia jusqu'à des horizons bien plus lointains. L'air vif de septembre souleva la chevelure de l'aéronaute qui vit, au-dessous de lui, glisser les marécages et les peupliers en file, les remparts verts, leurs bastions de briques roses, les toits moussus de la Basse-Ville, la graine d'humanité roulant au fond des rues.

Dans son panier en forme de barquette, parmi ses sacs de lest, ses cartes, ses instruments d'astronomie, Juste-Émile,

une fois de plus, sentit son être heureux de voler avec la force du vent, de se croire le maître de cette même force soumise aux talents du gabier. Jérôme dénoua la ficelle d'un sac. La pluie de sable tomba sur le parvis de Saint-Jean-Baptiste pour étonner les dévotes du matin devant l'église. En s'élevant, la sphère énorme et blonde projetait son ombre sur le port du Rivage plein de bateaux, la Basse Ville, le couvent des Chariottes, le fronton de Saint-Vaast et les arbres du jardin abbatial, la place de la Comédie encore déserte. La danse du carillon tinta plus proche. Cécile avait promis d'être là, dans la couronne ducale, tout en haut, sous le lion d'Arras, avec le vieux Thomas, et d'agiter l'écharpe aux mille raies bleues, blanches, rouges, comme la cocarde de son bonnet.

Juste-Émile se pencha. La ville fuyait, sous le vol silencieux, à rebours de l'essor. La ville et sa passion de liberté que chantait, avec le *Ça ira*, une compagnie de chasseurs se rendant au polygone. La ville si vivante au cœur de la jeune épouse apparue sur le sommet de la tour, dans la couronne ducale, sous le lion, cimier glorieux, dressant le soleil de sa hampe. Cécile agriffée contre l'échelle de fer, livra les rayures tricolores de son oriflamme au souffle de l'ouest. Et cela voulait dire :

« Chevalier des airs, va combattre encore pour le génie de la Liberté. Dompteur des brises et des tempêtes, passe au-dessus de cette tour, où je t'aime de toute ma ferveur. Passe avec l'espoir des peuples opprimés. Entends ma voix qui te salue. et mieux que ces cloches dansant comme la vigueur joyeuse de la cité où naquit la pensée de Robespierre et où s'épanouirent la tienne, la mienne, ô mon époux. Époux de qui mes lèvres gardent la saveur, de qui ma poitrine garde une douleur faite par les baisers brûlants. A revoir toi pour qui tout mon amour s'agite, et ma vie dans cet oriflamme de la Nation. A revoir, toi, sauveur, libérateur des mondes. Toi mon idée, mon cœur ! Au bout de mes bras je te tends l'avenir sous les espèces de ton fils. Vois donc. Il gesticule. Il crie. Il trépigne. Ne veut-il pas s'envoler aussi, te suivre dans les airs par-dessus les batailles où tu vas reconnaître les manœuvres des esclaves stipendiés par les tyrans? Vois, je le retiens avec peine, l'enfant de la liberté !... »

Ainsi Juste-Émile interprètait l'apparition de sa femme

avec le fils de leur inoubliable volupté, avec l'avenir de leurs espoirs unis. Jérôme Le Bon les salua.

Aussi longtemps qu'il le put, Juste tâcha de discerner la figure de son petit enfant au bout des bras tendus par l'épouse. La robe blanche ondulait, frissonnait telle qu'un drapeau de lumière sur lequel l'écharpe tricolore se déployait au faîte de la tour. Beffroi sublime en ses dentelles de pierre, legs des siècles artistes, par-dessus les clochers de la ville musicale, ses toits pressés, ses façades sur les places claires, ses rues sombres, ses églises aiguës, ses quartiers en tumulte, ses remparts verts, ses escarpes de briques roses, ses bataillons à l'exercice sur les talus, ses portes bastionnées, ses files de paysannes venant au marché, selon le trot des ânesses.

Le carillon jeta ses dernières notes. Le roulement des tambours grondait au milieu de la citadelle angulaire, sous les ombrages des vieilles charmilles.

Jérôme fit pleuvoir du sable encore. La sphère blonde s'éleva davantage. La cité diminua; mais elle fut plus totale en son aspect géométrique; centre vers où convergeaient les chemins et les routes, les troupeaux de moutons, les chariots de blé, d'avoine, les vaches harcelées par des mâtins, les groupes de villageois en marche sous leurs fardeaux et leurs hottes pleines, les berlines attelées en poste derrière leurs quadriges, tant de courriers à cheval devant la poussière de leurs galops.

L'œil à la longue-vue, Juste-Émile cherchait à discerner encore la robe de Cécile sous le lion d'airain. Mais bientôt il ne la distingua plus du beffroi tout blanc, comme elle, au soleil. Beffroi, tête de la ville, de ses toits massés dans la ceinture des remparts et derrière les angles défensifs de la citadelle où grondait le roulement des tambours. Cécile et la ville étaient confondues en une même vie prolongeant sa clameur de guerre.

Comme ils s'élevaient toujours, les aéronautes s'insinuèrent dans les brumes. Au-dessous d'eux, les champs, les villages de l'Artois transparurent ainsi qu'un pays immergé sous la surface d'un lac. Juste put reconnaître encore, sur le pavé du Roi, à travers la vapeur fluide, cinq prolonges du génie expédiées la veille. Elles emportaient des Forges un matériel de rechange pour la manœuvre du ballon que le comité du Salut Public

attribuait au camp de l'Argonne, par la volonté de Carnot et de Guyton. Déjà la compagnie d'escorte et de servants était partie. Juste-Émile la commanderait lorsqu'il aurait rejoint la division du général Miranda. Et de revoir ce compagnon d'armes, l'Américain se réjouit plus. Les souvenirs de la guerre en Virginie remplaçaient les figures réelles, dans l'épaisseur du nuage où il montait. Attentif et docile, Jérôme Le Bon roulait sa corde.

Tous les bruits de la terre s'assourdirent, se fondirent en une rumeur. Le brouillard blanchit. Il s'épaissit. Juste-Émile n'entendit plus les prolonges rouler, ni les tambours battre, ni les églises sonner. Le chant d'un coq l'atteignit encore. Le fils des Atrébates pensait à la résurrection de l'esprit gallo-romain après la chute de la monarchie franque, à l'avenir latin de son fils offert, du haut du beffroi, par la passion de Cécile, à la danse du carillon qui, si fréquemment, avait, de siècle en siècle, rassemblé les citoyens pour la défense de leurs franchises.

Juste passa dans l'empire opaque du silence. Il fut plaisant de se croire immobile et suspendu, comme l'illusion le conseillait; le ballon filant avec le souffle sans résistance. Immobile et suspendu. Presque un dieu, au sein de la nue, sous la rotondité d'un astre le signifiant aux mondes. Avant les tumultes prochains de la guerre, ce repos de l'esprit était favorable. Juste-Émile n'entendait plus retentir ses forges, ni ses volontaires se plaindre, ni les « Amis de la Constitution » l'interpeller aigrement, rue des Trois-Faucilles, dans la salle de la Société Populaire. Là, couché sur les sacs de sable, devant son baromètre et sa boussole, il jouit d'être calme, en compagnie d'images heureuses, celle de sa femme ardente entre ses bras, celle de son exaltation après la victoire de Hill, en Virginie, sur la force des Hessois que poursuivait le galop de son cheval pie, celle de son vol et de son ombre ronde sur la mer, quand il acheva de franchir le Pas de Calais, quand il vit accourir, entre les agrès de sa nacelle, le ciel de France, les dunes pâles de Boulogne, la clameur d'une foule noire qui saluait le rêve d'Icare accompli. Que serait cela s'il réussissait une ascension par-dessus les lignes des Impériaux, s'il indiquait leur manœuvre aux états-majors de Miranda ou de

Dumouriez, grâce à la science des aéronautes, grâce à l'esprit de Monge, de Guyton, de Lavoisier, de Carnot, grâce au génie de la Révolution ?

Il fallait que cela réussît, que l'intelligence de l'Encyclopédie l'emportât sur la conspiration des monarques. Il fallait que, durant le siècle prochain, les Héricourt, dévoués au principe romain de la loi consentie par le peuple, imposassent au monde la justice en brisant toutes les couronnes, en rompant tous les sceptres de la tyrannie.

Et Juste-Émile se mit à feuilleter les pages de ses calculs, de ses notes, cherchant à se mieux définir les certitudes que cette nouvelle ascension lui prouverait. Il redoutait le tir des canonniers ennemis tant que l'aérostat n'aurait point gagné une hauteur de trois cents mètres. La visée verticale leur était impossible ensuite. Uu bon parachute comme celui qui avait mis à terre Blanchard, son chien et sa brebis, était indispensable, au moment de l'essor, en cas d'accident par le fait des boulets autrichiens. Juste-Émile examina le grand parapluie, à demi clos, pendu le manche en bas, sous le ballon, et qui devait s'ouvrir sur la résistance de l'air, au début de la descente, et soutenir la nacelle après la fuite du gaz par les déchirures de la sphère. La vie de l'aéronaute militaire, et surtout la transmission des renseignements qu'il aurait pu recueillir dépendaient de cet appareil, de son fonctionnement. Mais d'épreuves antérieures il résultait que la résistance de l'air balançait brutalement le parachute tendu pendant la descente. Pour étudier la cause et le remède, Juste-Émile abandonnait par-dessus bord, une à une, de petites ombrelles soutenant un caillou; l'aire du dôme et le poids de la pierre étant proportionnels à ceux du parachute et de l'homme vrais. Attentif et soigneusement, l'Américain regarda s'enfoncer dans la blancheur du nuage ces diminutifs de lui-même et de son appareil peut-être sauveur. Ne périrait-il pas en tombant avec le parachute retourné? Cécile et l'avenir lui seraient-ils abolis tout à l'heure, demain, au bout de cette course insensible mais violente qui l'emportait vers l'est, vers l'Argonne et Grand-Pré où la force de la Révolution se concentrait devant les Prussiens? S'écraserait-il au milieu de ces Hessois qu'il avait combattus en Virginie douze ans

plus tôt? Il les revoyait gras, dans leurs justaucorps verts à brandebourgs blancs, leurs culottes de peau jaune, eux, leurs trognes de buveurs ou leurs figures de paysans rougeauds hébétés, les cheveux serrés en une queue de rat, le tricorne enfoncé jusqu'aux sourcils. Ces valets des tyrans, alors poursuivis l'épée dans les reins, auraient-ils la joie de voir un Héricourt précipité du ciel? Non.

Par de sages observations Juste-Émile étudiait, en lâchant ses pigeons, la force du courant aérien contre leur vol. Perdant son hydrogène l'aérostat baissait peu à peu. La déperdition devait être mesurée. Un sac de lest dénoué laissait alors choir sa pluie de sable dans le brouillard. Sur la boussole, les variations minimes de l'aiguille valaient aussi qu'on s'intéressât au magnétisme terrestre. Et c'était, dans cet absolu silence, un travail ardent de l'intelligence, avec le frère aîné de Joseph Le Bon, accroupi dans la conque d'osier, le baromètre en main, pour noter les altitudes successives. Ce garçon aux mèches blondes sous le bonnet de police, et la mine sage en son haut col d'écarlate, demeurait étonnamment fidèle à son devoir. Il marquait les nombres dictés par le baromètre, répondait avec une mémoire sûre aux questions du chef, ou bien marmonnait, par habitude, une oraison de son enfance, à moins qu'il ne fredonnât le refrain nouveau de la *Carmagnole*. C'était un aide sans pareil que Cécile avait élu pour seconder son mari. A le trouver là, sans cesse, fidèle et prévenant, Juste-Émile remerciait l'amour de sa femme. Il s'accusait de la méconnaître, de l'avoir déjà trompée avec les vices de Prudence et la folie de Mariette dans une auberge fleurie de Mercatel, où il avait, furtivement, au milieu des chasses, dévêtu, goûté tour à tour quelques ouvrières en modes, une comédienne de passage, voire un tendron de village ; mais ce souvenir lui était moins une cause de remords que de satisfaction. Il s'en fût blâmé. L'obligation de mieux voir chavirer le vol de ses pigeons l'en détourna.

De longues heures, le voyage continua dans le royaume du silence et du brouillard blanc. Plus tard les vapeurs, en bas, se diluèrent. Les verdures d'une contrée transparurent comme sous la face d'un lac que resserraient les caps de brumes et les pentes de nuages montueux. En cette région, sous-marine

d'apparence, les maisons pâles de quelques villages, leurs toits de chaume, les clochers, les lumières oblongues d'un étang, le dessin d'un parc, son château à deux ailes, le ruban d'une route, successivement glissèrent rapides, évanouis. Jérôme-Fraternité ouvrit la petite trappe au fond de la nacelle. Il regarda la terre fuir, fuir à donner le vertige, avec ses hameaux, ses bois, ses champs, ses collines, ses prairies nourrissant un bétail nombreux, minuscule, avec les ruisseaux d'argent, les cortèges de chariots sur les chemins, telles de grosses fourmis en file. Apparurent les tentes d'un camp et sa troupe pullulante. Une cavalerie qui trottait dans la poussière fut dépassée. Les nuages se diluèrent en bas. Le ballon allait entre l'azur et la campagne, dans un air maintenant limpide qui laissait voir un instant les moissonneurs de Lilliput édifier leurs meules, ou bien fourcher les gerbes d'avoine autour des fourragères amenées par des hussards. Leur escadron bivouaquait plus loin, vers un bourg de maisons grises, de rues emplies par les clameurs d'un bataillon. Son chef le haranguait au seuil de l'église, du haut d'un cheval roux. Les soldats aperçurent le ballon. Tous les visages se levèrent. L'orateur le montra de la main, pour une péroraison pathétique sans doute. En avant, les attelages de vingt fourgons piétinaient la route. Une batterie les précédait, canons trapus, bas entre leurs gros affûts cloutés, entre leurs roues massives, et derrière les quadriges aux grands colliers de bois, aux postillons en blouse courte. De leurs fouets claquants ils saluèrent le passage, au ciel d'*Arras-Égalité*. Indéfiniment les trains d'artillerie soulevaient, les uns derrière les autres, toute la poussière de la route. Ils longeaient les colonnes d'infanterie hérissées de leurs armes scintillantes, suivies de petites charrettes, de vivandières à baudet. Sur le bord de la route, dans tous les bocages, pour saluer l'aérostat, des compagnies se dressèrent, qui bivouaquaient derrière les faisceaux et les pyramides de tambours. L'ombre de la sphère étonna les gendarmes. Par couples ils galopaient aux trousses des maraudeurs dans les vergers. D'autres houspillaient les groupes de traînards. D'autres forçaient les dormeurs à se lever, à rejoindre. D'autres traînaient à la chaîne des déserteurs rattrapés. Jusqu'à l'horizon, des foules militaires grouillaient autour des villages. Elles défilaient par les sentes,

trottaient sur les chemins, s'installaient dans les hameaux, menaient aux abreuvoirs des troupeaux de chevaux nus. Et, de tous ces régiments, de toutes ces escouades, de tous ces pelotons, une clameur montait vers le drapeau tricolore déployé par Jérôme Le Bon au flanc de la nacelle. Sur la carte, Juste-Émile, du compas, marquait l'itinéraire par les forêts de l'Argonne. L'ombre du ballon effleurait les dômes verdoyants des bois qui recouvrent les collines et les côtes. Le tumulte des camps monta de toutes les vallées. Vers l'est, dans les futaies bleuâtres qui s'étageaient sur le ciel, quelque chose gronda sourdement; comme une canonnade.

Juste-Émile estima qu'il convenait d'atterrir tout à l'heure, si l'on ne voulait au hasard tomber dans la bataille. Miranda lui avait dans ses messages fixé le rendez-vous, à Grand-Pré sur la route de Vouziers à Verdun. Et cette route, Juste-Émile la savait à sa droite où l'inclinait le vent d'ouest sud-est, le vent de mer, celui qui l'avait jadis, en gonflant les voiles, ramené de Philadelphie à Dunkerque, avec la joie de la victoire au front, cette victoire gagnée près de Miranda. Comment allait-il retrouver ce jeune noble du Venezuela, parti de Caracas autrefois pour achever à Madrid ses études, y devenir officier de l'Espagne, s'éprendre en travaillant de l'Encyclopédie, se passionner pour la libération de sa patrie américaine soumise aux cruautés de l'Inquisition, courir en Virginie comme les libéraux de France, afin dé lutter sous le drapeau de Franklin, de Washington, des colons insurgés à Philadelphie et décidés à s'affranchir en rompant le joug du monarque hanovrien? Ce beau garçon basané, spirituel, hautain, mais avide surtout d'apprendre mieux les mathématiques françaises que lui montraient alors les officiers de Rochambeau et les marins comme Juste-Émile, ce grand voyageur, cet hôte de Catherine II, cet ami de Fox et de Brissot, maintenant général de Danton, que de choses allait-il conter sous les étendards de la Révolution?

Le rejoindre semblait difficile. Après avoir maintes fois ouvert la soupape, et laissé fuir le gaz hydrogène, Juste-Émile se rapprochait de la terre. Or les boqueteaux et les buissons qui parsemaient le terrain lui parurent dangereux durant le traînage inévitable par un tel vent de nord-ouest, au moment

d'atterrir. De mille endroits, les chasseurs en casques à chenille noire et en habit vert se dressaient pour des ovations aux aéronautes. Les grenadiers agitaient leurs bonnets de fourrure, les fichaient au bout des baïonnettes. Les artilleurs brandissaient leurs écouvillons et leurs mèches à feu.

— Vive la Nation ! — criaient mille voix joyeuses dans les bocages, sur les sentiers, autour des viandes qui grillaient en plein air.

Des gamins en uniformes bondissaient et dansaient, la gamelle à la main. Cet enthousiasme, pour flatteur qu'il fût, ne laissait pas d'inquiéter l'Américain. Comment descendre au milieu de ces foules bleues et blanches, vertes et jaunes, noires et rouges, qui sortaient de tous les buissons, se répandaient au milieu des prairies afin de mieux voir l'aérostat, de relire mille fois son nom : *Arras-Égalité.* Ils se montrèrent le lion du beffroi peint debout sur la sphère qui se fripait en se vidant. Des voix enfantines, d'autres plus graves lançaient au ciel : « Vive Robespierre ! » Et ce nom de ralliement attira les insensibles qui n'avaient pas encore perçu l'émotion surgie dans les bivouacs, autour des fourgons, près du bœuf pendu qu'un cuisinier de compagnie dépouillait et taillait pour la marmite sur le feu.

Ces acclamations se propageaient plus tumultueuses quand le ballon se rapprochait du sol, plus vagues, rumeurs lointaines, quand une rafale enlevait la sphère loin des foules minuscules et noirâtres en un pré vert. Des nuages gris couraient au-dessus de la campagne terne. Un souffle coucha le ballon à demi, l'emporta vers des champs déserts au fond d'une combe. Juste Héricourt se sentit, à nouveau, marin dans la tempête sur un esquif enveloppé par la furie de l'élément. Le sens du péril exaltait le héros. Il se crut l'âme d'Arras, son esprit, que les soldats saluaient avec le nom de Robespierre. Attentif au jeu de la soupape Juste-Émile la maintenait ouverte, en dépit d'une force qui la refermait à chaque soubresaut de l'aérostat bondissant au ciel ou s'inclinant sur la terre. L'Américain ordonnait à Jerôme de jeter l'ancre. Le sergent dénoua le filin qui liait ensemble les cercles du cordage roulé. Bientôt la secousse annonça la morsure du fer sur le sol. Deux secondes la nacelle oscillait

au bout du câble, sous le ballon presque dégonflé, dans les plis duquel s'engouffra le Lion d'Arras. Cramponnés aux bords du panier, les aéronautes attendirent la chute progressive de ce long fourreau jaune tout onduleux que des vagues de gaz parcouraient en le boursouflant ici et là, en allant de l'équateur au pôle supérieur. Elles s'y massèrent. Le dôme de l'appareil soudain se redressa dans l'air, et tira tout après lui. Avant de pouvoir agir, Juste-Émile entendit crier l'arbuste que l'ancre arrachait. Soudain, les champs, les bois plongèrent, diminuèrent, se noyèrent dans la brume, très bas sous le vol des aéronautes. L'ancre s'était-elle cassée?

Juste-Émile se pencha, la gorge étreinte. Au bout du cordage se balançait un morceau de fer seulement. Déjà les vapeurs masquaient le paysage. Les bruits de la terre s'assourdissaient. Ils s'évanouirent. Dans les nuages humides, l'empire du silence entoura la nacelle, ses câbles détendus, le filet lâche où flottaient les amples plis du ballon qu'une masse de gaz instable soutenait trop haut dans la tempête, ainsi que la poussée du vent. Quand cette rafale cesserait, avec quelle vitesse le poids des deux hommes, de l'étoffe et de la corbeille serait précipité vers la terre? Quoi ! faudrait-il périr sans avoir même essayé une ascension au-dessus de la bataille. Déjà la chute commençait. En hâte Jérôme dénouait le col des sacs, et laissait pleuvoir le sable. Au-dessous, le brouillard s'obscurcit. Cette ténèbre devint les feuillages d'une forêt, les herbes de longues prairies, les toits en chaume d'un village, de plusieurs hameaux sonnant et bêlant, leurs moulins, leurs troupeaux bousculés par les cris des hussards, une colline qui surgit avec son clocher, avec son bois, puis un plateau couvert de troupes en marche. Elles grandirent. Elles se distinguèrent en escadrons de cavaliers à cuirasses, en mille fantassins blancs, en un état-major empanaché, au galop. Le grondement du canon roula dans les oreilles de Juste-Émile qui s'acharnait sur les cordes propres à déployer le parachute suspendu sous le ballon. La résistance de l'air contre la descente étendait la toile peu à peu. Heureusement, car le sol s'élançait vers les yeux. On discerna les feuilles mêmes des arbres, un lièvre effaré courant ventre à terre dans une sente, le plumage des corbeaux sur un cheval mort au milieu d'une clairière. Juste-Émile se demanda

s'il n'échapperait point à ce péril, ayant échappé à tant d'autres. Cécile et la liberté ne les reverrait-il pas, ni l'armée de la Révolution? Celle de ces soldats qui regardaient l'oscillation de l'aérostat dans les ondes brusques du vent. Plusieurs mirent en joue la masse informe du ballon. Le sifflement d'une balle traversa le filet lâche, troua les plis de la soie. Il fallut que Jérôme agitât la banderole tricolore; non sans blêmir fort.

Juste-Émile vit cette bouche se crisper, ces narines se pincer, ces yeux blonds et bleus s'écarquiller. Lui-même rit nerveusement de sa peur qui lui glaçait les os. Qu'il était stupide de mourir fusillé par les siens. Enfin, les soldats cessèrent de viser. Entre les fumerolles de leurs armes, un officier se découvrit. Il tendit vers *Arras-Égalité* son bicorne à plumes. Les aéronautes respirèrent en se regardant, sauvés peut-être, si le ballon tombait par delà ce boqueteau dont la nacelle eût frôlé presque les plus hautes branches. Des courants d'air, soulevaient le parachute. Il faillit se retrousser par-dessus le ballon. Juste et Jérôme durent se pendre aux cordes de tirage. La soie se rabaissa. L'appareil reprit son équilibre. Le bois était franchi.

Doucement la sphère déformée, fripée changeante s'abaissa vers un champ de luzerne. L'ombre de l'aérostat y courut, effrayant des lapins qui bondirent et se précipitèrent dans leurs terriers. Rapide tout descendit vers les herbes. L'air encore bouscula l'appareil. La nacelle tombée, heurta, de son coin, le sol, puis culbuta, versant Jérôme au milieu de la verdure. Délesté, l'appareil s'envola de nouveau. Juste-Émile ne le laissa point trop remonter. Le grand Jérôme courait derrière l'ombre de la nacelle qui touchait le sol, rebondissait, secouait rudement Juste-Émile. Enfin les efforts des deux hommes s'immobilisèrent au bout du monstre dégonflé, encore frémissant de longs soubresauts qui firent reparaître et grossir le Lion d'Arras. Il s'affaissa. Il se plissa. Il palpita confondu dans la masse de la soie. Elle se vidait de son hydrogène entre des chasseurs surgis. Boueux, ils se hissaient hors de fosses creusées en terre. Car des branches jonchaient le sol, rompues sans doute par le passge récent des boulets autrichiens. Devant Jérôme inquiet, blême trois s'en-

fouirent dans la luzerne, et, plus loin, dans une jachère aux herbes folles, deux autres. Ils avaient tracé leur sillon dans l'humus avant de s'y blottir. Verts et jaunes, sous leurs casques à chenilles, et en hautes guêtres fangeuses, les chasseurs montraient des figures de gamins effarés, hâves entre leurs mèches. Ils signalèrent par delà le rideau de frênes une batterie de trois pièces. Elles étaient servies par leurs camarades et des canonniers, ceux-ci ayant perdu beaucoup des leurs pendant la retraite depuis le défilé de la Croix-aux-Bois. Les chasseurs du général Chasot avaient bien repris la position aux émigrés du Prince de Ligne, aux Impériaux. Malheureusement des Autrichiens accourus à la rescousse avaient de nouveau ressaisi les points d'importance. Et ces bons garçons, en arrière-garde, barraient la route de Sainte-Menehould qui traversait le bois un peu vers la droite, sous le feu des trois pièces. Une flamboya, recula, emplit de fumée grise et blanche les perspectives. Les silhouettes des chasseurs et des canonniers s'y démenèrent, coururent au caisson, poussèrent aux roues, manièrent le refouloir, pointèrent, tendirent la mèche à feu. Déjà le tonnerre de la seconde pièce ébranlait le sol, faisait vibrer les entrailles de Jérôme, l'assourdissait. En même temps un arbre craqua longuement ; et toute une série de branches s'abattirent avec leurs feuillages. Les herbes et le terreau rejaillirent sous la course du projectile ennemi qui labourait le champ. En une seconde les chasseurs plongèrent tous dans leurs fosses, avec leurs fusils à bretelles blanches trop gros pour eux. Juste-Émile, son aide se trouvèrent seuls qui piétinaient leur enveloppe pour en faire sortir le gaz. On leur cria de se retirer. Si grand et si maigre, avec, contre son profil, la longue pointe retombante de son bonnet de police à gland d'or, Jérôme-Fraternité s'arrêta fort anxieux. Il voyait, à travers le buisson, des chasseurs courir nu-tête des attelages vers les pièces, des gargousses aux mains ; un lieutenant d'artillerie en sa cape drapée raccourcissait contre son œil une longue-vue ; beaucoup de canonniers actifs parmi la fumée blanche qu'arrachait le vent ; un postillon d'avant-train peureux sur son gros cheval caressait, du fouet, le sous-verge craintif aux oreilles mobiles ; un caporal assis geignait en séparant de sa jambe en lambeaux une guêtre san-

glante. De-ci, de-là, ces dormeurs, la face en terre, les poings serrés, sous la croix des buffleteries blanches, non loin de leurs chapeaux, étaient-ils des morts? Jérôme-Égalité s'imagina tel.

Impérieux, Juste-Émile rappelait à l'ordre Jérôme. Ils commencèrent de rouler l'enveloppe pour l'introduire en ballot dans la nacelle. Séduits chacun par un écu de six livres, quelques chasseurs sortirent de ce trou, secondèrent les Artésiens avec l'autorisation d'un vieux sergent de l'infanterie royale qui commandait là, en habit blanc, les cheveux poudrés, la canne à la main, ses « morveux ». Par son entremise, qu'une vraie pistole en or convainquit, le lieutenant de la batterie, sans ôter l'œil de sa longue-vue, toléra que la nacelle et le ballon fussent chargés sur une prolonge de fourrage à l'écart derrière un talus, et assez proche. Très pâle, geignard, presque dévêtu, un hussard y recevait, le ventre à l'air, les soins d'un officier de santé à genoux, sondant la blessure de cette poitrine osseuse.

— Ah! qu'il ressemble à mon petit frère Sylvestre! — murmura Jérôme Le Bon.

Juste-Émile plaignit l'état d'âme que cette assimilation dénonçait dans la bouche du camarade. Lui n'en était plus à sa première rencontre avec les sarcasmes de la mort.

Il savait que l'on s'accoutume à cette présence, qu'on s'y résigne, puis qu'on la néglige. Jérôme Le Bon ne tarderait point à se ragaillardir.

Voilà donc la guerre retrouvée sous la pluie, dans ce bois d'Argonne, après dix ans de navigations heureuses, sur les mers, au soleil, de voyages aux pays des palmiers, dix ans d'amours indiennes, cubaines ou mexicaines, d'ascensions glorieuses vers les cieux français, de festins flamands, de mariage parfait au son des Forges martelant les armes du peuple libérateur. Juste-Émile revit la mort transparaître sous la lèvre verdissante du hussard, et la peur vieillir Jérôme penché sur le sosie de son cadet, tandis que les boulets autrichiens fracassaient les ormes et les chênes du bois.

Laissant là son compagnon à la garde de la nacelle, Juste-Émile fit ôter du cheval le porte-manteau du malheureux cavalier qu'on coucha dans le fond de la prolonge. L'Américain

enfourcha la bête. Il s'en fut vers le quartier de Miranda, selon les renseignements des chasseurs, à travers les bocages, par des sentiers obscurs que prudemment exploraient maintes patrouilles. A tels moments l'orage de la canonnade grondait; un feu de salve déchirait l'air.

(La fin prochainement.)

PAUL ADAM

L'ORGANISATION DE LA VICTOIRE

8 avril 1918.

I. — LES COMMANDEMENTS DE LA VICTOIRE

Après avoir mis à mal ou hors de cause quelques adversaires du groupe central, le gouvernement allemand, méthodique en ses efforts, obstiné en ses desseins, porte enfin ses coups sur le seul des fronts qui puisse aujourd'hui donner la décision militaire.

La ruée massive de 1914 entre la Mer et l'Oise vient d'être renouvelée et amplifiée. Il ne s'agit plus d'envelopper l'aile gauche des armées franco-britanniques, mais bien de rompre leur front commun et de plaquer à la mer l'armée britannique; à défaut, d'user (nouveau et plus vaste Verdun) la totalité des disponibilités de bataille interalliées — sur un front allongé, donc aminci — afin qu'une dernière réserve frappe, avant que l'armée américaine ne « fasse son poids », le coup décisif que n'a pas porté, que ne portera pas la campagne sous-marine. Peut-être enfin le gouvernement allemand espère que la baisse de la résistance du groupe interallié, conséquence de ce martelage prolongé, le portera, sans autre effort, à accueillir les propositions tendancieuses que le chancelier de l'empire tient en réserve.

Ainsi Ludendorf, qui veut la décision cette année, s'efforce à rompre, dans une large assiette d'espace et de temps, l'équilibre des forces matérielles et morales sur le front occidental.

Lutte formidable, qui plane sur les raids de gothas, bombardement à longue portée, si douloureux qu'en soient les effets.

Comment faire échec au plan Ludendorf : *Offensive, contre-offensive ou défensive?* La question que posait, en d'autres circonstances, M. André Tardieu [1], se pose à nouveau, pour les mêmes raisons de fond, avec d'autant plus d'acuité que la situation est plus engagée :

« *Attaquons, si nous sommes prêts... ; mais mieux vaut une défensive qui réussit qu'une offensive qui échoue.* »

Et d'abord, écoutons l'enseignement des faits :

La supériorité numérique, du fait de la défection russe, est passée, sur le front occidental, dans le camp du groupe central.

Cette supériorité, sérieuse au début de l'offensive, décroît lentement à mesure que dure cette offensive et que croît l'armée américaine.

L'équilibre actuel entre les matériels de guerre tend vers la supériorité en faveur du groupe interallié, en raison du formidable concours de l'industrie des États-Unis.

La défensive pied à pied, par l'utilisation systématique des ressources du terrain (obstacles naturels, fortification préexistante ou improvisée), et de la contre-attaque locale automatique, est moins coûteuse en hommes que l'offensive et surtout la contre-offensive, particulièrement à dose massive.

Enfin, toute perte de terrain est provisoire ; tout sacrifice de réserves plus ou moins définitif, et plus lourd à mesure qu'elles diminuent. Mais l'évacuation provisoire de points sensibles secoue un instant le moral et oblitère plus ou moins certaines sources de force matérielle de l'Entente.

A la lumière de cet enseignement, trois plans extrêmes paraissent possibles, au moins théoriquement, sans faire état des plans intermédiaires.

La défensive pied à pied, jusqu'à une solide ligne d'arrêt, faisant la part du feu, appuyée en grande partie à des obstacles naturels, promptement réparée ou réorganisée dans les intervalles entre ces obstacles. Cette défensive peut d'ailleurs s'étayer de contre-offensives limitées, — qui assurent le gain

1. *Petit Parisien*, 30 janvier 1917.

du temps nécessaire à l'établissement de cette ligne d'arrêt, aux rectifications de front correspondantes, à la réalisation des mesures préparatoires ou immédiatement conséquentes de ces rectifications.

Une telle parade exige des nerfs solides ; mais elle use la supériorité numérique de l'ennemi, maintient une puissante réserve interalliée, capable, convenablement articulée, de bloquer, où qu'il se produise, le coup de boutoir final que l'ennemi voudra décisif.

Elle permet d'attendre, — dans le cadre des faits navals, économiques, sociaux et diplomatiques dont tout plan militaire demeure solidaire, notamment de la lutte contre la campagne sous-marine, — le moment où, appuyé par de forts contingents américains s'ajoutant à ses réserves soigneusement ménagées, le groupe interallié pourra déclencher l'offensive générale décisive, libératrice de notre sol et sauvegarde des libertés du monde, dont notre patrie est le symbole.

En bref, elle élude la volonté de l'ennemi et diffère la décision, par un sacrifice temporaire d'espace et le ménagement provisoire des réserves : elle escompte le facteur temps qui, dans cette longue guerre, est tout, *pour qui sait l'utiliser.*

La combinaison de la défensive stratégique ordonnée à l'ouest en mars 1917 par le commandement allemand (manœuvre-repli sur ligne d'arrêt *plus courte* et solidement organisée d'Arras à Vailly), avec l'offensive diplomatique déclenchée à l'est par la Wilhelmstrasse, est digne de la profonde attention des gouvernements alliés. Elle domine, à tous les points de vue, tous les événements militaires survenus depuis cette date, et particulièrement la bataille actuelle, y compris le choix de son terrain initial d'évolutions, tant il est vrai que, dans cette guerre, tout s'enchaîne à longue portée.

Combinaison certes plus aisée au commandement ennemi, dont les ordres de flexion ne faisaient abandon d'aucune parcelle de territoire national, à une diplomatie qui ne s'est jamais embarrassée de scrupules, à un gouvernement autocrate dont la politique de guerre n'est même pas discutée. Mais, à ces contingences près, — si sérieuses soient-elles, — la situation demeure, au fond, analogue pour le groupe interallié.

La contre-offensive qui vise à la stabilisation, puis à la réduction lente ou brutale, partielle ou totale de la hernie que la poussée germanique vient de créer, donc à la diminution progressive de l'allongement de front correspondant, plus lourd, à mesure que le temps s'écoule, pour le parti numériquement inférieur.

Cette riposte est restitutrice de territoires, libératrice d'importantes voies de communications, excitatrice de moral. Mais elle consomme force réserves parce qu'utilisées là où l'ennemi a massé force moyens, et dans le temps même qu'il les y emploie.

C'est l'acceptation partielle de la bataille et peut-être la décision dans les conditions de temps et d'espace voulues par l'adversaire.

Très séduisante au début, elle l'est moins à mesure que les flancs de l'ennemi se solidifient.

L'offensive (ou contre-offensive dans le temps), déclenchée vigoureusement, dans un secteur extérieur à l'emprise de bataille actuelle, avec la totalité des réserves non absorbées par le blocage élastique de l'offensive allemande.

Riposte audacieuse : la victoire par la manœuvre, compensatrice d'une numérique et provisoire infériorité. Cette solution n'est possible que si elle est dûment préparée.

Plus encore que la défensive, elle exige du commandement et du pays un sang-froid exceptionnel. C'est l'acceptation, mieux, la recherche d'une prompte décision, au moment voulu par l'adversaire, avant le plein de l'effort américain.

Il va de soi que seuls les gouvernements et le commandement responsables, qui ont tous les éléments de décision, peuvent arrêter, d'accord, les directives de la parade ou de la riposte au plan Ludendorf. Il appartient notamment au commandement, enfin unifié, d'arrêter son plan général d'opérations et de le nuancer, suivant les circonstances, toujours avec vues d'avenir.

Il importe, en tout état de cause, que l'élaboration ou l'exécution des décisions de gouvernement ou de commandement, quelles qu'elles soient, ne puissent être éventuellement gênées

par une nervosité de l'arrière que rien ne saurait justifier, car l'avant est confiant et tout fait apparemment défavorable aujourd'hui peut engendrer la victoire de demain. Le poilu se replie, tient, contre-attaque ou attaque suivant les ordres, sans discuter. Il a foi en ses chefs, comme dans le succès final. Le pays qui l'a enfanté ne saurait se montrer moins impavide; les cinq divisions anglaises du début ont fait place à de solides armées britanniques, et chaque jour apporte un effort nouveau de la grande République américaine, tout entière avec nous dans la guerre.

Quel que soit d'ailleurs le résultat intrinsèque de la bataille engagée, le groupe central sera d'autant plus accommodant, la paix de justice et de liberté d'autant plus probable que le groupe interallié opposera à la force décroissante de l'ennemi une volonté plus ferme et croissante — appuyée sur de solides moyens — de gagner la guerre, qui n'est pas sur le point d'être terminée.

Il faut donc que les productions de guerre, les affaires, la vie publique suivent leur cours, quoi qu'il arrive. La décision n'est pas, ne sera pas dans l'existence d'une carte de guerre donnée, si défavorable puisse-t-elle paraître à première vue, témoins la Belgique et la Serbie... Elle sera, en fait, dans l'acceptation par les deux partis d'un même point de départ des négociations, d'une carte, — envisagée du point de vue mondial, territorial, économique et social. Tant que l'un des partis n'acceptera pas ce point de départ, au nom des principes de Liberté et de Justice, la décision demeurera en suspens.

Il ne paraît d'ailleurs pas vraisemblable, étant donnée la mentalité de la nation allemande (sauf d'une infime et courageuse minorité), qu'une paix juste ait pu avoir, en fait, pour point de départ la carte de guerre antérieure à l'offensive actuelle, malgré l'indéniable affaiblissement de l'Autriche-Hongrie; d'autre part, il n'est pas probable que, de cette offensive, puisse résulter, pour le groupe interallié, une amélioration immédiate et sensible de cette carte. Nul enfin ne peut se porter *garant* d'une orientation loyalement et nettement libérale de la politique du gouvernement allemand, — même après l'échec de la ruée qu'il veut décisive. La *victoire*

demeure donc la condition nécessaire, la garantie de la sauvegarde de nos idéals. Après quatre ans de lutte, il ne nous reste qu'à l'assurer. Il faut choisir : ou, avec une mentalité de vaincus, admettre que les hostilités puissent prendre fin sur une carte de guerre peu favorable, la botte de la brute germanique demeurant campée sur notre territoire, donc accepter une paix d'abdication; — ou tenir ferme, moralement surtout, et achever de forger, de concert avec nos alliés, l'arme de la victoire, qui annihilera la volonté agressive du groupe central et pliera ce groupe sous le joug du droit.

Tout Français, tout allié, trouverait injurieux qu'on lui posât ce dilemme. Donc, pas de sensibilité quotidienne : pas de découragements, ni d'enthousiasmes excessifs, les uns et les autres générateurs du moindre effort. Du calme, et, pour Commandements de la Victoire :

Tenir et agir, durer et organiser, pour vaincre.

II. — LES ORGANISATEURS DE LA VICTOIRE

Il faut donc durer... Il faut surtout *organiser* l'effort.

« Vouloir » national de proie, « pouvoir » exceptionnel d'organisation, — corrélatif du manque d'individualisme de la race, voilà les moteurs de la force allemande. « Vouloir » national de liberté et de justice, « pouvoir » exceptionnel de prompte et individuelle adaptation à l'imprévu, voilà les facteurs de la force française. Ces deux forces, respectivement symboliques, dans leur ensemble, des deux groupes belligérants, sont aux prises : lutte à mort.

Adaptons à celle-ci, — dans toute la mesure compatible avec les tempéraments nationaux du groupe interallié, — l'un des ressorts de celle-là : l'organisation. Sans quoi le temps, au lieu de travailler pour nous, travaillerait pour l'ennemi : il ne l'a que trop fait déjà.

Moral et organisation seront donc les facteurs solidaires de la décision favorable : l'un assurera le « vouloir », l'autre le pouvoir de victoire.

Dès lors, il ne suffit pas, en de sentimentales effusions, d'exalter le moral du pays, de glorifier le poilu; pays et poilu méritent mieux. Il suffit moins encore de prêcher l'union sacrée; elle est de rigueur, c'est entendu. Ce qu'il faut, c'est corriger sans délai ce qu'il y a d'imparfait en notre machine de guerre.

L'EFFORT INTERALLIÉ

Et d'abord, *quid* de l'organisation de l'effort interallié?

Existe-t-il une Direction générale de la guerre, — appuyée sur un organe de travail interallié aussi vigoureux que restreint, — ayant tous pouvoirs d'élaboration et de décision, en ce qui concerne l'établissement des programmes d'ensemble de l'Entente, — militaires, navals, diplomatiques, économiques, sociaux, d'ailleurs solidaires; — la préparation des moyens d'exécution de ces programmes; la répartition des charges entre alliés et des moyens entre les fronts? Il n'est pas douteux que le Conseil suprême de la Guerre n'a pas encore ces pouvoirs, que l'organe de travail interallié de Versailles n'a pas encore les attributions correspondantes. L'unification de commandement et l'amalgame américain ont été réalisés tout récemment sous la pression des événements, — avec les inconvénients que comporte toute improvisation relative, — et non du fait des pouvoirs permanents du Conseil suprême; preuves manifestes de l'inexistence de tels pouvoirs. Et combien d'autres mesures, non moins urgentes, demeurent pendantes!

Le cap sera dur à franchir, mais il faut qu'il le soit, ainsi que M. Lloyd George le laissait entrevoir dans son discours de Paris après l'échec italien. C'est une gageure que de demeurer indéfiniment sans organe directeur chargé de fixer d'accord les objectifs, d'assurer la concordance entre les moyens et le but, l'équitable répartition des charges entre alliés et des moyens entre fronts, et la convergence des efforts du groupe interallié, en face d'une coalition dont toute l'action de guerre, *sur tous les terrains*, se résume dans un seul nom : Ludendorf, en face d'un ennemi qui a pu faire successivement masse de la plus grande partie de ses moyens sur chacun des fronts... Rien d'étonnant que quelques-uns de ces fronts aient été rompus,

que d'autres aient fléchi : le contraire serait prodigieux. Cela ne saurait certes excuser la défection russe : mais la diplomatie interalliée ne s'en pourrait complètement laver les mains ; il apparaît bien du reste qu'en cette affaire le gouvernement américain ait eu seul, jusqu'à ce jour, une stratégie politique adéquate à la situation.

Si, d'autre part, le bilan général comparé des voies et moyens de l'offensive générale décisive n'est pas encore prêt, il faut le hâter, en faisant ressortir tout ce que les États-Unis devront fournir coûte que coûte en temps utile pour assurer à la cause interalliée le supplément de forces décisif. Il est hors de discussion, et le récent discours du Président Wilson en témoigne, — que la nation américaine fera de surhumains efforts pour atteindre ce but : encore faut-il le définir nettement, et à temps, avec unité et continuité de vues dans tous les domaines de l'action de guerre.

L'EFFORT NATIONAL

Mais il serait vain de prétendre unifier et porter à son maximum l'effort interallié sans que chaque pays allié n'unifie et ne galvanise son propre effort.

En ce qui nous concerne, il est plus que temps, dans l'intérêt de l'Entente *et dans l'intérêt de la France*, non seulement de faire face aux difficultés du présent, mais d'avoir une politique de continuité et d'avenir, solidement appuyée sur toutes les forces véritables de la nation. Une telle politique implique non seulement le maintien des forces morales, mais aussi l'union et l'emploi rationnel des forces intellectuelles, l'organisation des forces manuelles et matérielles du pays.

Ce pays fait confiance au chef actuel du gouvernement, au « Premier Poilu de France », pour assurer le maintien du moral ; il a l'espoir que ce chef, dont le caractère et l'esprit de décision sont hors de discussion, saura insuffler dans les milieux dirigeants l'esprit de salut public, le « courage civique » dont le « courage militaire » du poilu leur fait plus que jamais un étroit devoir. Il compte également sur

son ardent patriotisme pour faciliter l'union des forces intellectuelles, qui paraît si nécessaire à tout citoyen impartial.

Reste l'emploi convenable des forces intellectuelles et l'organisation de l'effort. Et voici que se pose, plus impérieusement que jamais, le problème de la mobilisation du gouvernement, des méthodes de travail du Parlement, de l'énergique resserrement de l'action de guerre sur tous les terrains, avec le concours d'*organisateurs*, avant tout jeunes ou demeurés tels[1].

A l'heure la plus grave de son histoire, à l'heure où se fixent pour de longues années les destinées de la patrie, la démocratie française continue de se montrer la plus conservatrice des nations du monde, dans le choix, tant des formules pratiques de gouvernement et d'administration, que des hommes à tous les échelons de la hiérarchie civile ou militaire. Ses gouvernants n'ont pas su ou pu se dépétrer des errements d'avant-guerre, que ce soit de diplomatie, de politique, d'économie politique et sociale ou de bureaucratie. La bonne volonté est, indéniablement, générale. Mais trop de fois, en trop d'échelons, de commissions ou d'assemblées, le but paraît moins — consciemment ou non — de gagner la guerre, que d'assurer le maintien de la tradition..., parfois même des situations acquises.

Le maximum de rendement de l'effort du pays — pourtant plus nécessaire à mesure que ses ressources diminuent — est loin d'être atteint ; la guerre n'a pas fait émerger, sauf exception, les organisateurs de premier plan que la situation réclame.

Jusqu'à ce jour, le poilu, stoïquement, a fait l'appoint ; et continuera de s'y efforcer. Il est moins question de l'en louer que de blâmer ceux qui lui demandent ainsi un surcroît de sacrifice de plus en plus lourd.

Il ne s'agit pas ici, d'ailleurs, de faire le procès particulier du régime, du Parlement, du gouvernement, d'un parti, de la presse... Chaque pouvoir de décision, d'exécution, d'information ou de contrôle peut en « prendre pour son grade ». Le mal n'est pas ici ou là ; il est partout; c'est l'affaiblissement

1. Il s'agit donc moins de l'âge que du sens de l'organisation et de l'énergie de réalisation.

général des caractères, le maintien instinctif de « chapelles » de tous ordres, et l'élimination conséquente — voulue ou non — des caractères et des compétences. Maux dénoncés maintes fois pendant la paix. N'est-ce pas une gageure que ces « cancers » continuent de ronger notre force en pleine guerre? Le devoir le plus étroit d'une démocratie, surtout quand l'heure est grave, n'est-il pas de pousser d'autorité vers les sommets ceux de ses fils dont le caractère et le talent s'imposent, quel que soit leur âge, et avec d'autant plus d'énergie que leur origine est plus humble et moins orthodoxe! N'est-ce pas l'intérêt de la patrie et la meilleure garantie du régime que d'introduire constamment au sein des oligarchies de la République, désespérément accrochées à leurs prérogatives, de vigoureux et nouveaux éléments de force, — forgés au dur contact des réalités de la guerre ou de la vie, par cela même plus *positifs*, plus rudes, plus animés de l'esprit de sacrifice? Il faudrait que cela fût clamé par un Danton ou un Gambetta..., mais ce n'est que conspiration de silences, application systématique de chloroforme?

Il est nécessaire, dit-on, de ne pas troubler l'opinion publique. — Mieux vaut donc l'endormir... jusqu'aux durs réveils.

Il faudrait, dit-on encore, pour resserrer l'action de guerre, réunir l'Assemblée nationale; mais d'autres déclarent que cela est impossible. — Il n'est pas certain, en vérité, qu'il faille recourir à ce moyen. Mais, s'il était nécessaire, aucune hésitation ne serait permise pour augmenter, de si peu que ce fût, la probabilité d'une paix d'honneur et de droit.

Impossible! Tout l'est aux âmes faibles. Deux minutes d'entretien avec certains tenants ou thuriféraires du pouvoir, quel qu'il soit, vous laissent une impression d'opportunisme quotidien, de politique de personnes, bref, d'impuissance organisatrice qui fait froid dans le dos. Quelques brillantes exceptions marquent trop l'insuffisance du reste. L'action est diluée entre une multitude d'organes, dont aucun n'a le pouvoir complet d'élaboration ou de décision... Partant, point de responsabilité définie, point de contrôle effectif et, surtout, peu de rendement. Les neuf dixièmes de l'énergie intellectuelle dépensée s'évanouissent en lettres ou rapports, dont il est bien connu qu'aucun n'a en soi de vertu créatrice.

Pour brocher sur le tout, des organes de liaison « papillonnent » autour de l'action. N'est-ce pas une pétition de principe que de prescrire, d'une part, la réduction du papier au strict minimum et de maintenir, de l'autre, une organisation qui le décuple inévitablement[1]?

N'est-il pas vrai, en outre, que le « papier » croît en raison inverse du « caractère » et du positivisme de l'esprit?

Que de temps perdu, enfin, à une époque où les minutes valent des jours!

D'une manière générale, peu de questions sont traitées, peu de réalisations ou de « sauvetages » sont abordés sans que ne soient plus ou moins gravement méconnus ces *élémentaires* principes d'organisation :

Le but commande les moyens et n'est pas dominé par eux.

Un seul homme, bien choisi, ayant la confiance, pour une seule mission.

Le véritable agent de liaison d'un organe quelconque est le chef responsable de cet organe.

La durée d'exécution totale (préparation et exécution) d'une œuvre donnée est plus courte et le but est mieux atteint quand la durée de préparation augmente, dans une certaine limite, à condition d'apporter d'autant plus de vigueur à l'exécution que la préparation a été plus soignée.

Etc., etc.

La France est pourtant lasse de bonnes velléités.

Des volontés, des compétences, et chacune à sa place! Moins de discours, moins de rapports, moins de mots, moins de gestes, moins de réclames... et plus d'action silencieuse et organisée! La *victoire* d'abord, avec le sourire que n'exclut pas le labeur et qui maintient la confiance. Ensuite, les survivants la chanteront et pleureront les morts.

Il est plus difficile, il est vrai, de trouver des organisateurs que des « acteurs ». L'intelligence d'assimilation et de *synthèse*, le jugement, l'esprit de mûre décision et *de suite*, la ténacité, la connaissance du cœur humain et l'*ardente foi*,

1. Ces questions d'organisation du pouvoir exécutif ont été étudiées ici même — nos lecteurs ne l'ont pas oublié — dans les trois *Lettres sur la Réforme gouvernementale* parues dans la *Revue de Paris* du 1er et du 15 décembre 1917, et du 1er janvier 1918. — N. D. L. R.

— qualités nécessaires et suffisantes de l'organisateur de race, — sont plus rarement réunies en un seul homme que l'art de dire, d'écrire, ou de parader : raison de plus pour rechercher et pousser les hommes qui en réalisent la conjonction.

***

Soit, disent enfin quelques rares clairvoyants, de peu de caractère : « Cela ne peut durer et il faut faire quelque chose. Mais attendons, pour agir, que la tension soit passée. »

Il n'est pas de pire raisonnement. Quand la tension sera-t-elle passée? Attendra-t-on, pour agir, que la décision soit intervenue? Et ne voit-on pas que si « tout s'arrangeait » à bref délai, on se « réinstallerait » dans la guerre, comme précédemment !

C'est au contraire lors des périodes critiques que le gouvernement doit prendre appui sur le bouillonnement de l'opinion publique, *dûment éclairée*, pour balayer l'inertie conservatrice du mal qui entrave tout progrès. Ce serait une faute de porter atteinte aux bonnes traditions ; c'est un crime de maintenir les traditions dont la guerre exige table rase.

C'est du reste faire injure à ce pays, c'est fausser le ressort capital de son régime politique que de lui celer, en tout domaine, une partie de la vérité. Le peuple de France, fort parmi les forts, toujours riche de force morale et redoutable encore de force matérielle, malgré ses pertes ; qui, trois fois, sur la Marne, sur l'Yser et à Verdun a jugulé la poussée allemande vers l'ouest ; qui, de concert avec le peuple britannique, travaille à l'enrayer une fois de plus ; qui enfin, depuis quatre ans, ne dit pas, mais écrit avec son sang le droit, — en des pages de splendide gloire au grand livre de l'humanité, — peut et doit savoir la vérité, toute la vérité.

Et l'avant mettra d'autant plus de ténacité à remporter la victoire qu'il saura l'arrière plus décidé à l'organiser.

LES ORGANISATEURS DE LA VICTOIRE

Quelle que soit, en définitive, la formule d'organisation resserrée à quoi le gouvernement jugerait utile de s'arrêter, elle ne

vaudrait, à l'évidence, que par les quelques hommes chargés de la faire « vibrer ». Il y faut une équipe restreinte de vigoureux « organisateurs », civils et militaires, ayant foi en la victoire, poigne de fer et connaissance profonde de la guerre, animés du plus pur esprit de sacrifice, décidés, sous la forte autorité du chef actuel du gouvernement, à tout faire plier, avec le concours, la confiance et le contrôle d'un Parlement de Salut public, et dans le cadre des lois de la République, — devant ce seul but qui domine tout :

Gagner la guerre, aux fins d'une juste et honorable paix.

Ludendorf et ses collaborateurs techniques et militaires assument l'écrasante tâche d'organiser la victoire du groupe central et de la remporter : ils polarisent toute l'énergie restante de ce groupe vers une politique de force. Ce que cette équipe fait pour une œuvre d'abominable domination, d'autres équipes, très ramassées, doivent le faire — en chacun des pays alliés et à Versailles — pour l'œuvre de commune libération. Le gouvernement allemand n'a pas, que nous sachions, le monopole de l'organisation.

Il faut chercher, pour ce pays, avec cette joyeuse confiance qui appelle le succès, l'équipe d'« organisateurs de la victoire » que le commandement remportera ; il faut la trouver : ce n'est pas le choix qui fera défaut. Une telle équipe est toujours apparue aux périodes critiques de notre Histoire... et les Allemands sont, de nouveau, à Noyon...

COMMANDANT HENRI MICHEL

AU MAGHREB

MARRAKECH

(Suite)

IV

LA ZAOUIA

Sur la terrasse de la Mamounya, le beau jardin alors abandonné, j'avais autrefois passé des heures à suivre les jeux très lents de la lumière aux flancs lointains de la grande montagne, et le cheminement presque imperceptible des caravanes dans l'immensité rouge.

Cette ardente plaine, je la voyais commencer à mes pieds, sous le mur même du jardin où s'enferment des épaisseurs d'ombre et de feuillage. C'était d'abord un grand champ de mort musulman, de vagues tombes, simples tertres de cailloux à demi défaits et dispersés au cours des âges par les vents. Cela continuait en terrains plus troués de fosses et semés de pierraille que le cimetière ; et puis, entre le spectre gris ou violacé de l'Atlas et les profonds tapis de la palmeraie, cela fuyait, fuyait jusqu'à se perdre aux infinis de l'ouest, en tremblements de mirage.

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 avril 1918.

Sur cette terrasse, nous étions au bord même de la courtine de Marrakech. Entre les plus beaux oliviers du monde et le désert, je la voyais allonger sa crête bosselée ; mais là-bas, sous le minaret carré de l'Ali Azid (la mosquée du Sultan), elle tournait droit au sud pour aller envelopper tout au loin les jardins de l'Aguedal. Cette longue muraille, enfermant près de cent mille humains dont on ne voyait rien, cette interminable clôture aussi rouge que l'étendue, et faite de la même terre, faisait mieux apparaître, en les mesurant, tant de vide et de grandeur. Une seule et noire ogive la trouait : Bâb-er-Rob ; et de là débouchaient des files à peine visibles, plus nombreuses alors qu'aujourd'hui, de bêtes et de gens. Ces lentes, tanguantes processions de dromadaires, qui s'allongeaient et puis progressaient imperceptiblement sur le plan sans ombres, sans limites et partout pareil, on eût dit, chaque fois, une flotille qui prenait la mer.

C'est le souvenir que m'avait laissé ce paysage. Un au-delà que l'on a regardé comme, de terre, les champs bleus du large ; un au-delà dont persiste en soi le désir. Quelque part, dans cette plaine, dans les replis de ces montagnes, de l'autre côté de ces crêtes, de cette ligne d'horizon, il y avait des pays dont on avait rêvé, des lieux dont on répétait les noms prestigieux : les domaines et les châteaux de ces grands kaïds de Marrakech — Goundafi, Glaoui, M'tougui, Ayadi — dont, là-bas, les seules harkas nous gardaient ces régions ; et par delà, Mogador, Taroudant (alors ennemie, aux mains d'El-Hibba, l'homme bleu, le miraculeux marabout berbère), et le Souss, et puis, vaguement, les sables, les dunes, la Mauritanie, le commencement du grand Désert. Par le col que nous apercevions devant nous, dans le sud-ouest, et puis à travers cette plaine, étaient arrivés pendant des siècles, arrivaient peut-être encore les esclaves noirs que les caravanes amenaient du Soudan.

J'ai connu l'un des derniers : un petit garçon ramené du Sénégal par un trafiquant Merrakchi et remis par celui-ci avec quelques émeraudes, à un Français de Marrakech qui lui avait confié quelque argent. Le Français me dit en caressant paternellement la joue de ce petit, qui nous apportait le thé :

— Il est arrivé par Taroudant. Avec ses jambes de neuf ans, il a traversé tout le Sahara derrière les chameaux...

*
* *

Aujourd'hui, tout le monde ne passe pas l'Atlas, mais grâce à des pistes élargies pour l'auto, on circule facilement dans la plaine, et surtout vers Mogador. Pour les Européens, ce moyen de locomotion a remplacé tout d'un coup ceux qui n'avaient jamais changé depuis les premiers temps gétules et lybiens. Et c'est ainsi que ce matin, nous avons pu nous lancer hors des murs, j'allais dire hors des môles de Marrakech; et nous sommes allés courir dans le sud-ouest sur la grande nappe fauve.

Oh ! pas bien loin : le temps nous était trop mesuré. Une vingtaine de kilomètres, tout au plus, mais on pouvait prendre idée de ce que serait un vrai voyage, et l'Atlas se rapprochant jusqu'à perdre toute apparence mystérieuse, a fini par laisser voir un peu de son pied, et comment il pose sur la terre.

Nous allions saluer le Chérif de Tameslouhet, un seigneur d'importance, riche en pouvoirs surnaturels, seigneur d'âmes autant que de biens terrestres, un baron dans son château, un saint, aussi, dans sa chapelle, presque un dieu. On sait que ces chorfa et m'rabouts sont l'objet d'un culte plus actif dans les tribus du bled que celui d'Allah, et que c'est un trait singulier de l'Islam au Maghreb. Celui-ci, Moulay el-Hadj Saïd ben Housaïn, est Chérif, c'est-à-dire descendant du prophète, et règne en sa zaouia de Tameslouhet. Il y a quelque cinq cents ans qu'elle fut fondée par son ancêtre, l'illustre Abd Allah ben Housaïn el-Hassani, auteur d'innombrables miracles, dont quelques-uns sont narrés par le vieil Ibn Askar dans son livre sur les vertus éminentes des cheikhs du xe siècle[1]. C'est le tombeau de cet ancêtre, avec la personne sacrée de ce dernier descendant, que les pèlerins viennent vénérer. Combien, de Marrakech, et de bien plus loin, de Fez, et de Rabat, et de Meknès, ont suivi la piste où nous courons !

Nous étions sortis par Bâb-er-Rob. D'abord les terrains bouleversés : fosses, ravins, vagues galeries béantes laissées par les générations qui, partout, crevèrent la croûte de ce sol pour y chercher de l'eau — ruine étrange d'une terre dont

1. *Dahouat an Nâchir*, traduit par A. Graulle. Mission scientifique du Maroc.

la couleur est tragique. Marrakech recula vite. On n'en voyait que le rempart, la barre droite et fauve où s'espacent à intervalles réguliers des bastions — et par derrière (le vent sans doute soulevant partout la poussière) rien qu'une immense, obscure fumée qui montait d'en bas et s'effrangeait haut dans l'azur, comme si la ville tout entière brûlait depuis le pied.

Nous longions de loin la palmeraie, ses milliers d'étoiles vertes, si pures, immobiles et qu'on ne se lassait pas de regarder. Peu à peu, elle s'éclaircissait, bientôt réduite à des phalanges discontinues, à des rangs plus ou moins avancés dans l'étendue rase, comme des lignes de laine courant encore, çà et là, sur la trame usée d'un tapis. Par delà, les Djebilets fermaient le paysage, leurs mille pointes à demi voilées par en bas, surgissant, brunes, d'une brune mousseline de poussière.

Nous sommes passés bien au sud de la Menara, une longue corbeille d'oliviers au milieu des grands vides. Là commençaient les régions pour nous vraiment nouvelles. Mais c'étaient encore à peu près les mêmes paysages, beaucoup moins désolés que nous ne l'imaginions à Marrakech. Toujours, sans doute, le plan fauve qui semble s'en aller à l'infini dans l'ouest, mais toujours, aussi, quand on regarde bien, de lointaines et longues ombres bleues qui finissent, à mesure qu'elles approchent, par se révéler comme des jardins encore, comme de nouvelles Menara, de nouvelles compagnies de dattiers; mais alors c'est fini de la palmeraie de Marrakech, et ces bouquets ne s'y rattachent pas. Et toujours, enfin, la céleste présence de l'Atlas, — cimes de cristal violet sur des lits de palmes ou le velours des oliviers, serties par en haut d'un lumineux zigzag: la neige.

Nous filions dans la direction du col qui mène à Taroudant. On commençait à voir naître, par en bas, et maintenant dans le pays même où nous étions, la toute première vague de la montagne, et tous les grands reculs de ses étages successifs jusqu'aux dernières stries blanches.

Une seule halte, dans un lieu charmant, et qui n'était pas désert.

Un mur de toub enfermait un petit clos, — un pauvre mur paysan, çà et là rompu, déchiré, surtout à l'angle prochain d'où filent dans le ciel deux palmiers divergents. Par cette brèche, on voyait tout l'intérieur : les mottes sèches d'une terre qui fut, un jour, labourée, les buissons de grenadiers qui la couvrent à demi, sous d'autres aigrettes splendides. Il n'y avait personne dans le clos : ils semblent toujours abandonnés, ces jardins. Mais un ruisseau coulait par devant, et là, deux voyageurs, un homme et une femme, abreuvaient leurs bêtes. L'homme aussi buvait, accroupi et penché sur la rigole, et cueillant dans sa paume cette claire eau courante, venue de la montagne.

C'était tout le tableau : deux humains, vêtus de loques et de grandeur, avec deux petits ânes, sur la terre brûlée, au bord d'une onde vive ; un mur de terre en ruine, un jardin poudreux, et par-dessus tout, cette double tige, d'un élan si pur et flexible, exaltant là-haut deux bouquets sublimes dans l'azur. Le mur lui-même, le pauvre mur de boue séchée, était beau, d'un grain rude et rongé, matière vénérable comme la terre d'une poterie primitive, et d'un ton d'or qui rayonnait. Car tout s'enchante, dans cette lumière, et prend des aspects de monde heureux et simple, où l'homme est sans inquiétude et sans péché. Oui, les plus vieilles choses, même la ruine, participent de la jeunesse, de l'apparente immortalité d'un tel matin. Et tout s'immobilise aussi, et s'agrandit jusqu'au symbole. Ce petit tableau formé par le hasard évoquait tous les temps de l'Orient, celui des contes de Bagdad et celui de la fuite en Égypte, celui des idylles pastorales et des grands âges légendaires. Et plus généralement on voyait l'éternel couple humain sur la terre nue, dans l'immortelle nature.

On revenait à l'auto. Elle aussi se révélait tout d'un coup symbolique. Cette luisante, ronflante, trépidante mécanique, dans ce paysage sans routes et sans date, quel emblème de notre civilisation présente, de nos laideurs, de nos fièvres ; de la diabolique science qui pénètre, pour les capter, jusqu'aux énergies secrètes de la nature, — de la brusque irruption de l'Europe au sein d'un monde immémorial !

Enfin, vers dix heures, de grandes oliveraies. Des intervalles nus les séparaient d'abord, mais bientôt elles commencèrent à se rejoindre. Riche verdure argentée, moutonnant au vent comme une écume, et qui, dans le nord-ouest, avec des panaches de palmes, semblait s'étendre, houle sur houle, jusqu'à l'horizon. Quelle prodigalité, sous les grands dattiers lumineux, de cette pâle, précieuse végétation ! Dans le sud aussi, cela s'allongeait loin, vers les premières croupes, maintenant toutes réelles, de l'Atlas.

Surgit un kasbah, longue enceinte crénelée, où s'enferme pour la défense, gens et bêtes, la population d'une zaouia. Le long du mur, sur la vague piste pulvérulente, un chevrier poussait ses chèvres. Folle panique et débandade à l'apparition de l'auto, toutes les pauvrettes précipitées, pleurantes, parmi les oliviers. Plus braves, supérieurs au vulgaire, deux boucs à barbe grimpés sur un talus, semblaient des sages déconcertés, dont la science est à court devant une catastrophe cosmique, mais qui demeurent importants.

Un quart d'heure après, une autre clôture, d'où sortait un rang de cyprès, un rang grave et précis, gardant visiblement l'entrée d'un lieu religieux. Et par derrière, de hautes masses accolées de pisé et de chaux, un surprenant ensemble de constructions un peu égyptiennes encore, comme le palais du Madani, comme tous les châteaux de la montagne et du désert. Une superposition de plates-formes en retrait les unes sur les autres, de plus en plus étroites, jusqu'à de rudes pointes de merlons.

Et alors, la fin de la solitude, des hommes pelotonnés dans l'ombre de la muraille, un sloughi qui dort, des mules sellées, comme toujours aux portes des nobles maisons. Et soudain, un envol bruissant de bleus pigeons hors des cent trous qui ponctuent régulièrement le mur d'enceinte.

Un gardien se leva de son divan de pierre.

***

On nous conduisit par des jardins et des enceintes successives, jusqu'à la cour centrale, où n'entrent pas les pèlerins indigènes. C'est alors que notre chauffeur, un ouvrier de

Puteaux, qui avait fait la guerre en Artois, regardant autour de lui, et hochant lentement la tête, laissa tomber ce mot d'admiration profonde, qui ne s'adressait qu'à lui-même :

« Eh ben, mon vieux ! »

Nous aussi nous étions surpris : je m'attendais à un rustique château, mi-ferme et mi-kasbah. Nous trouvions un décor de légende.

Nous venions d'arriver dans un profond patio, sous le plus délicat des péristyles. Autour de nous, la perfection du décor mauresque, les prestigieuses, inextricables symétries de lignes et de couleurs. Hautes et grêles, presque byzantines, les colonnettes du cloître découpaient leurs ogives trilobées sur des noirceurs de cyprès éclaboussés de rouges roses. Ils montaient, longs et tressaillants comme des peupliers, les beaux arbres musulmans. Et derrière eux, aussi haut, et tout blanc, montait le corps de logis central, un simple et puissant trapèze, mais couronné de fantaisie charmante : d'une loggia si légère que c'était comme une longue volière suspendue pour des femmes aux âmes d'oiseaux — une volière assortie à tous les tons de leurs parures. Derrière les fines tiges des piliers, dans chaque compartiment du plafond que le jour éclairait par en dessous, une rosace s'épanouissait comme un grand parasol bariolé ; et toute cette délicieuse folie était peinte aux couleurs les plus simples et les plus vives — rose, blanc, bleu, vert. On eût dit, d'en bas, d'infinies guirlandes et couronnes de fleurs et de feuillages printaniers.

Cette heureuse et chantante polychromie là-haut, et ces longs pinceaux noirs de cyprès, c'était bien encore une harmonie persane. Mais sur le grand massif, cette charmante cage féminine m'évoquait plutôt l'Inde musulmane, celle du nord-ouest, des Mogols, qui d'ailleurs a subi les influences de la Perse. A la forteresse d'Agra, les rudes et rouges bastions d'Akbar, guerrier, amoureux et poète, s'achèvent de la même façon dans le ciel, en légèretés de marbres ajourés, en balustrades mille fois fleuries de zenanas.

On entendait des rumeurs liquides, celles des eaux qui firent l'oasis, les belles eaux torrentielles de la montagne. Elles courent, se distribuent partout dans les jardins du Chérif, abreuvant les compartiments creux où s'alignent les orangers,

entre les chemins de mosaïque, ou bien allant jaillir et chanter dans les vasques, en perpétuelle, endormante et rafraîchissante musique — délice des étés. Sur une arche à demi perdue en des foisons de bambous, de roses et de bananiers, nous venions, pour arriver à ce patio, de passer des blancheurs d'écume bondissante.

Il parut — et je sus tout de suite que c'était lui. C'était un homme grand, tout enveloppé de laines et mousselines vraiment immaculées, de figure régulière, douce, et teintée de sang noir, avec le regard obscur et lent, de lueur huileuse, si fréquent chez ces races d'Afrique. Une démarche noble et mesurée, un geste sobre, qui n'est que de la main, les bras restant cachés et comme serrés sous la longue coule blanche ; un sourire de bienveillance qui accueille ; l'air modeste d'un personnage qui sait porter sa noblesse et se prête avec grâce. Tous ces chefs marocains ont vraiment la grande manière.

Son neveu l'accompagnait, plus brun encore, avec les mêmes prunelles, et sans turban. Deux mèches lui tombaient des tempes, indiquant l'origine chérifienne. Il y avait aussi un secrétaire.

Il prononça les paroles qu'il faut dire à des hôtes, à des hôtes français, quand la France règne depuis cinq ans à Marrakech. Sa main vint se placer sur son cœur, d'un geste à peine apparent, le bras demeurant invisible. Il nous souhaita la satisfaction. Il nous remercia longuement d'être venus.

Les cérémonies finies, il loua sa Zaouia. Oui, ce lieu était d'une sainteté très particulière et très ancienne. Son lointain aïeul, le fondateur, le très illustre et savant Abou Mohammed Abd Allah ben Houssaïn al-Hassani, n'y était venu pour la première fois que pour faire ses dévotions à la koubba d'un cheikh enterré là depuis très longtemps : le très docte Sayyid Hadj Ibrahim, un grand fqih, l'ami de Dieu, son précurseur. En ce temps-là, il n'y avait ni verdure ni eau à Tameslouhet. Le désert avait fleuri par la vertu de sa baraka. Maintenant, Dieu soit loué ! beaucoup de saints tombeaux enrichissaient la Zaouia de leur présence. Mais plus célèbres que les autres par leurs miracles (après le sanctuaire du fondateur, qui montra la bonne voie), étaient ceux du vénéré Moulay Saïd ben Hamed,

et celui de Moulay Abdel-Karîm, des ancêtres aussi, vraiment de très grands saints, des prodiges de dévotion, dont la renommée attire des pèlerins du désert, du Souss et de tout le Maghreb. Du haut de la terrasse, nous pourrions voir leurs koubbas.

Ces renseignements nous étaient donnés peu à peu, en réponse à nos questions, par l'intermédiaire de notre interprète, un chef de mokhaznis, évidemment très convaincu de l'immensité de ces chorfa et qui semblait allonger, développer dévotement les paroles assez brèves du maître.

***

Par un blanc escalier, nous étions arrivés à la haute volière, au délicat et paradoxal bijou par où s'achève un diadème de créneaux.

On était en plein ciel, dans cette cage ouverte et dorée dont s'étaient envolés les oiseaux, — en plein rêve des Mille et une Nuits. La terrasse de Shaharazade n'était pas plus merveilleuse. Par derrière, sur le mur du fond, et par en haut, nous enveloppant à demi, la symphonie complexe et raffinée de l'arabesque, les répétitions de figures et de couleurs comme dans un kaléidoscope, un décor voluptueux, et pourtant le plus rigoureusement ordonné qui soit. Mais devant nous et sur les côtés, entre les fines colonnettes, l'espace, les profondeurs de l'azur et du paysage, un paysage plus beau que n'en vit jamais la subtile conteuse : célestes jardins musulmans dans une immortelle lumière, mer infinie des oliviers, flots d'argent déroulés, d'où surgissent tout droits, comme de souveraines présences, les palmiers radieux. A gauche, si l'on se penchait un peu sur le balcon, le minaret de Tameslouhet apparaissait hors des feuillages, avec la verte toiture d'une koubba — celle du plus illustre ancêtre. Mais au premier plan, de ce côté, six hauts et solennels cyprès, approfondissant leur noirceur au bleu splendide de l'espace, ne laissaient voir cette partie du paysage que dans leurs intervalles.

Le vent était tombé, et pourtant leur feuillage, qui ne laissait filtrer aucune parcelle de lumière, remuait comme d'une vague respiration. Il était étrangement chargé, ponctué, jusqu'en haut, de taches d'un gris violet, — des cônes,

sans doute, que je regardais, non sans m'étonner de leur couleur, quand tout d'un coup l'un de ces fruits s'envola, et tous les autres suivirent. C'étaient encore des ramiers : la lente palpitation des beaux arbres était faite de toutes les leurs. Un instant ils tournoyèrent, et tout le vol bruissant revint s'enfoncer dans les sombres quenouilles ; de nouveau, il n'y eut plus qu'une multitude d'immobiles fruits. « Les colombes de la mosquée », nous dit notre compagnon Merrakchi.

Elles sont, paraît-il, des myriades à Tameslouhet. Il faut imaginer, au printemps, quand l'air défaille de la suavité des orangers en fleurs, ce que peut être, infiniment, leur tendre, rêveur, endormant murmure. Des nappes de parfums et d'amour enveloppent alors cette terrasse féminine qui couronne une abbaye musulmane.

Les colombes de la mosquée, mais plus particulièrement les colombes du vénéré fondateur. Il paraît que ce très saint avait reçu d'en haut, entre autres pouvoirs surnaturels, de tout-puissants prestiges contre les oiseaux rapaces. Alors, les autres, les innocents, et surtout les pigeons, arrivèrent à tire d'aile, de tous les côtés de l'horizon, dans la Zaouia. Si par hasard un mauvais chasseur de l'air apparaissait au-dessus des jardins délicieux, il suffisait de lui signifier l'ordre qui bannissait tous ses congénères. On écrivait cet ordre sur une planchette que l'on plantait au bout d'un roseau dans la terre : le méchant se le tenait pour dit, et partait. Un jour, le très saint s'étant querellé avec ses fils, voulut abandonner Tameslouhet. Toute la gent ailée de la Zaouia le suivit, en un grand nuage. Lorsque les habitants virent cela, ils coururent après le Chérif, et lui dirent : « O père, nous t'avions laissé partir. Mais ceci est un signe. Que celui qui a fait jaillir l'eau pure à Tameslouhet, et que suivent les oiseaux de Dieu, revienne à Tameslouhet ! »

Le saint se laissa ramener par son peuple.

Bien entendu, tous ces bienheureux pigeons sont marabouts comme les cigognes, qui reviendront au printemps. Jamais personne n'aurait l'idée de leur faire du mal, et de là leur abondance au bout de quatre siècles. Les murs de la Zaouia n'en sont pas seulement couverts ; ils en sont à la lettre remplis : en regardant bien, on voit remuer du gris ou du bleu

dans chacun des mille trous laissés par les échafaudages dans ces fauves parois de pisé.

De l'autre côté de la précieuse volière ouverte sur le paysage du nord, il y en avait une autre, parallèle, aussi longue, étroite, mais fermée, ou, du moins, percée à l'un de ses bouts d'une seule fenêtre mauresque, en ogive outrepassée.

C'était la chambre de réception, où l'on nous fit asseoir. Même sensation de rêve que dans le belvédère voisin, mais plus intense encore, à cause de l'étrange éclairage qui flottait dans sa profondeur. Rouges, bleus, violets, de menus vitraux sur la longue paroi, du côté du soleil, en tamisaient les rayons ; des vitraux arabes, de l'espèce raffinée que j'avais vue pour la première fois, il y a bien longtemps, à la mosquée d'Omar — logés en de profondes découpures de plâtre, en sorte qu'on les voit, quand on se déplace, jouer au fond de ces étuis, mystérieusement muer, s'éteindre, se rallumer peu à peu. De ces riches couleurs naissait un jour glorieux, auquel se mêlaient les reflets diffus du décor (tapis de haute laine pourprée, innombrable enluminure du plafond), un jour pareil à celui qui s'enferme entre des verrières dans nos chapelles du moyen âge, et qui flottait sur les filigranes et les alvéoles suspendues de plâtre, sur les divans blancs et bas, les baignant, les teignant de rougeur violacée. Au long de ces divans (dentelle et toile lamée d'or — une étoffe de Stamboul) les pinceaux de soleil, traversant obliquement la chambre, posaient à intervalles réguliers, comme des signes mystiques, des trèfles de couleur.

Au fond de cette pénombre teinte, dans l'ogive mauresque de la fenêtre, le monde réel s'inscrivait. C'était, derrière trois pointes concaves de créneaux, une arche de ciel éblouissant par le contraste du somptueux demi-jour, et par en bas, comme vue d'un ballon, la pâle forêt de l'oliveraie, dans la direction de Mogador. En avançant un peu la tête, on découvrait à gauche les terrasses rouges de Tameslouhet, parmi de nouveaux triangles de koubbas, et dans le sud, où recommence l'ardente nappe désertique, pli sur pli, la haute draperie déroulée de l'Atlas. Il se levait plein d'ombre, sauf à la crête, où la neige affleurant au bord, s'illuminait : un mince, étincelant liseré,

comme celui qui cerne, à contre-jour, la cime d'un grand nuage violet.

Tout en bas, son pied aussi s'éclairait. Il paraissait nu, les bleus profonds que l'on prend de loin pour des robes de forêts étagées, faits seulement des prestiges de la lumière à de grandes distances.

Le Chérif vint nous rejoindre auprès de la fenêtre. Nous l'interrogions sur l'étendue de ses domaines. Il prononça les sacramentelles paroles qui reportent sur Dieu toute grandeur et toute louange. C'étaient de grands domaines, les plus riches jardins de toute la région. L'eau miraculeuse avait abondamment jailli. Il y avait une bénédiction sur les oliviers. Les pressoirs étaient nombreux et ne cessaient pas de gémir. Chaque matin six de ses chameaux portaient six charges d'huile à Bâb-er-Rob. Son père avait coutume de dire qu'il pourrait entretenir jour et nuit, sans s'arrêter jamais, un ruisseau d'huile, depuis la Zaouia jusqu'au souk des épices à Marrakech.

A notre consternation, — car nous devions déjeuner du côté de l'Aguedal chez le Khalifa du Sultan — des serviteurs apportaient les préparatifs d'une diffa : l'immense plateau de cuivre à trois pieds, la haute aiguière dont un valet vous verse, de haut, le filet d'eau sur les mains, avant un repas véritable. Mais le Khalifa n'était que l'homme du Sultan, nous étions chez un homme de Dieu. Tant pis pour nous et notre hôte de Marrakech : la kaïda ne permettait aucune excuse. Lui s'excusa : de pressants devoirs l'appelaient, mais il reviendrait. Son jeune fils, qui venait d'entrer, son neveu, assistés du khodja, sauraient tenir sa place auprès des hôtes.

Alors, pendant une heure, la ronde accoutumée des poulets. Sans arrêt, par quatre et par cinq, ils se succèdent, en de grandes terrines dont le serviteur noir, en se baissant, enlève le couvercle conique — poulets frits, rôtis, bouillis, aux œufs, au cumin, au citron : nous en avons compté une trentaine. A présent, on ne fait même plus semblant d'en manger ; on se contente de plonger vite les doigts dans chaque plat, de le démolir un peu, et tout de suite en arrive un autre : défilé de plus en plus rapide, et qui semble ne plus devoir s'arrêter,

comme en ces moliéresques intermèdes où les entrées de clystères se mettent à se répéter et s'accélèrent follement.

Les fleurs et prudences de la conversation étant moindres en l'absence de l'auguste personnage, nous apprenons bien des choses, pendant cet interminable repas, du khodja capucin et du flegmatique neveu, le jeune homme à peau sombre. Et d'abord, que Tameslouhet, autour des saintes koubbas, est une vraie petite ville, de six ou sept mille habitants, la plupart tenanciers, ouvriers, serviteurs du seigneur chérif, ou bien chorfa eux-mêmes et de son sang, qui prennent par conséquent leur part du revenu de la Zaouia. Les affiliés de la confrérie, nous dit-on, sont nombreux, surtout dans le Souss et le Tafilelt, mais à certains moments il en vient de tout le Maghreb, attirés par la bienfaisante baraka du Sayyid, laquelle est particulièrement puissante sur les femmes stériles. Elles n'ont pas besoin de venir : il suffit que les maris apportent des offrandes convenables. Il faut imaginer ce chérif un peu comme un de ces saints bretons — saint Méen ou saint Herbot — guérisseurs d'humains ou de bestiaux, puissants pour le mal de ventre ou de dents, que l'on vient visiter de loin, et qui avaient, hier encore, leurs rentes. Seulement, le saint breton n'est plus qu'ossements et reliques, et le saint d'Islam est vivant, bien vivant, dans un lieu de délices où toute beauté s'ordonne (c'est le trait de la beauté musulmane) pour le plaisir des sens, où toute chose humaine et naturelle collabore à les satisfaire.

Nous buvions un vin excellent, couleur de pelure d'oignon, une sorte de frais madère (du vin de ses vignes, nous dit le khodja, non sans fierté), et comme nous admirions qu'on fabriquât de la liqueur défendue dans une Zaouia, on s'étonna de notre étonnement. Ce breuvage n'est pas pour les ouailles : le troupeau doit observer la loi ; elle est faite pour lui. Mais un Chérif est supérieur à la loi. Il est saint de naissance et n'a pas besoin de se sanctifier. Il est le bien. Il est un Pôle. Est-ce qu'on demande à un Pôle de se tourner vers le Pôle? Est-ce que le mal peut entrer en celui dont l'essence est de repousser le mal? Il boit donc le vin qui réjouit (et même, avions-nous entendu dire, avec une abondance qui fait gloser à Marrakech les puritains, ceux, du moins, qui ne sont pas de la confrérie).

Un grand saint, et non seulement par le pouvoir de ses vertus, mais encore par le prodige de son savoir. Oui, un f'qih, comme il n'y en a plus, un jurisconsulte sans pareil ; un gardien des sciences merveilleuses. « Et un poète aussi ? » avons-nous demandé. Pour toute réponse, le Merrakchi (barbe assyrienne, bernouss blanc, la carabine en travers des genoux) a fait claquer sa langue avec ce lent et profond hochement de tête, ce geste des yeux ronds, des mains un peu levées, qui veulent dire ce qui dépasse la parole, l'inexprimable dans l'admiration. « Poète ? que nous demandes-tu ? *Immense* poète bien entendu, comme son père et ses aïeux. » Et ses fils le seront aussi. N'ont-ils pas, ces jeunes seigneurs, des maîtres de poésie, de savantissimes oulémas qui les dressent dans ce château, à toutes les perfections de la parole et du calame, à tous les arts et disciplines de la pure culture arabe et coranique ?

Une seule ombre au tableau. Depuis que les Français ont apporté leurs nouveautés dans le pays, les habitants de Tameslouhet ne sont plus soumis qu'au nouvel impôt du tertib, et c'est le Maghzen qui le perçoit. A leur Chérif ils ne doivent plus, régulièrement, que les redevances de leurs terres, dont il reste, naturellement, l'unique, l'indiscuté possesseur. Avec les offrandes des pèlerins et des fidèles, cette portion congrue doit être encore assez bien. Par l'arche de la fenêtre, nos regards erraient jusqu'au fond de la plaine, et trouvaient partout le riche velours des oliviers blanchissant dans la lumière. A Tameslouhet, on pouvait apprendre tout le vieux sens ecclésiastique du mot : « bénéfice ».

Tout de même, on sent une inquiétude ; le vieil ordre semble menacé, qui assura si longtemps, à travers toutes les instabilités des sociétés arabes et berbères, la paix, la richesse et la puissance de ces chérifs. A ces vies parées de tous les prestiges de la religion, et jusqu'ici presque ignorées de notre avide et tumultueuse Europe, à ces vies si bien recluses en des retraites de luxe et de beauté, si heureusement « embusquées » en un temps où le reste du monde est en angoisse et peut-être en agonie, notre soudain progrès dans le profond du vieil Islam, doit sembler particulièrement importun.

Je pense à tout ce que celle-ci représente d'un monde très

ancien, de ses mœurs, de ses harmonies, de ses formes antiques de beauté et de pensée. Ce Sayyid est d'abord un personnage des temps médiévaux, un saint homme et un grand seigneur, quelque chose comme un abbé féodal. Il peut s'enorgueillir de ses chevaux, de ses sloughis, de ses faucons de chasse. Sa main guérit comme celle de nos vieux rois; ses crachats sont sacrés, ses ossements feront des miracles : on a vu des tribus se jeter l'une sur l'autre pour se disputer de si puissantes reliques. Et c'est presque une figure des temps bibliques : il est polygame et poète — et David le fut aussi. Les cèdres de l'Atlas furent taillés pour les poutres de son château. Il est riche, comme le furent Job et Booz, en ânes, bœufs, chameaux, femmes, fils et serviteurs. Ses vignes et ses oliviers sont bénis.

Le soir, de sa haute terrasse, quand il voit l'éternelle montagne, plus haute qu'aucune cime du Liban, la beauté des palmiers, et puis l'armée des étoiles étinceler silencieusement sur ses domaines, il a vraiment sujet de louer et d'adorer l'Unique.

***

Le voici qui revient. Avant de nous laisser partir, il tient à nous montrer lui-même certain jardin, et surtout ses écuries pleines de brillants chevaux, et que, de haut, nous avions entrevues, car nul toit n'en couvre les arcades.

Encore une fois, nous errons dans le dédale fleuri de cette belle retraite, et voici de nouveaux patios et péristyles, de nouveaux chemins de faïence, de nouveaux parterres odorants, et puis encore de sauvages foisons de menthe, de roseaux et de roses. Et toujours, proche ou lointaine, emplissant l'espace de vie et d'allégresse, la fraîche voix violente des jeunes eaux.

Près d'un pavillon, un groupe de figures empaquetées de blanc semble nous attendre. Des Fâsis, nous explique-t-on, des pèlerins. Depuis Fez ils ont franchi — sans doute par la route sûre de Meknès et de Rabat — près de cent cinquante lieues pour vénérer les tombeaux sacrés et baiser la main d'où s'épanche la baraka. Sûrement ils ont apporté d'autres présents que cette pauvre chevrette ligotée dans une couffe, et dont la jolie tête nerveuse se renverse si pitoyablement vers le soleil de midi.

Passent des esclaves chargés d'un lourd tapis — un tapis du pays glaoua, dans la haute montagne voisine : je le reconnais à ses éclatants ramages. Les vantaux étoilés du pavillon sont ouverts, et dans l'ombre intérieure nous voyons préparer pour ces pèlerins la chambre des hôtes.

Et quand nous arrivons près d'eux, en file lente, ils avancent vers nous. Ce sont des barbes grises. Et l'un après l'autre, chacun vient s'incliner sur le bernouss du Chérif, en prend un pli dans sa main, et très pieusement les brunes lèvres le baisent. « *Ya Sayyidî !* — ô Maître ! », murmure chaque voix grave...

Très simple, très droit, avec un sourire muet de bonté paternelle, il reçoit l'hommage, et sa main baguée d'un seul anneau d'argent se lève, d'un geste tout arabe, sur le poignet, le bras remuant à peine. A ce moment, il est tout à fait beau, vraiment pontife, en sa blanche et calme dignité.

Et c'est l'image que j'en voudrais garder, avec celle des cyprès derrière lui — des longs cyprès graves et précis comme la religion, et que mille colombes emplissent de voluptés palpitantes...

LES TOMBEAUX SAADIENS

Nous ne sommes pas encore sortis de l'Achoura, des jours fastes où revit le souvenir des morts. Les femmes sont nombreuses dans les cimetières. Hier, dans celui qui s'étend hors des murs, sur les grands terrains brûlés entre Bar-Armaat et Bab-Eileen, de beaux groupes voilés entouraient les tombes étroites, les couvrant, avec des gestes tendres, de feuillages que l'on arrosait ensuite de pieuses libations.

C'était le 2 novembre. Touchante coïncidence, à travers toutes les différences de religion, de race, de latitude, de ce culte des morts et de celui qui, chez nous, n'a cessé de croître en ferveur et de s'étendre, à mesure que diminue ou se resserre la foi au dogme des Églises. Il semble devoir survivre, ce culte, à toutes les religions, comme, sans doute, il les a toutes précédées. N'est-ce pas de lui qu'elles sont toutes sorties, de l'éternelle anxiété des hommes devant le mystère de l'être vivant, de l'être aimé soudain changé en chose?

Novembre : le mois noir, *ar mis du*, disent les Bretons. Dans notre nord, c'est l'agonie de la nature, qui se mettra, quelques semaines plus tard, à renaître, espérer, quand, imperceptiblement, commencera de remonter le soleil. Ici, dans le sud marocain, cette passion n'est guère visible : immortelle est la splendeur de la palmeraie ; l'astre demeure éblouissant, mais il est bas dans le ciel, et le soir, quand il se dérobe si vite du côté de Gheliz, derrière mille aigrettes noires, une brusque tristesse nous saisit. Et tout de suite, passe un petit souffle de froid. Je ne m'attendais pas à le sentir, parmi les dattiers de Marrakech, cet obscur frisson qui, dans nos campagnes d'automne, nous arrête à l'heure où l'horizon rougit lentement parmi des cendres [1].

Nous aussi, nous allons chez les morts ; nous allons voir de très illustres tombeaux, dont les nouveaux maîtres chrétiens ne soupçonnaient pas, il y a cinq ans, la présence à Marrakech, ni même aucunement l'existence.

Ces morts sont les Saadiens, une famille de sultans-chérifs venus de Souss, et qui régna sur le Maroc de 1550 à 1660. L'un d'eux fut un magnifique, cet Abou el-Akbar el-Mançour, surnommé *ed Dehebi*, c'est-à-dire le Doré, qui poussa ses conquêtes jusqu'au Sénégal, et jusqu'au pays des éléphants. Il faut l'imaginer à la tête de ses harkas revenant des immensités sahariennes, descendant les pentes de l'Atlas, retrouvant la longue plaine rouge, les minarets de Marrakech, l'oasis de l'Aguedal, et par les hautes poternes deux fois coudées, faisant une entrée de triomphe dans la cour crénelée du grand Mechouar. J'ai vu jadis, à Fez, quelque chose de ces pompes. L'impérial cavalier est serré dans un blanc manteau qui lui descend droit jusqu'aux éperons; le parasol chérifien le couvre ; à ses côtés courent les nègres chasseurs de mouche, comme ceux que l'on voit, aux

1. La fête de l'Achoura appartient aujourd'hui au calendrier lunaire, comme le Ramadhan; elle fait donc le tour de notre année, et c'est par hasard qu'elle tombait, en 1917, à la fin d'octobre et au début de novembre. Mais il n'y a pas de doute qu'aux temps préislamiques, elle ne fût solaire, et ne correspondît au début de l'année, qui semble bien avoir commencé à l'automne. La plupart des rites qu'on y observe — les uns traduisant le deuil et les autres la joie — indiquent une fête d'origine agricole ou solaire. L'idée du grain qu'on enterre et du grain qui lève, du jour qui décroît et du jour qui grandit, de la mort et de la résurrection, y est visible comme dans les cultes d'Adonis et d'Osiris. V. Doutté : *Magie et Religion dans l'Afrique du Nord.*

bas-reliefs égyptiens, autour d'un Pharaon; les escadrons débouchent des profondes ogives outrepassées, à la fanfare des noubas, aux stridents youyous des femmes qui couvrent les terrasses.

Il rapportait un énorme butin, — esclaves, joyaux, lingots et poudres d'or — et plus précieux que les gemmes et l'or, un célèbre jurisconsulte noir de Tombouctou, une lumière du droit coranique, c'est-à-dire un cheikh, un saint, miraculeux par sa baraka, comme les grands docteurs dont j'ai vu les vieilles koubbas écaillées, aux abords poudreux de Bab-Khemis.

Est-il de ces morts que nous venons visiter, le conquérant Saadien? C'est bien probable, car la mosquée dont les tombeaux dépendent, celle de Moulay Ali Aziz, est connue populairement sous l'un de ses noms. J'entends notre mokhazni l'appeler : la Mançoura. En tous cas, ces monuments sont dignes de lui. Chez les très rares Européens qui les ont vus, ils passent pour la plus haute œuvre d'art de l'Afrique du Nord.

Ils sont *horm*, c'est-à-dire interdits à l'infidèle. Mais pour l'autorité souveraine, il est des complaisances — qu'elle n'accepte, d'ailleurs, que rarement, quand il ne s'agit pas d'une salle de prière proprement dite, et quand un intérêt supérieur d'art et de conservation est en jeu. Nous profitons d'une visite que doit faire, à peu près seul, et sans qu'on le sache, le chef qui représente ici cette autorité, pour nous glisser derrière lui dans le sanctuaire.

***

C'est dans l'enceinte même de la mosquée, derrière un mur où j'ai passé bien des fois sans me douter de ce qu'il recélait. Deux petites pyramides de tuile verte (la couleur sacrée toujours), deux toits bien vieux, bien écaillés, branlants, se lèvent derrière le mur, et l'un porte un grand nid de branches dont j'ai connu très bien la cigogne, absente, en automne, comme tout le peuple des cigognes marocaines. L'entrée est sur une place. Je retrouve tout le décor : voici le minaret de la mosquée, la mince tranche de muraille déchirée qui portait

haut un grand oiseau stylite, et voici la fontaine, ses trois arches d'ombre, ses trois auges de granit sous un panneau constellé de faïence turquoise. Ici se pressent, le matin, ânes et chameaux, porteurs d'outres, femmes de tribus en toile bleue berbère — un bien humble peuple fellah, comme on en trouve autour de ces kasbahs où sont encore logés les gens du guich [1].

Cet après-midi, il n'y a personne pour nous voir pousser la petite porte, et nous traversons tranquillement, derrière un iman de la mosquée, une suite de courettes où des chardons séchés couvrent de vagues sépultures. Mais une tombe est toute blanche, et dans le creux de son long rectangle, gît une fraîche branche de myrte. L'iman qui nous a reçus, nous affirme que ce sont bien des Saadiens qui dorment dans cet humble enclos — mais seulement des pauvres de la famille, d'obscurs et pourtant très saints descendants. Il en reste encore, paraît-il, à Marrakech, et l'on continue toujours de les enterrer près des glorieux sultans. Ce rameau de myrte fut apporté, en ces jours de deuil, par quelque femme qui pleure, sans doute, le dernier de ces morts.

Après de si pauvres choses, quand on pénètre dans la principale des deux koubbas, ah ! le surprenant contraste ! Soudain, comme en ces contes arabes où, par la magie d'une formule, la misère se mue en splendeur radieuse, on se trouve transporté au cœur de toute beauté, richesse, paix rêvées par l'Islam pour les plus glorieux de ses bienheureux. Voilà donc ce qui se cachait sous la tuile effritée de ces vieux toits ! Une pénombre dorée flotte là, venue d'un plafond d'or, et l'on se demande si c'est d'elle que le réseau guilloché des murs, des alvéoles agglutinées et surplombantes, des pendentifs, le marbre des colonnes et des mausolées tirent leur tiède couleur blonde, ou si c'est de leur propre matière, mûrie, enrichie par le temps, comme un ivoire.

Nous sommes dans une chambre dont une plate-forme basse occupe presque tout le sol. Aux quatre angles de ce carré central, des colonnes se lèvent par groupes de trois, et sur leurs chapiteaux cubiques, entre les riches arcades qui, par en haut, les réunissent, une coupole pleine d'ombre et de

1. Troupe chérifienne levée dans les tribus; aujourd'hui garde personnelle du Sultan.

ciselures, juste au-dessus des trois tombes souveraines, vient poser ses pendentifs. C'est un dais profond, presque aérien, rappelant, en plus grand, le pavillon de la cour des Lions, à Grenade, et celui que l'on entrevoit à Fez, dans la cour de Moulay Idriss, où le chrétien n'entre pas. Alentour, l'étroit déambulatoire, sous d'épais caissons d'or.

Et sauf les fûts lisses des colonnes, dont on voit bien la dérivation byzantine, pas un centimètre de ce marbre et de ce stuc qui ne soit arabesque, dentelle, découpure, guillochure, indéchiffrable palimpseste de lettres entrelacées où le regard s'enchante et se perd. Les quatre murs qui enveloppent de si près le pavillon ne ressemblent à rien, tant ils sont réticulés, gaufrés, qu'à des rayons de miel; et sous les grandes arches mauresques, toutes les polygonales cellules de ces rayons s'allongent comme sous le poids de ce miel, semblent des stalactites qui vont se détacher des voussures. Nul décor plus somptueusement abstrait ; nul refuge de rêve plus éloigné du réel. Si les Pharaons, au fond de leurs pyramides, ont voulu s'enfermer dans la grandeur et l'éternité égyptiennes, c'est de toute la sensuelle et géométrique beauté, tissée hors d'elle-même par l'âme arabe, et répétée en variations inépuisables, que s'enveloppèrent ici, pour toujours, les Sultans morts.

Et pourtant quelle simplicité de ces tombes! Chacune est faite de quelques lames obliques de marbre, brodées en inextricable et léger lacis d'inscriptions, et qui se superposent, en retrait les unes sur les autres, de plus en plus étroites, jusqu'à la dernière, la plus haute, qui n'est plus qu'une ligne droite et toute lisse, aux doux luisants jaunis de vieil ivoire. Rien de plus uni, on pourrait dire de plus modeste, dans la princière richesse, que ces quatre longs turbés pareils et parallèles entre les quatre groupes angulaires de colonnes, sous la coupole de guipure et d'ombre dorée qui se suspend comme une gloire. Ainsi, dans un riche palais, un grand chef et ses fils sont vêtus de simples bernouss, mais immaculés, et précieux par la finesse et la pureté du tissu. Ici, vraiment, la matière est de l'espèce la plus rare au Maghreb. Pour la première fois, en ce pays, je vois la précise et confuse merveille de l'arabesque se jouer sur le marbre, comme à Grenade. Le Sultan qu'on appelle le Doré, le faisait venir de Carrare.

Un lieu de paix inaltérable et blanche comme ce marbre ; un lieu de silence et de solitude séculaires. Les rois y sont bien, au milieu de Marrakech et de son peuple, qui ne meurt ni ne change à travers ses générations. Présences invisibles, sacrées. Entre les suggestions de ce lieu, et ce qu'on a pu sentir à l'Alhambra, c'est la grande différence : le décor est presque pareil, car c'est la même toile admirable que file toujours, par un art fixé comme un instinct, l'araignée arabe. Mais à Grenade, le passé n'est plus, depuis très longtemps, que ce qui n'est plus. Les chambres merveilleuses sont vraiment vides. Ici, l'âme des morts et la religion n'ont pas cessé d'habiter. On reconnaît bien l'effluve un peu lourd qui s'éternise dans les sanctuaires. Sans le savoir, on baisse la voix pour parler.

Mais, plutôt que l'Alhambra, si pareil, c'est le Taj Mahal, la blanche perle de l'Inde musulmane, que m'évoquait cette royale koubba. Les dimensions du mausolée d'Agra sont tout autres ; le décor en est persan, floral, non pas arabe et géométrique, mais c'est la même pureté, la même richesse candide et religieuse, les mêmes pâleurs de marbre et de dentelle évanouies dans l'ombre, la même harmonie singulière de volupté et de solennité qui se déroule autour de minces tombeaux. Aux deux bouts de l'Islam, les deux musiques se répondent, et l'on reconnaissait en chacune le même rêve de la mort et de la beauté.

Trois hauts turbés, sous la gloire confuse de la coupole ; mais à leurs pieds, transversalement, il y en a d'autres, plus petits, même de tout petits, — et d'autres encore dans une chambre voisine, dont le sol et l'éclairage semblent d'une cave, sous un dôme qui se lézarde.

Sans doute, auprès de trois sultans, des femmes, des enfants, des favoris de leurs gynécées.

*
* *

C'est au moment de partir que la plus riche des deux coupoles m'apparut toute vivante — vivante comme les noirs cyprès de Tameslouhet. Dans le demi-jour qui l'emplit, dans la profondeur d'ombre où se fondent mille alvéoles et reliefs, je n'avais pas distingué d'abord la présence d'un peuple ailé.

Dorment-ils, rêvent-ils, les yeux fermés? Je devine leur lente respiration. Ils sont là, accrochés à chaque saillie de la pierre, formant comme des colliers concentriques, des colliers bleuâtres, de plus en plus étroits à mesure qu'ils s'élèvent dans la vaporeuse concavité. Des pigeons encore, comme dans le patio de la Bahia, comme à la Zaouia du Chérif — comme là-bas, dans l'Inde, sur les neigeux parvis du Taj-Mahal. Décidément l'oiseau de la religion, l'oiseau de l'Islam, comme le cyprès en est l'arbre, et comme la rose en est la fleur.

Douce, tendre présence, parmi la tendresse et la douceur de ces marbres et de ces pâles dentelles suspendues. Quand vient la saison parfumée, une rumeur rythmée d'amour se prolonge dans cette demeure des morts, qui tient du harem...

En partant, nous avons surpris la piété qui hante ces lieux de splendeur et de poussière.

De l'autre côté des pauvres courettes, nous ouvrions la petite porte qui donne sur la place de la mosquée. Nous avons senti une résistance d'un instant. Une femme était là, pliée en deux, dont on ne voyait pas le visage, mais sûrement une aïeule, à en juger à ses bras décharnés, à son cou plus jaune et plissé que celui d'une tortue, sous les rudes colliers d'argent et de corail.

Elle achevait d'entortiller aux gonds de la porte de menus chiffons, comme on en voit dans les cimetières, aux grillages des saintes koubbas, aux branches de certains oliviers très vieux — les vénérables oliviers marabouts, dont l'influence est douce à la souffrance, à la vieillesse, à la misère...

(A suivre.)

ANDRÉ CHEVRILLON

LETTRES FILIALES D'UN SOLDAT

Les lettres qui suivent sont d'un jeune homme qui est mort au champ d'honneur le 16 avril 1917.

Né le 21 décembre 1893, en Lorraine, de parents d'origine alsacienne, il subit au foyer familial la lente et sûre influence de l'éducation, qui au sentiment de la famille, profond et passionné, associa l'amour de la patrie. A Paris, il reçut, des maîtres de l'Université, la forte culture classique dont témoignent son style et sa pensée. Appartenant à une famille de médecins, il se sentit attiré vers la médecine et prit quatre inscriptions à la Faculté de Paris. Il achevait sa première année de service militaire quand la guerre éclata. Ayant obtenu de partir comme soldat dans le rang, et non comme infirmier, il fit avec son régiment la partie initiale de la campagne, Charleroi, la retraite, la Marne. Blessé le 7 septembre 1914 à la bataille de la Marne (combat de Courgivaux), il passa de longs mois dans les hôpitaux de l'arrière: il avait eu le pied fracturé, et une saillie osseuse, dûe à une consolidation vicieuse, gênait la marche. Les médecins voulaient l'affecter au service auxiliaire. Il s'y refusa, obtint de porter une chaussure orthopédique, et, maintenu dans le service armé, rejoignit enfin le dépôt de son régiment. En exécution des ordres ministériels prescrivant de rechercher dans les formations combattantes les étudiants en médecine, même pourvus de quatre inscriptions seulement, pour les nommer médecins auxiliaires, il fut promu à ce grade. D'abord affecté à un régiment de territoriale, qui gardait les lignes de l'Argonne, il passa, sur sa demande, dans un régiment de l'active, et il tomba, dans une attaque, frappé d'une balle en plein cœur, en suivant, dit la citation à l'ordre de l'armée dont il fut honoré, la vague d'assaut de son unité, pour secourir plus rapidement les blessés.

Au cours de ces trois ans de guerre, il avait beaucoup écrit, à ses parents, à ses amis, à ses proches. Les lettres qui sont publiées ici

montrent comment au sentiment patriotique, exalté par la guerre jusqu'à la soif du sacrifice, s'associe un ardent et tendre amour pour cette famille.

Il écrivait le 31 juillet 1914 :

« En cette minute, qui est grave, je ne peux que vous dire que je vous aime éperdument ; que j'ai conscience de tout ce que je vous dois, conscience obscure, car ces choses ne se mesurent pas, surtout pour moi qui ai des parents comme je me rends compte qu'il y en a peu... Je vous dis cela, et j'ajoute : « Vos yeux pourront peut-être rougir de larmes, mais non pas votre front de honte. » Je vous serre de toutes mes forces dans mes bras... A Dieu vat ! »

Quelques jours plus tard, le 16 août, à la veille des premières batailles :

« Vous savez que c'est de votre côté seulement que se portent mes craintes. Votre déchirement éventuel est le seul malheur que j'envisage. Pour moi, quoique l'étude, la méditation, l'émotion esthétique, et surtout notre immense affection me fassent la vie précieuse, je la quitterai sans le moindre regret, préférant cent fois une mort utile et noble à une existence dont l'avenir, la durée même, sont hypothétiques. On dit toujours que c'est la vingtième année qui est la plus belle. Je ne m'en étais jamais aperçu encore. Maintenant je veux bien le croire, car c'est à vingt ans qu'il est le plus beau de mourir. Je puise mes sentiments dans l'amour sans bornes, le culte de la France, la conscience que c'est le plus beau des pays du monde, où est né le plus admirable des peuples. Tout cela, c'est vous, vos préceptes et vos exemples qui me l'avez inculqué. Merci ! Mais si un malheur en était la conséquence, soyez dignes parents d'un digne fils. »

Un peu plus tard, de l'hôpital où l'on soignait sa blessure, et où il se sentait si loin du front, il écrivait à un ami :

« Hélas ! on n'a jamais fait son devoir, quand c'est la France qui exige. Je recommence à ressentir la nostalgie du champ de bataille. C'est comme l'Afrique pour les coloniaux. »

Ce sont ces sentiments, soumission sans limites au devoir et à l'honneur, patriotisme ardent, exclusif, mêlés à la plus tendre des affections familiales, qu'expriment les lettres qui suivent.

Elles ont été choisies dans la correspondance avec le père et la mère. Parmi les autres qui seront publiées dans un recueil plus complet de cette correspondance, nous citerons celle-ci, adressée à une jeune femme dont le mari venait d'être tué à l'ennemi :

« Les hommes ne combattent pas seuls dans le grand combat où il s'agit pour plus de douze nations de vivre ou de mourir. Les femmes

ont hélas ! aussi leur part de lutte, et c'est la plus douloureuse. Vous faites la guerre avec les larmes comme nous avec le sang. Ma chère Marie-Louise, puisque le malheur veut que tu donnes à la France tout ce que tu pouvais donner : ta jeune affection, laisse-moi te dire comme soldat, et au nom de celui qui est tombé au champ d'honneur, en pleine offensive victorieuse, laisse-moi te dire ce que tous nous avons souhaité lorsque la mort a plané sur nous dans le fracas de la bataille ; que ceux qui pleurent élèvent leurs courages à la hauteur de ceux qui meurent ! Comme il a vu la mort en face, regarde le malheur en face. Il est mort digne de toi, pour la France. Reste forte et fière, digne de lui, pour la France encore ! D'autres te plaindront et te prodigueront des paroles tendres dont je ne sais pas me servir encore, n'ayant pas assez vécu pour souffrir. D'autres entreprendront de te consoler. Moi, je te dis ce que j'aurais voulu qu'on dît à ma mère, ce que je voudrais qu'on lui dise si, retourné au front, j'avais le même sort que ton mari. »

***

Hôpital de V..., 7 septembre 1915.

Chers parents,

Comme vous — moins que vous sans doute — j'ai pensé hier soir et ce matin à la nuit de bataille, à la belle nuit étoilée pendant laquelle nous avons arrêté la poussée boche. J'ai regardé en arrière avec tristesse en pensant aux morts, et c'est avec émotion que j'ai écrit aux parents de ceux que j'aimais le mieux, H... et R..., le vieux capitaine et le jeune caporal. J'ai regardé en arrière avec fierté, je l'avoue, en ce qui me concerne, mais pas avec une fierté contemplative et satisfaite, avec, au contraire, une fierté jalouse de se maintenir dans sa course, agissante et inquiète d'avoir occasion de renaître. Le principal résultat de la journée du 6 au 7 septembre où, comme tous les Français, j'ai fait mon devoir, doit être non pas de me contenter de l'avoir fait, mais de désirer le faire encore. Je ne veux avoir échappé au danger que pour savoir le mieux envisager. Il faut que les vivants restent dignes des morts ; il ne faut pas que leur mort soit démentie par notre vie. Pendant que j'écris, un phonographe est en train de répéter le refrain :

Mourir pour la Patrie
C'est le sort le plus beau...

Ce refrain qui chantait en mon cœur chaque fois que sifflaient les balles, tandis que votre image et celle de la flèche rose de la cathédrale (la flèche presque immatérielle qui, de la plaine d'Alsace, s'élance vers l'idéal de France) se partageaient mon dernier rêve..., ce refrain, mieux que toutes mes paroles, vous dit ce que signifie pour moi l'anniversaire du 7 septembre.

« *Nil actum reputans si quid agendum esset* », disait je ne sais quel auteur latin. C'est la vérité de 1915. On n'a rien fait tant qu'il reste quelque chose à faire. C'est en avant qu'il faut regarder. Je suis heureux de voir que, comme moi, vous osez regarder en avant. Il me tarde que vous reveniez et qu'on décide de mon sort. Le revoir, cette année, n'aura pas l'ineffable douceur du moment impossible à oublier où, sorti de la fournaise, j'avais l'étrange bonheur de vous embrasser. C'était le 14, huit jours après. Quelle heure !

C'est après-demain ta fête, chère maman, et une fois de plus, nous ne sommes pas réunis. C'est madame P..., l'année dernière, qui t'a souhaité une bonne fête de ma part, tandis que, couché sur mon brancard, je lui dictais. Tu n'as jamais reçu la lettre, je crois. L'année dernière je t'apportais en cadeau un peu de métal boche dans mon pied. Cette fois-ci tu trouveras, à ton retour à V..., un petit objet en cristal de Baccarat. Bonne fête, chère maman, et que la prochaine, nous la célébrions réunis en Alsace. J'en ai encore l'espoir...

Je vous embrasse de tout cœur.

Hôpital de V..., 9 septembre 1915.

Chers parents,

Vous m'avez vraiment gâté ! Comme vous avez voulu joliment commémorer ce premier anniversaire de ma blessure, et que de bonnes choses ! Jamais je ne pourrai en venir à bout tout seul, et je vais les partager. . . . . .

. . . . . .

. . . . . Maintenant, ce qui a fait plus que réjouir ma gourmandise, ce qui m'a ému, c'est le ruban tricolore qui entourait la belle bruyère des Vosges, que maman a tendrement cueillie, c'est l'odeur saine et aimée des branches

de sapin, c'est toute cette végétation symbolique du sol natal, Ensemble autrefois, dans les bois frais de nos montagnes, nous les ramassions, et vous m'apprîtes à les aimer, ces bruyères de Lorraine, et à chérir le sol qui les portait. Il y a un an, je le défendais. Maintenant, je ne songe plus qu'à l'affranchir. Avec émotion, j'en ai mis sur ma cheminée une touffe, enrubannée aux couleurs de France, et un joli bouquet sur ma table honore et fait valoir la gravure mauve de la martyre de Reims...

Bar-le-Duc, 18 mai 1916.

Ma chère maman,

J'ai reçu, la première de ma nouvelle campagne, ta bonne lettre qui sera mon viatique au cours des circonstances impossibles à prévoir où je tâcherai de me montrer digne de ce que tu penses de moi, de devenir digne de ce que je voudrais de moi-même.

La guerre est une école, la plus forte de toutes. En échange du sacrifice qu'elle exige de nous, et hélas ! pas de nous seuls, mais aussi de nos parents, elle récompense ceux qui l'ont faite, en donnant à leurs âmes la trempe qui les élèvera à la hauteur de tous les événements de la vie. En ce monde il n'est rien pour rien, mais aussi rien sans rien. De même que, pour faire triompher la justice et le droit qui ne sont peut-être que des illusions, et pour punir le plus grand crime collectif qu'ait connu l'histoire, il faut verser bien du sang et bien des larmes, de même, par contre, en échange des souffrances qu'elle aura subies, la génération de 1914-15-16, etc., aura acquis la grandeur morale, ce pourquoi la vie vaut la peine d'être vécue.

J'estime que, tant pour le résultat général escompté que pour le résultat individuel, le risque vaut la peine d'être couru...

22 septembre 1916.

Mes chers parents,

J'ai fait, le 6 septembre, une demande pour passer dans l'armée active. Cette demande vient d'être agréée. Je pars dans deux jours pour la réserve du personnel sanitaire du

7e corps d'armée. Ce dernier, éprouvé par plusieurs semaines dans la Somme, va se reconstituer au repos. Donc, premier résultat : je vais au repos pour quelque temps ; — deuxième résultat : mon tour de permission arrivera plus vite que dans le régiment de territoriale que je quitte, où l'absence de pertes allongeait au maximum les écarts entre les départs; — troisième conséquence : je vais probablement aller dans un secteur calme, pour quelques mois. Et, si les médecins de l'active courent quelques risques dans les grandes affaires, dans des secteurs comme celui de l'Argonne par exemple, ils occupent des postes peu exposés,

Donc toute alarme est vaine parce que vous avez un fils médecin-auxiliaire dans un régiment d'infanterie. Remettons les choses au point : combien y a-t-il de parents dont le fils, à vingt ans, soit dans la situation que je quitte ? Combien y en a-t-il dont le fils est purement et simplement fantassin de 2e classe ?

Maintenant les raisons ? Elles sont complexes et fort simples à la fois : après dix-sept mois d'hôpital et trois de dépôt, être dans la territoriale, c'est trop. C'est trop surtout quand on est d'une famille comme la nôtre, et qu'on a les idées et les sentiments que j'ai. De quel droit flétrir les embusqués et mépriser les lâches si, même sans avoir rien fait pour cela, on est, de fait, dans une situation trop privilégiée? De quel droit exiger des autres un peu d'abnégation, si on bénéficie soi-même d'un règlement ridicule qui, à vingt-deux ans, vous rend un embusqué parmi des gens de quarante-quatre ans ?

Surtout ne vous figurez pas que l'espoir d'une distinction quelconque est entré un instant en ligne de compte dans mon esprit, quand j'ai enfin pris une décision que fatalement je devais prendre et qui, depuis mon arrivée au ...e, s'était imposée, positivement, à moi. Je n'y ai seulement pas pensé. Mais encore une fois, la place d'un Français à vingt-deux ans est au feu, ou dans les formations qui y vont. Il s'agit de bouter hors de France l'ennemi de 1870 et de toujours. Je l'ai fait à la Marne. Ma place, maintenant, est avec ceux qui continuent. C'est la tâche de ma génération. Il est injuste que quatre trimestres de Faculté m'en dispensent.

Vous m'objectez qu'il faut des médecins-auxiliaires aussi bien dans la territoriale que dans l'active, etc... Je ne veux pas être de ceux-là, voilà tout. Je ne veux pas non plus être de ceux qui sont dans les trains sanitaires : il en faut aussi là-dedans. Je veux pouvoir serrer la main et regarder en face des gens comme G..., ou V..., ou M..., qui sont mes amis. Je tiens par-dessus tout à l'estime des gens que j'estime et à mettre d'accord mes actes avec mes principes. Je n'admets pas qu'on pense d'une manière et qu'on agisse ou qu'on se laisse agir d'une autre. J'ai besoin, pour aller de l'avant dans la vie, de croire en moi-même.

Autre ordre de raisons : je vous ai exposé déjà en partant sur le front quel bénéfice moral, quelle augmentation de la valeur individuelle on peut attendre de la guerre. Pour cela il faut au moins la faire.

Encore un autre ordre d'idées : je suis gêné d'être au milieu de pères de famille dont les enfants sont soldats,

Enfin le matérialisme blasé de vignerons de l'Hérault quadragénaires ne constitue pas le milieu qui me convient.

En poussant l'analyse, on trouverait mille raisons, diverses et pourtant semblables. Moi-même je ne les connais pas. J'ai été conduit à mon acte par un déterminisme rigoureux.

La seule chose qui l'a retardé pendant quatre mois, c'est la crainte de vous faire de la peine. Car on considère si vite un privilège scandaleux comme un dû, et on s'habitue si facilement à avoir un fils de vingt-deux ans à quelques kilomètres des lignes ! Et encore on tremble pour lui ! Et on est exaspéré de voir que cette situation de tout repos, qu'on s'imaginait complaisamment périlleuse, ne lui suffit pas, et qu'il a la folie de vouloir quoi ? ce que tant d'autres souhaiteraient pour leurs fils qui sont dans le rang ! Pendant ces quatre longs mois, je me suis, à cause de vous, résigné, et j'ai accepté de jouir de cette villégiature, dans l'illusion que j'accomplissais mon devoir de Français qui ne s'est pas dérobé. Mais, je le répète, ne pas se dérober est bien. S'offrir est mieux. C'est comme cela que j'ai été élevé, et il m'apparaît que je ne puis tarder plus longtemps à aller jusqu'au bout de mon devoir.

J'abordais cette lettre avec crainte. Mais je sens mainte-

nant qu'au fond vous me pardonnez, car vous comprenez le sens de ma démarche, et vous partagez mes sentiments...

J'ai d'ailleurs laissé au hasard le soin de diriger mon sort. J'ai demandé l'active, purement et simplement, au général commandant mon armée. Le hasard m'envoie au 7e corps. J'obéis, militairement, à ce dieu des armées. J'étais honteux d'être dans la territoriale. J'en suis sorti. Où que j'aille, je serai content. Il s'agit, maintenant que je me suis remis dans la voie normale, de faire mon devoir, tout simplement. Mon imagination n'est séduite par aucune prouesse, Je n'ai pas fait un geste d'enfant en mal d'héroïsme. J'ai accompli résolument un acte que je considère comme juste et honorable, mais qui est exempt de toute espèce de gloriole.

Je vous embrasse bien tendrement, un peu contrit pour vous, espérant bien cependant que vous me comprenez et que vous me pardonnez.

De tout cœur à vous.

Ambulance de V... (Argonne), décembre 1916.

Chère maman.

Quelle belle promenade j'ai faite hier ! Il faisait, soi-disant, un temps ignoble. Depuis quatre jours il avait fait très humide et, la nuit dernière, il est tombé de la neige. Le matin, elle était déjà entièrement fondue et la boue devait être abondante. Mais, en prenant la voie ferrée, qui a le double avantage d'être sèche et de mener beaucoup plus vite, j'ai atteint les bois sans difficulté. Une fois là, à peine un peu de boue dans les sentiers battus, dont je m'écartai immédiatement. Je crois que j'ai horreur des sentiers battus, et il me semble qu'on y trouve bien de la boue en général !

Comme le bois est sillonné par un quadrillage de chemins se coupant à angle droit, et comme je suivais, afin d'atteindre des étangs qui passent pour jolis, une direction qui coupait en diagonale toutes ces lignes perpendiculaires, j'eus le plaisir de prendre une infinité de chemins différents, multipliant ainsi considérablement l'impression que procure toujours l'entrée dans une allée droite, qui coupe vers un nouvel horizon la profondeur humide et mystérieuse de la fôrêt. Il semble

qu'on doive découvrir des sensations nouvelles à parcourir ainsi des chemins différents... et pourtant toujours semblables. Là git l'attrait et aussi la vanité de l'inconstance.

Excuse-moi, chère maman, de recommencer à divaguer, ou à philosopher, ce qui est sensiblement la même chose. Je voulais t'écrire des choses jolies, te parler de couleurs, car même en hiver il y a des couleurs, et tu le sais mieux que personne, toi qui sais trouver de la beauté à des spectacles qui laissent d'autres absolument indifférents ! La beauté est dans les yeux qui regardent et dans l'âme qui vibre. Elle n'est pas dans les paysages. Il est des gens qui n'éprouvent rien à la pointe du cap Martin, le soir, ou sous la voûte de la cathédrale d'Amiens. Ou s'ils éprouvent quelque chose, c'est pis que rien, car ils diront « c'est joli » ou « c'est curieux », là où c'est simplement beau.

A plus forte raison ces gens eussent trouvé de la laideur (comme si la laideur existait dans un paysage !) là où hier, par un effort d'imagination, par un besoin d'admirer quelque chose, j'ai réussi à trouver quelque beauté.

C'était en revenant, sur la grand'route, au milieu de plaines. Un sapin se profilait sur l'ombre bleuâtre des terres labourées (la terre, par un certain jour, par l'humidité et avec la distance, semble un peu bleuâtre), puis se détachait sur un ciel gris et bas. Quoi de plus triste? J'éprouvai cependant un certain plaisir à considérer ce tableau. Évidemment j'aurais préféré voir le lac de Retournemer ou la Jungfrau. Mais il faut savoir se contenter. Il faut arriver (et Silvio Pellico y parvint) à se sentir, par quelque manière, libre en prison. Mais je suis convaincu que, pour enrichir ainsi sa vie intérieure, il faut intensifier sa vie extérieure. Il faut, pour ainsi dire, accumuler des sensations pour alimenter sa pensée, aux heures où les sensations extérieures font défaut. Tu ne sais pas comment fonctionne une dynamo? C'est bien simple. Une machine à vapeur puissante fait tourner la dynamo pendant un jour par exemple, et produit ainsi de l'électricité, qui est emmagasinée. Le lendemain, si l'on veut, ce sera le contraire ; on utilisera l'énergie électrique emmagasinée à faire tourner la machine à vapeur. Eh bien ! il en va de même pour la dynamo que nous portons en nous. Si nous

voulons qu'elle puisse, aux heures sombres, éclairer notre vie, il faut faire des provisions aux heures claires. Il est probable que je n'aurais pas trouvé beau le paysage d'hier si je n'avais jamais été en Suisse.

Je suis convaincu que cela est profondément vrai pour toutes choses et spécialement pour les choses du cœur. Mais si je commence là-dessus, je ne suis pas près de finir.

Et dire que j'avais l'intention de te parler de couleurs, chère maman, de feuilles mortes, d'éclairage grisaille ! Enfin tout cela vaut mieux que de recommencer à parler politique. J'aurais pourtant bien des choses nouvelles à dire. Mais chut ! c'est pour papa. Et j'attends qu'il me réponde ; je l'attends avec une certaine curiosité.

Fou que je suis ! J'allais oublier de te dire que je vais, dans deux jours très probablement, quitter l'infirmerie, où j'étais si bien pour rêver et méditer, et retourner aux tranchées. Cette nouvelle m'a rempli de joie, — et ceci me conduit à une nouvelle dissertation.

Hier, j'étais tellement heureux, que j'ai dit tout haut à mon compagnon que j'étais heureux. Ce bonheur, entièrement mon œuvre, puisque Dieu sait que les circonstances ne s'y prêtent guère, ce bonheur était d'une essence purement intellectuelle. Il provenait de la fête que ma pensée donnait aux idées. Ils était donc naturel que je souhaitasse de rester ici longtemps pour jouir longtemps de mon bonheur. Cela, c'est une vérité évidente.

Eh bien ! quand il fut décidé ce matin qu'en principe je partirais mardi, pour reprendre la vie active, ce fut le commencement d'un nouveau bonheur tout aussi intense.

J'attache à ce fait une très grande importance. Il me prouve que j'éviterai probablement le seul danger qui me menace, le danger de sombrer dans le dilettantisme. La joie de penser, de philosopher est une terrible sirène qui brise des carrières et brûle des santés. Elle ne doit être qu'un intérim. Sinon l'homme est perdu. C'est peut-être le sens d'une admirable poésie de Gœthe, intitulée *Der Fischer*, et que je sais par cœur.

La joie que j'ai éprouvée ce matin à l'idée de rejoindre mon bataillon m'a entièrement rassuré. Je n'ai rien perdu

de mon culte de l'énergie, de ma passion pour l'action, de mon amour de la vie physique. Je me réjouis d'avoir des épreuves à subir, des obstacles à vaincre, des volontés à dominer, des responsabilités à prendre, de l'activité à déployer, des services à rendre, de l'organisation à introduire ou à maintenir, des dangers à affronter, mon Devoir à accomplir.

Aussi tu devines avec quel demi-sourire de pitié, d'ironie et de dédain, j'ai accueilli cette parole de mon compagnon à qui je faisais part de mon contentement de retourner au front : « Ca vous passera ! » me dit-il.

Je t'embrasse de tout cœur, chère maman.

Ambulance de V... (Argonne), 9 décembre 1916.

Mon cher papa,

Le nom de C. F..., que je n'ai jamais connu, vient de frapper particulièrement mon esprit, ce matin, pendant l'heure de rêverie qui sépare souvent chez moi le moment du réveil du moment de me lever. Il me souvient de la sorte de vénération, du respect de fils et de disciple à la fois que tu portes à cet ami de ton père, qui, me dis-tu un jour, veilla sur ton enfance et contribua à la formation de ton esprit ; et tu ajoutais, avec une expression de tristesse lointaine et d'amer regret : « Je n'avais plus de père. »

Longtemps, à la façon d'un homme qui cherche partout ses lunettes, qui sont sur son nez, longtemps, j'ai cherché un C. F... Il est remarquable que nous allions toujours chercher au loin ce qui se trouve à notre portée. Il est regrettable qu'on ne fasse du tourisme qu'en pays étranger... quand la France est si belle. Insensé que j'étais ! qu'avais-je besoin d'un C. F..., puisque j'ai un père ?

Je ne sais ce que sont les relations de père à fils dans les autres familles. A vrai dire, je m'en soucie peu. Mais, en y réfléchissant, il existe dans les nôtres, sans que ni toi ni moi en portions la responsabilité, une banalité qui nous messied à tous les deux.

Je ne sais quelle monstrueuse aberration de la pudeur, quelle timidité imbécile fait qu'on préfère ouvrir son cœur

à des étrangers plutôt que de se confier à ses parents. Un fils devrait regarder son père comme autre chose que son tuteur. La plupart s'habituent à considérer leur père comme l'être dont on est né, à qui on doit une obligation plus ou moins grande de l'éducation qu'on a reçue, à le regarder comme une source d'argent de poche, comme celui qui vous précède dans la carrière et à qui on succédera. Beaucoup vouent à leur père un amour sincère, voire passionné, fondé sur la nature, l'admiration, le respect et la reconnaissance. Mais peu, je crois, songent à faire de leur père leur ami.

Pourquoi ? Fausse honte... Et puis, c'est une idée qui ne vient pas aux enfants, et cela est naturel ; on cherche à s'accointer avec ceux de son âge, et, en général, on recherche des compagnons de plaisir plutôt que des camarades de pensée. D'un autre côté, si l'idée de cette amitié vient parfois caresser l'imagination des pères (et je suis sûr que cet espoir tu le nourris par moments, et peut-être y rêvais-tu dans ta jeunesse orpheline, te promettant d'être à un autre, issu de toi, ce qui t'avait manqué dans ton père mort avant l'âge), si, dis-je, les pères sont parfois dans le cas de concevoir une telle amitié, il ne leur appartient pas d'en tenter l'expérience, parce que, d'abord, il leur faudrait exercer une pression indiscrète sur un cerveau plus jeune, parce que, surtout, cette amitié n'est possible que si elle jaillit spontanément du désir de l'enfant.

Cher papa, je te demande ton amitié.

Nous sommes tellement faits pour nous comprendre ! Nous restions étrangers l'un à l'autre cependant. Moi, je te devinais, parce que je suis sûr des qualités de celui dont je procède. Toi, tu ne pouvais me connaître, parce qu'on n'est jamais sûr des qualités réelles d'un être plus jeune, et qu'on ne peut mesurer ce qu'il y a de factice ou de vrai dans les apparences qu'on lui voit, et qui, loin d'être le reflet de son âme, ne sont fréquemment qu'un vêtement d'emprunt fabriqué par l'habitude et l'éducation.

Il existait donc entre nous, oui, au sein de notre famille cependant simple et unie, tout ce que vingt siècles de convention, de mode, de tradition affective, si j'ose dire. avaient accumulé d'obstacles à la naturelle expansion de deux cœurs.

Jamais nous n'avons causé à cœur ouvert, comme le font quelquefois deux jeunes gens, isolés dans l'obscurité d'une chambre commune, ou dans la douceur invitante d'un beau soir. La confiance jaillit alors, et la confidence suit. On est parfois étonné, le lendemain, de ce que, sous certaines influences, on a pu dire à un camarade. C'est que, le lendemain, la glace est reprise, la glace un moment brisée, fondue au souffle tiède de l'amitié, et le froid conventionnel reprend ses droits. C'est cette glace que je brise, cette glace qui sépare les êtres qu'on croirait les plus intimes, jugés du dehors.

Et puisque c'est mon séjour à l'ambulance qui m'a inspiré cette transformation dans la nature de nos rapports, je bénis cette maladie, propice et légère, qui m'a amené ici. Il est juste d'ajouter que le séjour que j'y ai fait a été l'occasion pour moi, grâce à une pratique soutenue de la lecture, d'une intensification considérable de l'exercice de ma faculté de penser. Depuis de longues années, j'étais navré de voir mon esprit absorbé par la poursuite intéressée d'un but précis (examens, concours) ou anéanti par la fatigue physique (croissance, vie militaire). Depuis des années, je souhaitais d'avoir une maladie qui n'empêchât pas le travail cérébral, et qui me permît de consacrer à la lecture une activité captée par les études. Je pensai d'abord profiter de mes longs mois d'immobilisation, après ma blessure. Je ne sus pas les utiliser à cette fin. Le hasard vient de me servir. Le secret de la vie, c'est de savoir profiter de toutes les contingences.

A peine arrivé ici, je me consacrai entièrement à la lecture. J'y emploie la totalité de mon temps, de sept heures et demie du matin à onze heures du soir ou minuit, en en exceptant les repas et la promenade de santé que je m'impose chaque jour. Il est inutile de constater que je n'aurais pas été capable de cet effort l'an dernier. J'ai très bien senti, au mois de mars de cette année, que je devenais soudain plus vigoureux, que je pouvais, sans me fatiguer, diminuer mes heures de sommeil. C'était, à mon sens, la fin de ma croissance. Que de temps gagné ! Ces lectures, ce fut la rosée printanière qui fait éclore une fleur impatiente de s'épanouir. Et le premier résultat fut de me procurer les joies de la spéculation.

Mais il est un autre résultat, beaucoup plus important, que j'entrevois, que je pressens plutôt : c'est le développement, ou, plus exactement, la précision de ma personnalité. Ceci nécessite quelques explications.

J'ai toujours manqué de personnalité. J'ai toujours cherché cependant à en acquérir une, et une forte. Mais l'obstacle fut mon enthousiasme immense. J'ai toujours été enthousiaste de quelqu'un, dont je m'appliquais à subir l'influence. Cela fut, d'ailleurs, toujours conscient.

(Je ne sais si tu t'es rendu compte qu'une de mes caractéristiques les plus marquées, c'est d'être toujours conscient de moi. Dès ma plus tendre enfance, il y eut en moi celui qui agit et celui qui juge, et leur présence n'est pas successive, mais simultanée. Je m'entends parler, en général, je me vois faire une sottise. Mais le juge est un neutre, et il n'intervient pas. Il se borne à constater et à se rappeler... et je commets la sottise consciemment. Je suis un sot conscient. C'est ce phénomène, cette faculté très vive d'introspection que j'ai toujours possédée, cette vieille camaraderie du témoin intérieur qui font que j'ai un souvenir très précis, non seulement de mes actes, mais de leur pourquoi. Et, pour clore cette digression par un fait, c'est cette faculté qui explique que j'aie conservé un souvenir si vif et si exact du combat de Courgivaux. Je puis être acteur et spectateur. Tu trouveras dans *la Défense du Fort de Vaux* quelques lignes dans lesquelles Henry Bordeaux dit exactement la même chose, à propos du capitaine Delvert, et presque dans les mêmes termes.)

Or donc, je me souviens de m'être livré d'abord à l'influence de X... Cela se remarquait notamment à la façon de parler sec que j'eus un moment. Plus tard je me suis livré à l'influence de Y..., à diverses reprises, et chaque fois plus consciemment ; j'essayais de me modeler d'après lui, dont j'admirais la conscience, le cœur, l'énergie. Plus tard encore — (mais ici, il est juste d'ajouter que je me suis plusieurs fois livré à ton influence, cher papa, dans les instants si brefs où nous nous voyions plus intimement ; et quelle douceur à subir cette influence naturelle, et pour qui la voie était déjà faite) — plus tard, dis-je, je me suis livré, volontairement, à l'influence de Z... Mais ce sera le sujet d'un autre entretien. J'oublie C...,

qui fut mon modèle pendant trois mois. Je cite D... que je n'ai pas pu assez connaître, et qui est un modèle superbe. Bref, j'ai toujours partagé les hommes en deux catégories inégales : ceux de qui je n'avais rien à apprendre, et ceux, au nombre de quelques unités, que j'ai estimés m'être supérieurs, et dont j'ai cherché à tirer parti en les observant pour les imiter ensuite.

Tout cela peut paraître très bien. Cela a fait mon désespoir. Je ne me regardais que comme un reflet, satisfait dans une certaine mesure de ressembler à une belle image, mais humilié de changer de couleur, et désireux ardemment de me ressembler à moi-même. J'étais désolé de mon manque de personnalité, anxieux d'en acquérir une. Eh bien ! je crois que j'en sens, encore confusément, la présence en moi. Je viens de vivre un mois dégagé de toute influence directe. J'étais livré à moi-même. Et on ne peut me soupçonner de subir l'influence d'un livre, étant donné que j'en ai lu un grand nombre, de Shakespeare à Anatole France, de Montaigne à Loti. Je crois donc commencer à devenir moi, et mon premier acte, c'est cette lettre. C'est un acte qui m'est propre et qui m'appartient à moi seul. J'en tire un heureux présage.

J'ai donc l'intention, cher papa, de commencer avec toi une immense conversation à bâtons rompus, où je m'ouvrirai à toi de mes rêves et de mes enthousiasmes, où je te confierai mes aspirations, mes ambitions morales et mes ambitions dans l'ordre de la réalité, mes conceptions encore chancelantes sur les grands problèmes auxquels je n'ai pas assez songé. Nous parlerons des hommes et des connaissances, de la vie et de la mort, de Dieu et des femmes ou plutôt des dieux et de la Femme, de l'art et de la politique, de l'histoire et des pentes boisées des Vosges, de la médecine et de la guerre, de tout ce qui est du domaine de la pensée. Tu guideras mes errements, je raviverai tes illusions. Je prendrai du poids, tu rajeuniras.

De la sorte, tu seras réellement mon père.

Telle est l'idée qui s'est précisée progressivement dans mon esprit pour aboutir enfin ce matin.

Tout cela est dû à cet état d'exaltation euphorique où je me trouve parfois, provoqué en général par la lecture ou la

méditation. Le juge-témoin qui est en moi ayant fort bien noté cet état d'exaltation, d'exultation, je me suis déterminé à en profiter immédiatement pour oser ce que plus tard j'aurais trouvé — bien à tort — ridicule.

L'audace, c'est la plus belle qualité. C'est par elle qu'on gagne une bataille ou un cœur. Or la lutte, sous toutes ses formes, et l'amour sont les deux seules occupations absolument communes à tous les êtres vivants.

J'ai tenu à ajouter cette dernière parenthèse sur l'état d'exaltation qui m'anime (cet état qui s'appelle en poésie la Muse, en toute autre chose l'inspiration) pour excuser d'abord la longueur de ma lettre (qui pourtant ne contient rien d'inutile), car je ne sais si demain je serai capable d'écrire tout ce que j'ai écrit aujourd'hui, et qu'il était indispensable que tu apprisses ; en outre je veux dès maintenant te mettre en garde contre les énormes variations auxquelles je suis soumis par tempérament (d'aucuns diraient que c'est un tempérament d'artiste). Ne t'étonne pas si notre conversation cesse pendant trois mois, ou devient sans intérêt, pour prendre tout à coup une grande acuité. Il était bon que tu fusses prévenu à cet égard, pour ne pas être ensuite découragé.

Je crois que j'ai épuisé, en cette lettre préliminaire, une bonne moitié de ce que j'y voulais mettre ; c'est suffisant. Les autres seront plus courtes, du moins je le souhaite pour toi. J'ai donc terminé.

Tu pourras, si tu le désires, communiquer ma lettre à maman. Le sourire d'une mère sur l'amitié du père et du fils, quoi de plus charmant? Quoi de plus intime aussi...

Ainsi, c'est dit? Nous sommes amis. Je t'embrasse bien tendrement, cher papa.

Ambulance de V... (Argonne), 18 décembre 1916.

Mon cher papa,

Merci de ta lettre, reçue encore à V... Elle est ce que j'avais souhaité exactement. Comme nous nous comprenons !...

... Il est clair que je ne viens pas d'introduire une révolution dans nos relations, mais plutôt de franchir la dernière étape

d'une évolution. Il ne s'agit pas de créer entre nous de nouveaux liens, mais bien de resserrer d'anciens nœuds, qui se relâchaient plus ou moins selon que se dilataient ou rentraient en elles-mêmes nos deux âmes. Et je reconnais facilement que nous vécûmes bien des heures d'amitié. Mais tu ne nieras pas qu'il existait de ma part une certaine réserve, une certaine timidité presque, qui avait pour résultat d'éviter certains sujets, de circonscrire les effusions et d'atrophier la confidence. Tu parais t'imaginer que je te reproche ce dont je m'accuse en réalité. Et je te le répète, c'est de l'enfant et non du père que doit venir l'élan ; il ne peut en être autrement. Je pense qu'il est inutile que je m'étende davantage sur ce sujet, auquel tu tiens beaucoup et qui nous trouve d'accord. Je dirai même plus : si, par les nombreuses conversations intimes que nous eûmes, tu ne m'avais laissé entrevoir la possibilité de les multiplier et de les développer, je n'eusse point eu l'idée de le faire. C'est toi qui as semé le grain de cette amitié que peut-être j'ai pu sembler, dans ma dernière lettre, découvrir alors que tu m'y conduisais.

Ceci étant établi, il est nécessaire que je te donne mon opinion sur l'orientation à donner à nos conversations. Le commerce de l'amitié comprend deux exercices bien distincts : la causerie et la confidence.

Échanger des opinions ; préciser des points de vue ; discuter des théories ; commenter des faits ; scruter ensemble les grands problèmes politiques, historiques, psychologiques, moraux, métaphysiques ; exercer en partie double son jugement sur les hommes qu'on connaît ; se communiquer des émotions esthétiques : voilà le domaine de la causerie.

Pratiquer, au contraire, d'une façon intense l'examen de soi ; sonder sa conscience, révéler son passé (a-t-on un passé à vingt-trois ans?); exposer ses aspirations ; approfondir ses qualités bonnes ou mauvaises ; rechercher en commun les moyens de combattre ses défaillances et les meilleurs chemins à parcourir pour atteindre à la perfection ou plutôt pour y tendre (ce qui est notre raison d'être morale) ; en trois mots s'étudier, s'exposer, se diriger : cela, c'est du ressort de la confidence.

Tu parais avoir comme moi un goût très vif pour cette

seconde modalité de l'amitié. Tous deux nous possédons, en effet, une très grande faculté d'introspection. J'ai la conviction cependant qu'il ne faut pas abuser de ce genre d'exercice. Il est indispensable de s'analyser. Il est néfaste de s'abîmer dans la contemplation de soi. Cela ne mène à rien ; cela empêche de se livrer pleinement à l'étude du monde extérieur ; au lieu de conversations fructueuses sur des sujets dans la connaissance desquels on s'avance par la pratique de la discussion, on n'a que dissertations stériles qui faussent l'optique de l'esprit...

Je crois beaucoup plus prudent de nous cantonner dans le premier domaine, — en principe, du moins, car je sais bien que je ferai de fréquentes excursions dans le second. Ce sont d'ailleurs les plus belles promenades au jardin de l'amitié. Mais ce ne sont pas les plus saines. Il faut les espacer, à la fois pour en éviter les méfaits et pour en conserver intacts le charme et la fraîcheur.

Je puis donc te dire déjà que j'ai jeté sur le papier, l'autre jour, vingt-neuf sujets de conversation. Il y en a un nombre infini. Mais j'ai fait cela pour limiter la matière. Je tâcherai de me conformer à cette sorte de programme pour discipliner mon esprit, enclin à la dispersion. Je m'efforcerai d'éviter de raisonner dans l'abstrait. En principe, je partirai d'un fait quelconque, actuel ou historique, général ou personnel, pour en faire le thème de mes réflexions. Je crois que de cette manière nous aboutirons à quelque chose. Des réalités, des précisions ! Haro sur la spéculation dans le vide ! — C'est de ma génération.

Merci de tes conseils au sujet de la volonté et de la discipline de soi. Qu'il fait bon, tout en essayant ses ailes en pleine liberté, sentir près de soi le vol sûr et tutélaire d'un père ! Plusieurs indices ont déjà dû t'avertir que je mettais en pratique ces excellentes maximes. Fidèle à mon principe, je n'entre pas dans de plus amples conversations à ce sujet.

A la prochaine fois le véritable entretien. (Autre principe : se borner. Boileau a fait un vers célèbre à ce sujet.) Je t'embrasse de tout cœur, cher papa.

Extrait de la lettre adressée aux parents de l'auteur par les brancardiers témoins de sa mort.

« *A six heures moins cinq, M. X... sort de notre abri, pour aller serrer la main aux soldats de la compagnie qui se trouvaient à quelques pas, leur souhaiter bonne chance et bon courage. Comme il revenait près de nous, il était six heures. C'était le départ, l'assaut. M. X... nous appelle :* « *Venez voir, mais* « *venez donc voir. Que c'est beau, disait-il, c'est sublime. Pas* « *un n'est resté en arrière.* » *Au bout de cinq minutes, il voulut partir, malgré que nous lui disions que les Boches faisaient un tir de barrage, et qu'il serait préférable d'attendre qu'il soit calmé.* « *Que deux d'entre vous viennent avec moi, nous* « *dit-il; si nous pouvons passer sans incident, les deux autres* « *nous rejoindront plus tard.* » *Je m'offre, ainsi qu'un autre brancardier, à partir avec lui, et de suite nous partons.*

« *Nous faisons deux cents mètres sans incident. M. X... marchait le premier, et je le suivais. A quinze mètres en arrière venait le deuxième brancardier avec le brancard. Après ces deux cents mètres, nous voyons deux hommes étendus à terre, nous allons près d'eux, et constatons qu'ils étaient morts. Comme les balles tombaient dru à cet endroit, je fis remarquer à M. X... que le lieu était dangereux.* « *Ça ne craint rien, me dit-il; les* « *balles, ça me connaît.* » *Ce devaient être ses dernières paroles. Nous faisons encore quelques pas. Tout à coup je le vois tomber comme une masse ; je me précipite sur lui... il rendait le dernier soupir. Il avait été frappé d'une balle en plein cœur. Il était mort sans un cri, sans une plainte...* »

MARICHU[1]

VI

Quand Marichu eut seize ans, elle entendit un jour son cousin Perico lui dire :

— Vrai, Marichu, comme tu as grandi tout d'un coup ! Tu es maintenant une vraie petite femme... Parions que tu as un « novio[2] »?

— Moi, un « novio »? — répondit Marichu toute interloquée et suffoquée par l'émotion.

— Et pourquoi pas, petite bête? Quand on a ton âge et qu'on est jolie et sage comme toi, c'est la chose la plus naturelle au monde que d'avoir un « novio »,... de l'aimer beaucoup,... et ensuite, au bout d'un ou deux ans, d'aller à l'autel recevoir à son bras la bénédiction nuptiale. Tu n'es pas de mon avis?

Marichu ne répondit rien et s'éloigna rapidement de son cousin pour qu'il ne la vît pas pleurer. Si Marichu avait osé montrer à nu toute sa pensée, elle se fût écriée : « Pourquoi n'est-ce pas Manolo qui m'a parlé ainsi? » Mais Manolo ne s'occupait pas d'elle, ou plutôt il ne voyait en elle qu'une sœur, une sœur qu'il aimait sincèrement, qu'il défendait, qu'il entourait de tendresse... Et elle... elle aimait Manolo

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 avril 1918.
2. Fiancé, en Espagne, le plus souvent à longue échéance.

d'une autre manière. Naturellement elle ne le lui dirait jamais, jamais... Seulement, c'était vraiment malheureux, si elle devait épouser un de ses cousins, que ce fût Perico et non Manolo... Car elle savait parfaitement « qu'elle devait épouser un de ses cousins ». Tout le monde le lui avait fait entendre, les amis de la maison, le Père Vazquez, son confesseur — qui confessait toute la famille, sauf ce renégat de Manolo, — son oncle Jorge et sa tante Elisa elle-même, fort experte en l'art d'insinuer les choses et de les préparer avec une diplomatie et une ténacité toute jésuitique. Marichu savait aussi que ses cousins étaient riches, qu'ils seraient plus riches qu'elle peut-être le jour où ils hériteraient. La tante Elisa se plaisait à faire des calculs et des comparaisons odieuses. Qu'était-ce que trente ou trente-deux mille douros[1] à côté de soixante ou soixante-dix mille?

— Maman, — disait Manolo à Marichu, — estime les gens en raison de leur capital présent ou futur, fût-il hypothétique... Maman est... ce qu'elle est. Mais moi je te dis que tu vaux trente-cinq millions, tandis que je ne donnerais pas quatre sous de Perico.

Entendu... Manolo était une mauvaise langue, un « critiquailleur », mais il aurait bien pu ne pas se laisser devancer par Perico.

Quelques jours s'écoulèrent, et l'excellent, l'impeccable Perico lui parla de nouveau :

— Marichu, as-tu pensé à ce que je t'ai dit l'autre jour?

— Non... c'est-à-dire, oui...

— Qu'as-tu décidé?

— Je ne sais... Je n'ose pas te répondre...

— Par crainte de maman? Petite bête... Tu sais bien que maman le désire... que papa le désire... que le Père Vazquez dit que c'est la chose la plus naturelle du monde... Il se chargera des dispenses, de tout... A moins que tu ne veuilles pas de moi...

— Moi?

Marichu se sentait incapable de se révolter, de désobéir à tant de personnes d'importance dont l'âge, la gravité et

1. Le douro vaut cinq francs.

l'autorité lui imposaient. Il était certain que le Père Vazquez lui avait parlé d'un mariage possible entre elle et Perico, et qu'il s'était efforcé de détruire par tous les moyens possibles l'inclination naissante pour Manolo qu'il avait su deviner dans le cœur de sa pénitente. Il était certain aussi que son oncle Jorge était favorable à cette union.

— Perico ira loin, — lui disait-il ; — Perico sera député, préfet, peut-être ministre... Perico est honnête, travailleur et ambitieux... La femme qu'il épousera ne s'en repentira pas...

Tout en parlant ainsi, l'oncle Jorge fixait sur elle un regard qui signifiait : « Pourquoi ne serais-tu pas cette femme?... Il est riche et le sera davantage plus tard... Toi, tu n'es pas sans fortune... Pourquoi tout cela ne resterait-il pas dans la famille? » Quant à la tante Elisa elle n'admettait ni hésitation, ni réflexion. Lorsque Perico eut parlé deux ou trois fois à la jeune fille, elle la fit appeler et lui dit :

— Naturellement, il faut penser à ton mariage avec Perico, mais sans trop de hâte. Je ne vous laisserai pas vous marier avant qu'il ait ouvert son cabinet d'avocat... et qu'il ait trouvé des causes... Soyez « novios », mais conduisez-vous comme des enfants sages, sans ces petits secrets, sans ces simagrées qui peuvent tourner mal... Et quand je le dirai, on commencera le trousseau...

Ce fut ainsi que les uns et les autres disposèrent du cœur de Marichu. Et les fiançailles commencèrent, des fiançailles qu'on aurait pu appeler « religieuses », tellement le Père Vazquez et doña Elisa conseillaient et dirigeaient les jeunes gens. Manolo qui écrivait des pièces, rêvant d'un succès qui lui permît de s'émanciper, risquait quelques critiques mordantes et subtiles dont Marichu ne comprenait pas bien le sens... Elle n'avait pas cessé d'éprouver pour lui cette sympathie spontanée et secrète qu'elle avait ressentie dès le premier moment ; mais son confesseur avait travaillé avec tant de ténacité à extirper de son cœur le germe de cet amour que, s'il n'y avait point réussi, il était au moins parvenu à endormir la passion naissante. Marichu avait fini par voir en Manolo le révolté, le pécheur que son confesseur et sa tante lui dépeignaient. Et le dédain involontaire que Manolo lui témoignait, sa persistance à ne pas comprendre ce qui se passait en elle,

avaient fini par la dépiter et même par la blesser... mais très légèrement, très superficiellement... Car Marichu ne savait pas haïr. Elle ne savait que souffrir et se résigner.

Aimait-elle Perico? Elle n'avait pas même osé se poser cette question. Elle devait l'aimer... Perico avait du reste pour elle toutes les attentions et toutes les délicatesses d'un amoureux, et il n'en fallait pas davantage pour satisfaire son amour-propre, sa vanité féminine, car, pour être humble et soumise, Marichu n'en était pas moins femme. Perico était élégant, homme du monde, et parlait... très bien, sans l'esprit, sans les saillies de Manolo, cela va sans dire, mais avec une chaleur, avec une douceur !...

Et il lui écrivait des lettres exquises, rien que pour le plaisir de les écrire, puisqu'ils habitaient sous le même toit... Et il lui récitait des vers de Campoamor. C'était une idylle, une idylle qui exhalait un parfum de feuilles mortes, de cire ardente, et de fumée d'encens. Marichu ne savait pas si elle était heureuse ou résignée au malheur. Perico lui disait :

— Tu m'aimes?

Et elle lui répondait :

— Bien sûr... Bien sûr...

Le oui rapide, impétueux, passionné ne s'échappait jamais de ses lèvres.

— Tu m'aimes, Marichu? — répétait Perico...

Et elle répliquait :

— Ne le vois-tu pas?

Un an passa... puis un an et demi... Et voilà que tout à coup la tante Elisa et le Père Vazquez commencèrent à se refroidir, à parler de la jeunesse excessive de Marichu, du danger d'un mariage entre cousins germains... Qu'y avait-il donc de changé? L'oncle Jorge paraissait consterné et n'osait plus regarder Marichu en face. Manolo qui avait fait représenter un acte avec succès, parlait de se séparer des « pharisiens ». Mon Dieu, que se passait-il? Pourquoi ne lui disait-on pas les choses clairement? Qui interroger? Son cousin Emilio, le plus jeune des trois frères, qui l'adorait, était aussi malheureux qu'elle et ne semblait pas en savoir davantage. Cependant tout pâle et tout innocent qu'il était, il avait osé lui dire tout récemment :

— Plaise au ciel que tu n'épouses pas Perico ! Tant mieux pour toi, si tu ne te maries pas...

Que signifiaient ces paroles? Le pauvre petit Emilio l'aimait-il? Savait-il par hasard que Perico avait renoncé à ses projets de mariage? Marichu, rongée par l'inquiétude et le doute, finit par éclater en sanglots... Manolo surprit ses larmes et lui dit :

— Marichu, la façon dont on a agi ici avec toi, n'a pas de nom... Moi, je vais te dire la vérité et... advienne que pourra... Si l'on me met dehors, tant pis !... je m'en irai. Marichu, écoute : je sais que tu n'adores pas mon frère, mais, malgré tout, ce que je vais te dire te fera souffrir.... Ne sois pas bête... ne souffre pas... N'oublie pas que tu es riche et que papa, s'il est faible, n'est pas méchant... Papa te laissera épouser qui tu voudras... Que t'importe Perico?

Marichu commençait à comprendre. Cette fermeté d'âme qui venait à son aide dans les moments critiques de la vie, ne l'abandonna pas.

— Manolo, dis-moi la vérité... toute la vérité.

Et ses pupilles d'ambre brillaient d'un éclat héroïque. Manolo comprit qu'il pouvait parler :

— Eh bien, c'est très simple... Maman a trouvé pour Perico une femme plus riche que toi... Ernestina Rojas, la fille du sénateur... Je crois qu'elle a deux cent mille pesetas de dot, sans compter l'influence politique de son père... C'est indigne, je le reconnais... Que vas-tu faire?

— Tout d'abord, — répondit Marichu en dissimulant son angoisse, — ne pas dire que tu m'as révélé la vérité... et après... faire comme si j'avais assez de Perico...

— Admirable... Tu vas faire leur jeu?... Leur tendre l'autre joue ? Religion, religion « que de crimes on commet en ton nom » !

Marichu garda le lit deux ou trois jours. Lorsqu'elle put se lever, elle déclara à sa tante qu'elle voulait prendre le voile.

— Toi? — s'écria la tante Elisa.

— Pourquoi pas?

— Bien, c'est entendu... on y pensera... Nous verrons ce que dira ton oncle, ce que dira le Père Vazquez... Mais moi, pour ma part, je m'y oppose... je m'y opposerai, entends-tu bien? de toutes mes forces.

VII

... Et Marichu ne prit pas le voile. Le Père Vazquez et la tante Elisa n'eurent pas grand'peine à la dissuader. Le dépit de la jeune fille était fort léger en somme. Elle avait essayé d'aimer Perico, elle avait même réussi à se convaincre qu'elle l'aimait, mais la tiédeur de ses regrets lui montrait clairement tout ce qu'il y avait de factice et de peu sérieux dans ce sentiment... Sa tante et son confesseur se félicitaient, prenant peut-être pour de la résignation chrétienne ou de l'insensibilité ce qui au fond n'était que le réveil triomphant de l'instinct... « Ne pas épouser Perico, quelle chance ! » put penser Marichu quelques jours plus tard. Mais naturellement, quoiqu'elle n'eût guère d'amour-propre ni de vanité, il lui fallut plusieurs semaines pour se résigner à l'affront qu'elle venait d'essuyer ; car il n'y avait pas à dire, on s'était bel et bien moqué d'elle. Don Jorge de Segovia n'essaya pas de la consoler. Sa timidité et son effacement ne l'empêchaient pas d'avoir de la clairvoyance et une grande noblesse de sentiments. Il avait compris que Marichu se sacrifiait en épousant Perico. Eh bien, puisque tout cela était fini, Marichu n'avait plus qu'un parti à prendre : pardonner à la tante Elisa, qui, dans son désir de bien caser ses fils, ne reculait devant rien, et se laisser vivre sans souci. Car, lorsqu'on était jolie et honnête et qu'on avait une certaine fortune, les maris affluaient, on n'avait que l'embarras du choix... Et comme le pauvre homme voyait Marichu encore un peu triste, il s'éleva avec tant de violence contre le « machiavélisme » de sa femme, et la manie qu'elle avait de se mêler de ce qui ne la regardait pas, que la jeune fille dut lui fermer la bouche en lui disant :

— Taisez-vous, mon oncle; je sais ce que c'est qu'une mère, et je n'oublie pas que ma tante Elisa est la sœur de mon père. D'ailleurs à quelque chose malheur est bon... Et puis je n'ai nullement hâte de me marier.

Cette indulgence chrétienne émut si profondément don Jorge que ses yeux se remplirent de larmes. Il murmura en les retenant :

— Merci, Marichu. Une autre à ta place aurait quitté la maison, mais après s'être cruellement vengée... Et je n'aurais pu que bénir ta vengeance, car sans toi la vie serait impossible dans cette maison ! Je t'aime, je t'aime comme une fille et je tremblais à l'idée que tu pourrais nous quitter...

Ces paroles finirent d'effacer chez Marichu le souvenir de l'offense. Manolo lui aussi, lui avait dit des choses si « admirables » qu'elles paraissaient extraites d'un livre ; mais il n'avait pu résister au plaisir d'accabler Perico d'injures, le traitant de « vilain monsieur », de lâche, de coureur de dot, et lui lançant bien d'autres épithètes du même genre. Il avait même fait plus ; il avait cessé d'adresser la parole à Perico, et juré de ne point assister à son mariage. Quant à Emilio, le plus jeune des trois frères, il sautait de joie :

— Marichu, s'écria-t-il, je me serais tant, tant ennuyé, si tu t'étais mariée et m'avais laissé seul... sans ma petite sœur, sans ma petite Marichu,... que,... je ne sais... je crois que je serais mort... Ne te marie jamais, Marichu ; ne te marie jamais.

Emilio aurait voulu en dire davantage... Mais lui qui était si pâle, il se mettait bientôt à rougir et finissait par balbutier à peine, les joues en feu.

— Jamais, jamais...

Marichu réfléchit. Elle commençait à se demander si Emilio ne l'aimait que comme une sœur. Perico, même au temps de leurs fiançailles, ne lui avait jamais prodigué d'attentions aussi délicates, ni témoigné autant de tendresse qu'Emilio... Il est vrai qu'Emilio était la bonté même, et qu'elle prenait peut-être pour des hommages et des marques de prédilection les élans de sa bienveillance naturelle. Cependant, depuis sa rupture avec Perico, elle remarquait la joie presque bruyante d'Emilio. On eût dit que le jeune homme languissant et maladif, accoutumé à travailler avec une obstination qui avait quelque chose de mélancolique, comme s'il était déjà désabusé de la science et de la vie, au moment même où il les abordait, venait vraiment de ressusciter... Il n'était plus le même : il riait, il parlait, il se plongeait dans les livres avec un joyeux enthousiasme ; pour la première fois de sa vie il se sentait plein d'ambition et de foi en l'avenir.

— Fais-moi réciter, — disait-il à Marichu, — ces articles de

la *Loi hypothécaire*... Ne me fais pas grâce d'une virgule... Je veux être plus fort en droit qu'Alphonse le Sage. Je veux qu'on dise que j'ai quelque valeur... que je vaux même beaucoup...

Et il rougissait de nouveau. Marichu se gardait bien de lui demander « à qui veux-tu prouver que tu as de la valeur ? » Comme la destinée était capricieuse et la vie triste ! Perico, son premier « novio » en épousait une autre... Elle... pourquoi ne pas se l'avouer? elle eût voulu voir chez Manolo les inquiétudes et les émotions d'Emilio... Et voilà que le compagnon des jeux de son enfance, ce cousin en qui elle s'était habituée à voir non seulement un frère, mais encore un frère maladif et bon qu'il fallait soigner, allait... s'éprendre d'elle? Mon Dieu, que d'événements imprévus !... Et dire qu'elle n'avait jamais rien deviné ! Du reste comment eût-elle pu soupçonner pareille chose ? Pauvre Emilio! Aurait-elle le courage de le détromper ? Car elle... elle ne pouvait pas l'aimer, non... Elle était capable de donner sa vie pour lui, et elle l'avait prouvé en restant à son chevet alors que, en proie à une violente attaque de typhus, il se débattait contre la mort... Elle avait contracté la maladie et n'avait été sauvée elle aussi... que par miracle ! Mais être sa « novia » et ensuite sa femme, non... c'était trop lui demander. Cependant elle prononçait ce « non » sans grande énergie, parce qu' « au fond » la passion qu'elle découvrait chez Emilio la consolait de bien des douleurs, achevait de cicatriser dans son cœur des blessures encore mal fermées, et l'inondait d'un bonheur très pur qui la rendait meilleure, plus confiante, plus résignée... Elle en venait à tout oublier, à tout pardonner... Aussi bien son oncle Jorge, Manolo et Emilio, chacun à sa manière, l'aimaient, étaient ses alliés, ses défenseurs. La tante Elisa elle-même, qui avait d'abord montré quelque inquiétude, comme si elle craignait les récriminations du « parti de Marichu » et qui semblait prête à les recevoir d'une manière agressive, s'était départie de sa réserve et répandue en effusions de tendresse, quand elle avait vu que non seulement Marichu s'inclinait devant le fait accompli, mais encore l'acceptait en souriant... Quant à Perico il prenait les choses avec une désinvolture toute mondaine :

— Il n'y a rien de tel, — disait-il à Marichu, — que de reconnaître une erreur à temps... Nous n'en sommes pas moins bons amis, n'est-ce pas ?

— Pourquoi pas ?

Marichu sentait pour lui quelque mépris, le peu de mépris dont elle était capable. Et quand eut lieu le mariage de Perico avec la fille du sénateur Rojas, quand Perico obtint devant le maire et devant le curé son titre de gendre d'un homme politique important, Marichu, sans le moindre embarras, alla à l'église et dit à Ernestina Rojas, à sa rivale :

— Sois heureuse !

Marichu était ainsi. Elle fit plus encore. Quand Ernestina et Perico eurent leur premier enfant, elle travailla à la layette du bébé, le prit dans ses bras, le couvrit de baisers et l'aima. Manolo lui disait :

— Tu n'es qu'une bête...

Et don Jorge de Segovia murmurait :

— Cœur sans fiel, âme sans nuages...

VIII

Que de choses s'étaient passées en trois ans ! Perico était devenu député, comme disait Manolo, « par la grâce de son beau-père ». Perico prononçait des discours, écrivait dans les journaux de la droite et espérait devenir préfet, sous-secrétaire d'État et — pourquoi ne pas le dire ? — ministre. Emilio était docteur en droit et préparait le concours qui lui permettrait d'être professeur. Il avait toujours son aspect de fantôme ; très mince, très frêle, il était obligé de garder le lit pour la moindre indisposition. Et encore il passait la plus grande partie de l'hiver sur la côte de la Méditerranée et les étés sur la plages du Nord... Emilio était devenu le « novio » de Marichu ; oui ; Marichu Hervas et Emilio de Segovia allaient se marier sous peu : c'est-à-dire dans deux ans, dès qu'Emilio aurait obtenu une chaire de professeur, ce qui ne pouvait manquer, tant il était travailleur et intelligent. En attendant, la tante et la nièce faisaient des dentelles et des broderies pour le

trousseau. Qui se souvenait encore de l'affaire de Perico ?... De nouveau tout le monde paraissait content... le Père Vazquez, la tante Élisa, l'oncle Jorge, Emilio — cela va sans dire, — tous enfin jusqu'à Manolo...

Manolo... A cette pensée, un nuage passait sur l'âme de Marichu et son cœur commençait à battre avec angoisse. Manolo n'était plus dans la maison. Manolo était parti ! Manolo s'était marié ! oui marié ! Dieu, était-ce possible ? Et la tante Elisa avait eu beau dire et beau faire ; elle qui tyrannisait tout le monde, elle avait dû se soumettre. Naturellement ce n'avait pas été sans écumer de rage et sans dire qu'elle ne reverrait jamais un pareil voyou — menace qu'elle mettait d'ailleurs à exécution — et qu'elle le déshériterait, — chose en revanche que don Jorge était en train d'empêcher. Quel crime avait donc commis Manolo ? Quelle rien du tout, quelle pauvresse avait-il donc été épouser pour que son irascible mère, dans son implacable rancune, le considérât comme mort ? Il avait tout simplement épousé Pilarcita Gomez, cette actrice si sympathique, qui s'était révélée comédienne accomplie au Teatro Español et qui avait eu un si grand succès dans *Un garçon d'avenir*, pièce de Manolo qui avait fait le tour de l'Espagne et lui avait donné célébrité, argent et liberté... Que de choses ! Que de choses !

La tante Elisa n'avait pas voulu assister à la première représentation, parce qu'elle soupçonnait — non sans raison — qu'elle et Perico avaient dû servir de modèles à Manolo. Sans compter que Pilarcita Gomez jouait le rôle d'une jeune fille qui était le portrait fidèle de Marichu. Comme Marichu avait été émue ! Que de larmes furtives avaient glissé sur ses joues au fond de la loge ! Et elle avait vu paraître aussi sur la scène un amoureux guindé qui avait quelque chose d'Emilio et un vieillard dont la spécialité était de tout arrangér, vraie caricature de don Jorge, qui faisait rire les spectateurs aux éclats... Dans la salle, chacun tour à tour approuvait, riait, portait son mouchoir à ses yeux. Don Jorge était devenu rouge comme une cerise. Emilio semblait avoir du vif-argent dans les veines : il sortait de la loge, s'asseyait un moment à l'orchestre, puis allait au foyer et dans les coulisses... Le succès de Manolo le remplissait d'orgueil. Quel triomphe ! Les dames elles-mêmes

applaudissaient et agitaient leurs mouchoirs. Et, quand Manolo vint saluer, donnant la main à Pilarcita Gomez et à l'actrice qui jouait les rôles de vieille, Marichu crut qu'elle le voyait loin, très loin, mené en triomphe par la gloire et par l'amour. Manolo saluait, souriant, timide, avec une modestie juvénile qui charmait le public.

« Bravo ! Bravo ! » Et Pilarcita Gomez avait une façon de regarder Manolo, de l'entraîner vers la rampe !... Quelle allégresse et quelle angoisse à la fois pour la jeune fille ! Mais elle n'était point jalouse... Manolo ne pouvait être à elle... il était à ses livres, à son art et peut-être aussi... à Pilarcita Gomez et à beaucoup d'autres... « Quel garçon de talent ! disait un monsieur dans la loge à côté. Comme il connaît le cœur des femmes ! » Marichu, si elle l'avait pu, se serait levée pour lui dire : « Non, monsieur, il ne le connaît pas, car il n'a pas même soupçonné ce qui se passait au dedans de moi... L'âme féminine, nous sommes seules à la connaître, nous autres femmes. Vous les hommes, vous n'êtes que de grands aveugles et de parfaits égoïstes. »

Quand Manolo avait quitté la maison paternelle, il s'était installé dans un petit appartement clair et gai où Pilarcita Gomez devait venir habiter. Pilarcita n'était pas une actrice comme beaucoup d'autres... Marichu le savait d'abord par Manolo lui-même, puis par Emilio et par don Jorge qui avait pris des informations. Pilarcita était honnête et, qui plus est, elle avait du talent et jouait à ravir. Marichu lui pardonnait tout, tant Pilarcita était jolie et gracieuse ! Naturellement la tante Elisa la traitait de cabotine, de saltimbanque, de danseuse de corde, et elle aurait fait cuire à petit feu don Jorge, Marichu et Emilio, si elle avait deviné qu'à son insu ils allaient tous trois voir Manolo et Pilar... et que Marichu éprouvait un plaisir étrange et douloureux à faire visite à l'actrice chez elle, — pas au théâtre, car on aurait pu la voir, — à fouiller avec elle dans ses costumes et à les essayer. A quoi n'en venait-on pas dans la vie ! Pilar n'avait pas plus de soupçons que Manolo. Les deux jeunes gens ne savaient que s'aimer et parler d'impresarios, de pièces et de comédiens. Pilar lui disait :

— Que tu es bonne, Marichu !... Manolo me l'avait bien

dit. Je suis si heureuse de t'avoir pour sœur, de savoir que tu ne m'envies pas, que tu n'es pas jalouse de moi, parce que naturellement, comme tu n'es pas du métier, je ne te porte pas ombrage, je ne te cause aucun préjudice.

Si Pilar avait su ! Bien souvent, Marichu pleurait la nuit en songeant à son père qui avait rêvé pour elle le bonheur, la fortune et le triomphe... Qui sait ?... s'il avait vécu ! calculait-elle tristement. « Mais, se disait-elle pour conclure, la vie est ce que Dieu veut et non ce que nous voulons qu'elle soit. » Les jeunes filles comme Marichu n'ont jamais lu Épictète ni Marc Aurèle. Mais elles n'en ont nul besoin. On naît stoïcien, comme on naît révolté ou audacieux. Et, si Marichu avait eu des velléités de rébellion, son confesseur et sa tante n'étaient-ils pas là pour les réprimer ? Et puis les églises, les neuvaines, les prières et les jeûnes avaient bien leur vertu, n'est-ce pas ? Enfin il lui restait la passion d'Emilio, cet immense amour...

IX

Car l'amour d'Emilio pour Marichu était sans bornes. Quand Emilio put raconter tout ce qu'il avait souffert pendant les fiançailles de sa cousine avec Perico, et tout ce qu'il s'était permis d'espérer en les voyant rompues, Marichu ne put s'empêcher de s'étonner et même de trembler... Que de choses il avait supportées en silence, le pauvre Emilio ! Et qui l'eût cru capable, avec son air de saint en niche et ses façons timides, de souffrir et de rêver avec tant d'ardeur? C'était une grande consolation pour Marichu que de se sentir aimée si passionnément et si purement à la fois. L'amour d'Emilio l'enveloppait et la réchauffait comme le rayonnement d'un foyer tout proche... Elle ignorait si son cœur était un brasier incandescent comme celui d'Emilio, mais elle savait que cet amour était contagieux et que son reflet à lui seul répandait des flots de lumière et de chaleur. Et puis elle sentait l'orgueil, le légitime et délicieux orgueil, de se voir adorée à ce point par un homme intelligent, bon et... beau. Car Emilio, si mince et si pâle avec ses yeux noirs infiniment

doux — yeux de velours, un peu tristes, yeux d'ange ou de femme plutôt que d'homme, — était plus beau que Perico, plus beau même que Manolo : ou pour mieux dire, que le Manolo, auteur dramatique, que le Manolo obligé de lutter dans la vie, dont le visage avait pris peu à peu une expression dure, froide d'homme qui ne songe qu'à « son art et au public ». Marichu ne se perdait pas en regrets inutiles. De même qu'elle ne conservait pas l'ombre de rancune contre Perico, de même cette sympathie « dangereuse » que Manolo lui avait inspirée, n'était plus qu'une illusion évanouie ; il en restait seulement quelques traces si profondément cachées qu'elles étaient presque impossibles à découvrir, quelques cendres encore chaudes qui se refroidissaient peu à peu.

Seul Emilio était l'auteur du miracle. N'avait-elle pas là une raison suffisante de l'aimer? Et puis cet amour n'avait-il pas fait rentrer dans la maison la confiance et l'allégresse, si bien qu'ils avaient tous pu recommencer à se regarder en face les uns les autres sans une expression de reproche et sans remords?

Le trousseau avançait. Les « novios » n'avaient pas cessé de vivre fraternellement, et jouissaient de l'honnête liberté qu'on leur avait toujours laissée. La tante Elisa, dont l'éducation avait encore développé les instincts inquisiteurs, les ennuyait à peine de sa surveillance. La sainteté et l'innocence de cet amour étaient si grands ! Mais personne ne paraissait plus content que don Jorge.

— Ah ! ma chère petite Marichu ! — avait-il coutume de lui dire, — tu ne peux te figurer quel poids de moins j'ai sur la conscience... Il me semblait que j'avais contracté une dette à ton égard, une dette très difficile à payer... et voici que ce fils la prend à sa charge et s'acquitte envers toi. Comme vous allez être heureux ! Toi, tu es riche, car ton capital s'est augmenté dans ces dernières années ; et lui aussi il l'est, sans compter qu'il a une situation et de l'avenir... enfin, vous vous aimez comme Roméo et Juliette. Ah ! si ton père ressuscitait, il dirait : « Bravo ! voilà qui me plaît ! »

Et l'oncle Jorge qui ne vieillissait pas et qui continuait à être aussi bavard qu'il était faible de caractère, ne tarissait pas et riait de contentement.

Marichu se disait : « Ne serai-je pas en somme très

heureuse? » L'image de son bonheur futur l'éblouissait par moments. Qu'étaient donc devenues toutes ses larmes et ses angoisses passées? Et elle brodait et cousait en priant beaucoup, non seulement pour que Dieu aidât Emilio à passer son concours avec succès, mais encore... — oh ! c'était triste et déchirant, c'était là le nuage qui assombrissait sa vie — mais surtout pour qu'Emilio achevât de se rétablir... Elle voyait bien la pâleur et la maigreur croissante de son « novio », mais les médecins disaient que « ce n'était pas grave », et, surtout Emilio travaillait avec tant d'enthousiasme, il était si rayonnant de confiance et de foi en l'avenir, que c'était fou de douter... Après tout Emilio n'avait-il pas toujours été faible et maigrelet? D'ailleurs, dès qu'il aurait dit adieu à ces bienheureux livres et qu'il aurait obtenu cette fameuse chaire... — La belle affaire, vraiment! — Emilio n'avait pas besoin de travailler ainsi... Plus tard, il serait très riche et en attendant « s'il n'obtenait pas sa chaire, ne pouvait-il pas vivre sur son capital à elle »? Cela semblait tout naturel à Marichu... « Il aura beau être devenu mon mari, il continuera à être mon frère », pensait-elle.

Mais Emilio qui était très chatouilleux sur le point d'honneur, n'était pas du même avis :

— Non, Marichu, je ne suis pas tout à fait comme mon frère aîné. Je voudrais que tu n'eusses rien... rien, que mes parents n'eussent rien non plus, je voudrais être obligé de travailler beaucoup, afin de gagner ta vie au milieu de difficultés de toutes sortes... Je t'aime tant, ma petite Marichu, et cela dès le premier jour où je t'ai vue, que pour un seul de tes regards je marcherais à travers un champ d'épines, si tu me l'ordonnais... Tu ne dois pas épouser un propre à rien, ou un jeune homme riche et oisif, mais un travailleur... Moi, ce que j'aime le mieux après toi, Marichu, c'est le travail.

Et toutes ces phrases qui, pénétrant dans l'âme de Marichu comme autant de flèches enflammées, la faisaient en même temps souffrir et palpiter de joie, Emilio les débitait avec son sourire de grand enfant et ses façons de « saint ». Alors, devant les yeux de Marichu, à travers un nuage mystique pareil à celui qui enveloppe les apparitions célestes, Emilio se transfigurait : il grandissait, se fortifiait et embellissait à

tel point qu'il finissait par devenir un archange ou un chérubin, envoyé sur la terre pour travailler au bonheur de sa fiancée... Et la voix d'en haut à laquelle il obéissait, c'était celle que Marichu avait toujours écoutée, la voix de son père qui avait déjà sa place dans les cieux. L'âme de son père, rachetée et purifiée, était une âme bénie qui veillait sur elle, suivant tous ses pas ; elle lui distribuait généreusement la douleur — qui empêche de faire le mal — et le plaisir qu'il faut goûter avec prudence, sans se laisser enivrer par lui. La tante Elisa et le Père Vazquez continuaient à être les « directeurs » de Marichu. Emilio tâchait bien de combattre un peu ce mysticisme puéril, mais ne poussait pas bien loin ses arguments d'homme cultivé et de positiviste : il respectait avec une scrupuleuse délicatesse cette rare ingénuité, cette candeur exquise. « Sans ses exercices de piété, sans ces sortes de colloques qu'elle avait avec l'âme de son père, sans le secours si doux de la foi, songeait Emilio, Marichu aurait été irrémédiablement malheureuse. » Manolo, jadis, lui avait conseillé de se révolter... Emilio lui recommandait la patience, la confiance et l'illusion...

Emilio obtint sa chaire après des semaines d'émotion et d'angoisse qui lui consumaient le cœur. Quand il put dire : « Je suis professeur », Marichu qui le regardait maintenant avec des yeux d'amoureuse inquiète, tremblant pour lui, et craignant...le plus terrible de tous les dénouements,songeait tristement avec ce souci de l'amère vérité qui, loin de disparaître, s'était fortifié en elle avec les années : « Professeur !... pourra-t-il l'être?... Arrivera-t-il à faire sa première leçon? » Emilio allait mal, il allait très mal...

Le trousseau était terminé. Que de dentelles, que de soie !... Le médecin conseilla :

— Il faut qu'Emilio aille se reposer à la campagne... Qu'il passe tout le printemps et tout l'automne dans la montagne, au milieu des pins... Nous verrons si en octobre nous pourrons marier ces jeunes gens.

En octobre, Marichu et la tante Elisa, serrant avec grand soin le trousseau, se mirent à coudre des étoffes noires, des voiles noirs. L'archange ou le chérubin avait déployé ses ailes

et il ne restait plus d'Emilio qu'un souvenir très doux, un parfum qui ne s'évanouirait jamais. L'oncle Jorge commençait à vieillir. La tante Elisa eut une crise cardiaque très grave ; elle survécut, mais ne fut plus la même ; d'ordinaire elle demeurait engourdie et à demi hébétée, elle qui autrefois était constamment si violente et si dure... Perico fit mettre un crêpe à son chapeau. Manolo serra dans ses bras Marichu en lui demandant :

— Et toi, que vas-tu faire maintenant, ma pauvre petite?

— Moi, — répondit Marichu. — Eh bien... prier.

Toutes ses illusions, toute sa jeunesse étaient tombées dans la fosse mortuaire, parmi les fleurs fanées qui couvraient le cadavre d'Emilio.

— Moi? Prier...

Et elle revêtit l'habit de Notre-Dame du Carmel[1], lissa ses cheveux et les ramena en arrière, et austèrement, sans révolte, accepta sa destinée de vierge dévote, de femme inutile. Amour, enfants, peines et joies du foyer, n'étaient pas faits pour elle. Prier, prier !... Le Père Vazquez trouvait des arguments pour fortifier son âme, et elle, la pauvre petite brebis du Seigneur, elle les écoutait en courbant la tête.

Manolo, Manuel de Segovia, l'illustre auteur dramatique, essayait de l'arracher à sa torpeur :

— Sapristi ! tu es jeune, tu es riche, tu es au commencement de la vie... Il faut te marier...

— Non, Manolo, non...

Et ce non, prononcé avec humilité et énergie tout ensemble, semblait avoir je ne sais quoi d'inviolable, de sacré...

X

Quelques années passèrent : quatre, cinq, six... Années languissantes, incolores, ni tristes, ni gaies, années d'une vie

1. En Espagne c'est la coutume de faire vœu à une vierge quelconque de porter pendant un certain temps une robe d'une couleur déterminée. Tels sont par exemple, l'habit de la Vierge « del Carmen » — du Carmel — (marron), celui de la Vierge del Pilar (violet), etc.

sans incidents, cheminant lentement vers la tombe. Perico avait déjà été nommé préfet ; ses ambitions, ses intrigues étaient la seule chose qui passionnât encore doña Elisa. Du fauteuil où la clouait la goutte, elle lui donnait des conseils, lui suggérait des sophismes, des ruses, lui traçait des plans. De la tante Elisa, il ne subsistait, outre quelques restes de son énergie de jadis, que l'éclat de son regard dominateur... Manolo appartenait corps et âme à ses pièces, à ses succès... Pilarcita Gomez était devenue une grande actrice... Cependant les deux jeunes gens restaient toujours « les mêmes » pour Marichu... Et Marichu, dès qu'elle pouvait quitter sa tante Elisa, courait à l'appartement des « comédiens », et soignait les trois enfants de Pilar et de Manolo... Perico et Manolo lui avaient donné sept neveux : sept enfants qui auraient pu être les siens, être le fruit de ses entrailles... Mais pourquoi rêver, puisque telle était la volonté de Dieu?...

« J'ai maintenant trente ans, réfléchissait Marichu, trente ans ! Et avec mon habit de Notre-Dame du Carmel, mes cheveux tirés, et mes joues sans poudre et sans rouge, qui irait me dire : tu as de jolis yeux? Non, je ne regrette rien. A moi, que m'importe? Mais cela me fait de la peine pour mon pauvre père chéri, qui avait rêvé tant de choses pour moi, qui me voyait roulant carrosse, habitant un palais, et jouissant de tout ce qui est censé faire le bonheur : honneurs, argent, amour... Oui, oui, comme si j'étais née pour en jouir ! »

Et Marichu, avec cette gaieté pleine d'amertume des résignés, de ceux qui ont enterré pour toujours les songes de leur ambition, souriait en se disant qu'après tout elle ne pouvait se plaindre, que sa destinée aurait pu être pire... En outre, elle avait ses occupations, ses distractions : elle soignait sa tante qui ne sortait que le dimanche, — et encore grâce à l'ascenseur, — pour aller à la messe, et elle s'occupait du ménage. Bien qu'assise dans son fauteuil ou se traînant avec peine à travers les pièces, appuyée sur un bâton, la tante Elisa donnait des ordres, critiquait, grondait les uns et les autres... Les scènes désagréables ne manquaient point. La pauvre femme qui se voyait mourir et qui était sèche et noueuse comme un sarment de vigne, ne pouvait pardonner à don Jorge d'avoir fait tous ses efforts, une fois remis du coup

que lui avait porté la mort d'Emilio, pour ne pas vieillir, et d'être resté aussi bien portant qu'il était demeuré timide et bavard. C'eût été amusant, si ce n'avait été triste. Car la quinteuse dame se permettait d'être jalouse, très jalouse, même...

— Où vas-tu, Jorge? — lui disait-elle. — D'où viens-tu? Ah ! quelle traînée de parfum tu laisses derrière-toi ! Tu n'es qu'un vieux libertin... ou tu en as l'air, ce qui pour moi est la même chose.

L'oncle Jorge protestait, fort de son innocence, qui allait jusqu'à la sainteté et en venait à regretter que sa bonne constitution et sa vie rangée l'eussent préservé jusqu'à soixante-sept ans des rides profondes et des indispositions des valétudinaires... Car il n'y avait pas à dire, l'oncle Jorge semblait avoir dix ans de moins que son âge. Et figurez-vous son ennui : lui qui adorait les promenades, qui était un fervent du Paseo de Recoletos et de la Castellana, de la Moncloa et de la Casa de Campo, et qui parfois faisait le tour de Madrid par les boulevards extérieurs, solitaires et poussiéreux, il ne pouvait même pas, comme jadis, emmener Marichu avec lui. La tante Elisa, avec son imagination d'hystérique, aurait été capable de concevoir de mauvaises pensées, des soupçons intolérables. Marichu et l'oncle Jorge se parlaient le moins possible, et arrivaient à se comprendre par les regards, par les gestes et même par les soupirs. Ils continuaient à être le jouet de doña Elisa dont les manies et l'irritabilité s'exacerbaient, à mesure que sa maladie s'aggravait : « Patience ! Patience ! » se disait Marichu, sœur de charité laïque, infirmière idéale.

Mais tout n'était pas tristesse dans la vie de Marichu. La jeune fille avait ses moments d'expansion, ses heures de liberté... Outre les deux maisons de Perico et de Manolo, où tout le monde, grands et petits, l'adoraient, il y avait pour elle d'autres choses... comment dirons-nous? — plus douces à la fois et plus mélancoliques. C'étaient ses escapades, ses secrets, ses amours... Car elle avait ses amours : deux amours mystiques et sans tache dont elle pouvait se glorifier : Emilio et son père... Toutes les semaines elle prenait une voiture qu'elle emplissait de fleurs et, perdue au milieu des œillets et des roses, elle allait au cimetière en orner la tombe de son fiancé... Et elle ne pleurait point, non. Au printemps surtout

le cimetière était un vrai paradis. Elle se contentait de causer un peu avec le mort, sans desserrer les lèvres, naturellement ; elle employait pour ces colloques silencieux la voix de l'âme, cette voix qui, tout en étant muette, est la plus harmonieuse et la plus pénétrante de toutes.

Son autre amour était au Paseo de Recoletos, dans le musée d'art moderne, où se trouvaient quelques tableaux de son père, du grand peintre Hervas. Elle se voyait là, elle-même, parmi d'autres toiles fameuses : paysages, danseuses, scènes champêtres... un peu de tout ce qu'avait produit le pinceau de l'artiste... Elle était là, habillée en Andalouse : une Andalouse de quinze ans, agile et souriante et qui semblait s'échapper du tableau en dansant des sévillanes... « Des idées de papa », disait-elle avec émotion, un peu honteuse, mais certaine que « dans cette femme vêtue de l'habit du Carmel » qui regardait le tableau, personne ne reconnaîtrait le modèle du peintre... Elle finit par faire abstraction complète d'elle-même. Elle allait voir les tableaux de son père pieusement; comme on fait un pèlerinage. Et elle eût voulu pour chacun d'eux un autel orné de cierges ouvragés, de feuilles d'or et tout parfumé de fleurs.

Un hiver l'état de la tante Elisa commença à s'aggraver terriblement... Elle ne pouvait plus bouger de son fauteuil. Le Père Vazquez venait la réconforter de temps en temps. Le médecin disait à Marichu et à don Jorge :

— Elle s'en ira d'un jour à l'autre. Elle est très, très usée... Elle a deux ou trois maladies à la fois, mais ce qu'il y a de grave, c'est que son cœur n'est plus, pardonnez-moi l'expression, qu'une lamentable guenille.

La tante Élisa passa ainsi le printemps. Au début de l'été, quand on commençait à faire les malles pour partir en villégiature, elle eut une crise qui amena sa fin. Elle mourut saintement, après avoir reçu le viatique et l'extrême-onction. Perico s'occupa de l'enterrement et de la succession. Manolo pleura beaucoup cette mère irascible « qui ne lui avait jamais pardonné ». Don Jorge, bon chrétien et excellent époux, accepta son veuvage avec une résignation pleine de tact. Et le lendemain de l'enterrement il ne mangea plus de gâteaux secs et ne but plus de Xérès en cachette.

— Maintenant, c'est toi qui es la maîtresse, Marichu. Donne-moi le plus de « jambon glacé » que tu pourras. Il y a quinze ans que je n'en sens plus le goût.

Mais Marichu n'avait pas envie de plaisanter. Elle aimait la défunte, « la sœur de son papa », qui, après tout, pendant seize ans, lui avait servi de mère. Outre qu'elle n'était pas rancunière, sa piété, sa dévotion, lui faisaient considérer sa tante comme une sainte, comme une âme qui s'en était allée tout droit au ciel, sans faire antichambre dans le séjour étouffant du Purgatoire. Marichu multiplia le nombre de ses prières. Son père, Emilio, sa tante !... Les morts ne pourraient pas se plaindre. Ses lèvres seraient une source, une source intarissable d'oraisons...

XI

Une année presque entière s'écoula. La maison était vraiment trop grande pour don Jorge et Marichu. Ils ne pouvaient proposer ni à Perico ni à Manolo de venir leur tenir compagnie avec leur femme et leurs enfants. Les deux frères, l'homme politique et l'écrivain, vivaient leur vie de triomphateurs... Et de fait chacun d'eux triomphait à sa manière : Perico en se courbant devant les chefs de son parti : Manolo en affrontant, tête haute, le public qui commençait à comprendre son art : un art noble à tendances novatrices, ne manquant d'ailleurs ni d'habileté ni d'à-propos. Aussi Marichu et l'oncle Jorge durent-ils se résigner à continuer d'habiter cette « caserne » qu'avaient abandonnée tant d'êtres chers, non sans y laisser bien des traces, et comme un monde de fantômes et de souvenirs. La chambre et le bureau d'Emilio étaient restés tels qu'il les avait quittés. Marichu, loin de s'attrister, goûtait une jouissance toute personnelle, une sorte de jouissance ascétique parmi ces reliques. Il y avait toujours des fleurs dans la chambre, de l'eau dans le lavabo et des parfums sur la toilette. La garde-robe d'Emilio, secouée et exposée à l'air toutes les semaines, demeurait dans l'armoire... La seule chose qui manquât, c'était la présence d'Emilio... Ah ! Marichu savait parfaitement qu'il ne reviendrait jamais, mais cette vie qu'elle

se plaisait à perpétuer dans les choses qui avaient appartenu à son fiancé, la consolait, adoucissant sa mélancolie, jusqu'à la transformer en une béatitude exquise.

Elle soignait « les choses de sa tante » avec le même scrupule, sinon avec le même amour. Les « choses de sa tante » conservaient un je ne sais quel air d'hostilité, de malveillance amère. Volontiers Marichu eût changé de place quelques meubles et relégué dans un coin, bien enfermé dans sa housse, le fauteuil de la morte. Mais don Jorge de Segovia ne faisait pas attention à certains détails. Pour lui, doña Elisa était vraiment morte, et tous les reflets, toutes les traces de son caractère que Marichu retrouvait dans la disposition de la chambre, l'ordre des tiroirs et même l'odeur du linge, passaient inaperçus pour le veuf.

La maison lui appartenait et était bien meublée. Don Jorge ne voulait pas déménager.

— Maintenant que je peux vivre en paix, — laissait-il échapper, — n'allons pas nous créer de tracas...

Seulement un nouveau régime avait été établi dans la cuisine et dans la salle à manger : celui de l'abondance, de la bonne chère et presque du sybaritisme. Bien qu'il le dissimulât, bien que son tact d'hidalgo et de catholique fût irréprochable, toute la personne de don Jorge respirait le bien-être, l'allégresse physique et l'optimisme épanoui du mari tyrannisé que le veuvage a libéré... Marichu le remarquait et le comprenait de reste... Pour don Jorge le veuvage était comme une troisième... ou une quatrième jeunesse. Il fallait le voir, passée la soixantaine, plus pimpant que jamais. « Papa nous enterrera tous », avait coutume de dire Perico, je vous laisse à penser avec quelles préoccupations cachées. Don Jorge, libre pour la première fois de sa vie, devint un autre homme, put révéler ses goûts, ses tendances, aller où bon lui semblait, parler sans crainte du bâillon conjugal ou des ripostes cinglantes qu'il avait subies... Manolo célébrait « la métamorphose de papa », Perico disait :

— Ce n'est pas sérieux, non ce n'est pas sérieux... on voit que le pauvre malheureux est en train de tomber en enfance.

Et ce jugement de Perico, dicté par le dépit plutôt que par la compassion, n'avait d'autres causes que la jalousie, l'esprit

de rivalité, l'envie en un mot. C'est que don Jorge se passait parfaitement d'entendre les plaidoiries et les discours de son fils aîné, tandis qu'il ne manquait pas une générale ni une première des pièces de Manolo. Enfin, s'il traitait avec une courtoisie affectueuse la femme de Perico, il se pâmait devant les saillies de son autre belle-fille et se montrait enthousiaste de ses succès... Don Jorge devenu un pilier de coulisses et fréquentant le foyer des artistes et la loge de Pilarcita Gomez! C'était à n'y pas croire ! Perico s'indignait :

— Si maman le voyait... Si maman le voyait !

Mais « maman » ne pouvait pas le voir.

Ce rajeunissement de son oncle ne fut pas sans exercer quelque influence sur la vie de Marichu.

— Allons, fais-toi belle, —lui disait don Jorge, — ce soir je te mène au théâtre.

Et d'autres fois c'était :

— Aujourd'hui Manolo et Pilar dînent avec nous, et aussi la Recio et Joaquin Perales... Avoue qu'ils jouent bien tous les deux ! Manolo dit qu'il leur doit la moitié de son succès... Il faut leur donner des croustades de homard, des perdrix et du champagne...

Et les acteurs partaient ravis de chez don Jorge. La Recio, grosse et languissante, n'était drôle que sur la scène, mais Joaquin Perales, où qu'il se trouvât, faisait de l'esprit à jet continu. Marichu elle-même riait aux éclats.

Quel changement de vie ! Promenades, théâtre — dès que le code du deuil le permit — et dans la maison, activité à la cuisine et visites au salon. Marichu dut introduire dans son habit du carmel certaines modifications élégantes et se coiffer comme tout le monde. Elle recommença même à se mettre de la poudre.

— Oui, mon enfant, — lui disait don Jorge, — je veux que tu aies l'air d'être ma fille et non pas ma femme. Si l'on te voit cet air triste et cette pâleur extrême, on dira que je t'exploite, que je te martyrise... Allons fais-toi belle, et arrange-toi un peu convenablement.

Marichu obéissait. Son oncle était si bon, si noble, si aimable ! Jamais chez lui un reproche ni une moue de mauvaise humeur. Tout lui plaisait, tout lui semblait bien. Le Père Vazquez, loin

de reprocher à la jeune fille ces très innocentes velléités mondaines, lui conseillait :

— Oui, mon enfant ; distrayez-vous ; jouissez honnêtement de la vie... Ce n'est point un péché d'aller à un théâtre convenable, ni de se promener avec son oncle à la Moncloa... Jouissez de la vie... jouissez-en...

Et Marichu sortait de l'église avec je ne sais quel timide désir de vivre, de goûter les joies de l'existence... Se marier, non. Et cependant, sans le mariage, que signifiait la vie et le monde pour une femme? Après tout, les rues n'étaient pas des cloîtres, les chambres n'étaient pas des cellules, les jardins n'étaient pas des patios de couvent. Alors ? Marichu venait d'avoir trente-deux ans. Sa jeunesse était à son apogée, mais le déclin allait commencer. Elle avait toujours été très idéaliste, mais ses sens de temps en temps engagaient de légers et doux colloques avec son âme. L'âme disait : « Je suis la maîtresse absolue de Marichu. » Et la matière répondait : « Ame despotique, tu sais bien que je suis venue au monde pour quelque chose... Tu le sais bien. »

XII

Un matin don Jorge lui parla ainsi :

— Marichu, ma petite, il arrive une chose très triste et je ne sais comment te la dire... C'est une chose invraisemblable, odieuse, et qui montre de quoi est capable la méchanceté humaine...

L'exorde avait quelque chose d'effrayant. Et comme don Jorge paraissait très ennuyé et que ses paroles étaient entrecoupées de larmes et de soupirs, Marichu se mit à trembler.

— Il s'agit de Manolo et de Pilar ?

— Non.

— Alors de Perico ?

— Non, de nous autres, ma fille, répondit don Jorge mélancoliquement.

— De nous autres ?... Je ne comprends pas... C'est une plaisanterie.

La stupéfaction de Marichu était si grande que don Jorge se hâta de parler pour y mettre un terme :

— N'aie pas peur... C'est quelque chose de ridicule, quelque chose de bouffon... Des cancans de nos... bons amis...

— Achevez, je vous en prie. Vous savez que je n'aime pas les circonlocutions... A mon âge rien ne me fait peur.

— Eh bien, ma fille il faut que nous nous séparions : il y a des personnes qui se permettent de trouver mal que nous vivions ensemble.

Marichu comprit. Et, très indignée :

— Et quelles sont ces méchantes langues, quels sont ces calomniateurs ?

— Tout le monde, Marichu. Il y a des mois que l'on chuchote, depuis le moment où l'on a vu que tu étais un peu mieux arrangée et que nous allions ensemble partout.

— Quelle honte ! mon oncle, quelle affreuse honte ! Mais, comment ne m'avez-vous pas avertie ? Comment n'êtes-vous pas venu me le dire ?

Marichu ne put contenir ses larmes. Et don Jorge l'imitant balbutiait mille choses douloureuses et incohérentes.

— Le monde est répugnant... ce sont des langues de vipère... des envieux... toi naturellement toute seule... abandonnée... ou au couvent... Moi, seul, abandonné... à l'hôtel... La maison de Perico... je ne peux la voir même en peinture... Perico, Perico tout le portrait de sa mère... un semeur de discorde... Notre bonheur détruit... Vendre ma maison, vendre mes meubles... Calomnie... sans doute... mais... pas de fumée sans feu... Moi naïf... moi... imbécile... Père et fille, pensai-je... Vieillard et jeune fille, disaient-ils... Moi, solide, sans infirmité; toi jolie... toujours ensemble. Quel désastre ! quel désastre ! et moi qui t'adore, qui ne puis vivre sans toi, qui ne vois en toi qu'une fille... et eux, eux... Manolo m'avait prévenu... Je n'osais pas te le dire...

Marichu avait essuyé ses larmes. Et résolument :

— Ne pleurez pas, mon oncle Jorge. Qu'ils disent ce qu'ils veulent... Les cancaniers et les calomniateurs ne me forceront pas à vous abandonner,... parce que, si vous voyez en moi une fille, je vois en vous un père... Je ne me soucie pas des autres, je ne consulte que ma conscience.

— Non, ma chère Marichu ; si j'acceptais ton sacrifice je serais un lâche, un homme sans honneur, un malhonnête homme... Au bout du compte cette calomnie ne me fait rien perdre, tandis qu'à toi, elle te fait tout perdre... Vous autres femmes, la vertu ne vous suffit pas, il vous faut encore l'apparence de la vertu... Et la vie est si ignoble qu'entre la réalité et les apparences, ce sont celles-ci qui décident... Il n'y a pas d'autre solution que de nous séparer en déclarant à qui veut l'entendre, que nous le faisons justement pour imposer silence à la médisance et à la calomnie. Aux grands maux les grands remèdes... Je vais voir Manolo, lui demander conseil...

— Et moi, — dit Marichu, — je parlerai au Père Vazquez. Je vais mettre ma mantille...

L'oncle et la nièce se regardèrent consternés. De nouvelles larmes furent versées. Le plus abattu était don Jorge. Marichu qui avait été très affectée tout d'abord, souriait maintenant au danger, affrontant bravement cette nouvelle douleur.

XIII

Le Père Vazquez hocha sa tête vénérable d'un air affligé.

— Oui, mon enfant, vous ne pouvez faire autrement que de vous séparer de votre oncle... Vraiment don Jorge de Segovia est si vert et si solide qu'il semble votre mari bien plus que votre père. Je sais combien est profonde et pure l'affection que vous avez l'un pour l'autre. Il est fort probable, en outre, que sans vos soins et votre vigilance, don Jorge eût été brusquement accablé par le poids de ses années, dont le nombre est respectable. Et puis, un homme seul, même quand il est un vieillard... Quel malheur ! quel malheur ! Et vous, vous allez vous trouver seule aussi, parce qu'il ne me plairait pas que vous alliez habiter chez votre cousin Manolo qui... qui... Bien, ne parlons pas de cela. Mais je ne voudrais pas vous laisser sortir d'ici, du temple du Seigneur, sans une idée, sans une consolation... Voyons, voyons... Il ne vous plairait pas de vous marier?

— Avec qui, mon père? — demanda Marichu, d'un ton

où l'on sentait plus d'ironie à sa propre adresse que d'impatience et de curiosité.

Le Père Vazquez lui sourit, avec cette mesure et cette grâce séductrice des prêtres intelligents.

— Eh bien... avec lui.

— Avec lui? Qui, lui?

— Mon Dieu, quelle innocence !... Avec votre oncle...

— Mon père... mon père.... Vous vous moquez de moi?

Le confesseur et la pénitente causèrent encore quelque temps. Le prêtre exposait ses raisons. Marichu, prenant presque la chose en plaisanterie, protestait :

— Mais, mon Dieu, puisqu'il est pour moi comme un père.... puisque je ne vois pas en lui autre chose qu'un père.

— Raison de plus... Ainsi votre mariage aura une saveur de sacrifice et d'austérité qui plaira au ciel. Ainsi le scandale sera étouffé... Et la faute, la très légère faute, l'imprudence commise par vous deux sera effacée... Réfléchissez, réfléchissez.

Marichu réfléchit, mais la proposition du Père Vazquez lui semblait si saugrenue, si comique — le fruit, on le voyait tout de suite, d'une imagination sénile — que, sans le moindre embarras, elle redit tout à don Jorge. Celui-ci, au lieu de rire, se mit à contempler longuement Marichu, et avec une émotion pudique et une délicatesse admirable :

— Si tu voulais... — murmura-t-il.

XIV

Don Jorge et Marichu réfléchirent pendant plusieurs jours. C'était un cas de conscience... Don Jorge avait avoué à Marichu qu'il l'aimait tellement, tellement, qu'à la seule pensée qu'elle pourrait lui appartenir par la volonté de Dieu, il lui semblait revenir au plus beau temps de sa jeunesse. Tous les scrupules, toutes les hésitations de Marichu trouvaient en don Jorge un aimable adversaire. Car Marichu se faisait peu à peu « à cette idée ». Au fond de son âme une voix raisonnait ainsi : « Tu ne peux aimer ton oncle comme un jeune homme, comme tu as aimé Emilio, comme tu aurais aimé Manolo. Cela, non. Mais l'estime et la sympathie respectueuse que

t'inspire don Jorge, sont si grandes et si pures qu'il ne te sera pas très difficile de voir un époux en celui que tu considérais jusqu'ici comme un père... Sans doute votre mariage ne sera pas une idylle, mais ce sera une association fondée sur l'amitié, sur le besoin d'un appui mutuel... Et toi Marichu, tu es comme toutes les femmes ; entre te marier mal et ne pas te marier du tout, tu aimes encore mieux te marier... Il en a toujours été ainsi... Les trois quarts des religieuses qui ont pris le voile, l'ont fait par dépit, et il n'y a pas de vieille fille qui ne se trouve ridicule, quelque peine qu'elle se donne pour le dissimuler... Songe d'ailleurs que l'oncle Jorge t'aime, t'a toujours aimée comme aiment les hommes. Lui-même ne s'en était pas rendu compte jusqu'à ce jour. Ne vois-tu pas comme ces jours-ci il est joyeux et tout étourdi par son rêve de bonheur? Joyeux, parce qu'il entrevoit la possibilité d'un couchant radieux, d'un épilogue enchanteur pour sa vie... Étourdi par son rêve de bonheur au point qu'il voit ses cheveux blancs et ses rides sans penser à teindre ceux-là ni à effacer celles-ci... A toi, que t'importe? Don Jorge porte la jeunesse dans son cœur... Don Jorge a toujours été un enfant. Si maintenant tu allais lui dire : non, il mourrait de surprise et de chagrin. Car il est si naïf, à force d'être bon, qu'il s'est figuré que, pour ne pas te séparer de lui, tu lui diras : « amen ».

Marichu, comme toujours, courba la tête. Perico voulut s'opposer au mariage. Don Jorge puisa dans son âme une énergie dont il ne se supposait pas capable... et Manolo et Pilar, qui voyaient dans cette union l'aboutissement logique de la situation, qui comprenaient tout ce qu'il y avait de pitié et d'esprit de sacrifice dans ce mariage, y aidèrent et y applaudirent de toutes leurs forces. L'oncle et la nièce, devenus mari et femme, ne feraient pas un couple ridicule. Grâce à « sa santé de fer » don Jorge n'avait rien d'un vieillard. Aussi bien Marichu avec sa beauté fanée et ses façons austères « n'avait plus l'air d'une jeune fille ». Déjà, lorsqu'ils allaient ensemble au théâtre ou à la promenade, on les croyait mariés. Alors?... L'adresse du Père Vazquez — on ne sait s'il obéissait à de discrètes suggestions de don Jorge — éteignit les dernières flammes de la jeunessse de Marichu. Et le sacrifice fut consommé.

Toute la vie de Marichu n'avait été qu'un perpétuel holocauste sur l'autel d'un destin capricieux, d'un destin grotesque. « Si papa avait su !... » pensa Marichu en se parant devant la glace des traditionnelles fleurs d'oranger... Et tous ses amours, ses pauvres amours, défilèrent devant ses yeux comme des fantômes. C'était d'abord Perico, raide et cruel, qui la dédaignait, puis Manolo qui passait rapide et souriant sans la regarder, enfin Emilio, le passionné Emilio, qui tendait vers elle ses bras débiles, trop faibles pour la soutenir. Toute l'amertume, toute l'ironie de son existence s'offraient à son esprit en ce moment suprême pour lui faire perdre courage, pour l'inciter à un plus grand sacrifice !... Le couvent ! Il était trop tard, trop tard...

Son trousseau était préparé depuis des années ; c'était « celui d'Emilio ». Et il exhalait un parfum de tristesse et de vieillesse comme son mariage. Marichu eut un sursaut d'énergie ! Elle était si vaillante ! Elle était si experte en l'art de souffrir ! Elle alla à l'église.

Et le soir, quand elle dut occuper à côté de don Jorge la place de sa tante Élisa, quand elle dut se résigner à vivre dans l'ombre de la morte, quand toute la vieillesse qui l'entourait, la saisit comme un froid glacial, comme un froid mortel, Marichu enfouit sa tête dans l'oreiller et pleura doucement, sans écouter les phrases de don Jorge qui respectait sa douleur.

Et ce fut ainsi que commença le mariage de Marichu Hervas.

ALBERTO INSÚA

(TRADUIT PAR RENÉE LAFONT)

LE PRINTEMPS SERBE A CORFOU[1]

Musiques du soir. — Avant que le jour tombe, la musique, dans les camps, s'éveillait toujours par un prélude de petite flûte. Gazouillis haut perché, sur quelques notes seulement, qui appelle à la danse : et le kolo s'est dansé, en effet, à l'heure du crépuscule, tous les soirs de ce printemps corfiote. Après toute une journée de travail, partant à la promenade, nous regardions de la route les hommes qui se groupaient sur la prairie. Les bras, d'abord, semblaient s'accrocher mollement et les talons ne frappaient la terre que de loin en loin, avec caprice. Nous disions :

— Le petit, qui nous tourne le dos, est-ce Juro? Et le maigre, en face, est-ce Wladimir?

Juro, le caporal de ma baraque, un type de paysan trapu, l'œil madré : habile à observer nos manies d'infirmières, à les imiter, à s'en prévaloir ; un peu servile, peut-être, devant les autorités, que ce fût « Monsieur Chef » ou « *Sestra Mayor* », mais capable de veiller un malade vingt jours et vingt nuits sans se plaindre. Au kolo, avec sa capa sur l'oreille et son œil toujours aiguisé de malice, il semblait goguenarder, comme en train de jouer un bon tour. Wladimir, le grand blond, gardait son air las, sa mine d'efflanqué triste qui ne sourit jamais; d'autres, comme le caporal Miloch, étaient vraiment transformés, possédés par la danse. Avec plusieurs gaillards de son espèce, il accélérait le rythme en choquant les pieds par

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 avril 1918.

à-coups successifs, de plus en plus pressés ; au lieu de se lier aux coudes, les bras se rivaient aux épaules ; et la masse des hommes ainsi confondus avançait, reculait, ou plongeait vers la terre, imitant une ronde sacrée de gnomes ; puis, tout à coup, les hommes étaient debout, disjoints, et chacun à son tour exécutait le pas qui était peut-être réglé par des conventions très anciennes, mais qui semblait inspiré par la fantaisie de chacun. Pour nous, l'émerveillement venait de cette fantaisie qui n'était pas seulement dans la diversité des figures et qui, suivant les jours, transportait le kolo ici ou là, y menant une nombreuse assistance ou en faisant une petite fête secrète, pour initiés. Nous avons vu ainsi de superbes kolos guerriers à flanc de colline ; nous en avons vu, à la lisière de l'hôpital, auprès de la baraque sept, qui étaient intimes et bon enfant ; mais les plus recherchés étaient ceux de la baraque deux, à cause du violoniste. Ce violoniste était malade de la poitrine ; on tirait son lit dehors, quand la chaleur du jour commençait à décroître ; il appuyait son violon sur la pile d'oreillers qui le soutenait lui-même ; ce violon avait traversé l'Albanie et la mer, il venait de Serbie : son maître le maniait gravement et délicatement, un peu comme une relique, un peu comme un enfant...

La plus belle musique, pourtant, n'était pas celle-là : la plus belle jaillissait dans la nuit, quand la terre respirait d'aise sous les étoiles et que la brise de mer s'était levée. D'abord, nous avions cru que nous ferions bien d'aller à sa rencontre ; et nous descendions vers la jetée où arrivaient, de tous les points de la baie, les bruits qui courent à ras d'eau, transformés, mystérieux. Toutefois, quand nous avions remonté le sentier bordé de cyprès, c'est à notre porte même que nous trouvions installés les musiciens les plus parfaits. Ils habitaient ces tentes individuelles qui, à quelques mètres de notre baraque formaient un campement primitif et sauvage. Après leur souper, qu'ils prenaient en plein air, ils allumaient une lanterne fumeuse autour de laquelle ils se tenaient assis, sagement et solennellement. Parfois, un d'eux tenait un texte écrit, un papier à musique ; et nous nous étonnions de reconnaître soudain un choral de Bach. A mesure que la soirée s'avançait, toutefois, les chanteurs cessaient de consulter le papier. La

lanterne continuait à rougeoyer sur les faces graves : tout près de là, dans l'ombre, nous frémissions sous la mélopée qui, de plus en plus libre, se faisait en même temps plus douloureuse et tendre. Notre baraque semblait, à cette heure-là, une maison très luxueuse, presque un château de lumière à cause de six ampoules électriques installées récemment. L'une de nous s'avisait qu'il était tard ; que, le lendemain, il faudrait nous lever matin ; que nous devrions nous coucher. Et, dans cette baraque, il est vrai que nous avions des lits ; par la porte ouverte, nous pouvions entrevoir un pan de rideau, le coin d'une étagère, le cuivre d'un fourneau, — tout cela en fonction de la vie policée, régulière ; mais les chanteurs, devant leurs tentes, chantaient toujours. En eux comme en nous, sans doute, c'était le même besoin qui grandit, au lieu de s'assoupir, à mesure que la musique abolit le monde présent, crée la magie d'un « ailleurs ».

Quand tous les sons s'étaient tus, après un long silence, il arrivait qu'une seule voix, en pleine nuit, se fît entendre encore. Elle chantait sur des mots inconnus, dont nous ne savions pas le sens. Elle chantait, sûrement, les regrets infinis, les infinis désirs, — essentiel trésor d'hommes qui couchent sur la terre nue, et qui ont tout perdu, et qui ont tout souffert, et qui ne renoncent à rien puisqu'ils vivent.

***

Le miracle de mai. — Aux premiers jours de mars, le colonel A... nous avait bien dit : « Dans deux mois, quand nous repartirons... » Et cette prédiction semblait si chimérique, alors, qu'elle en était douloureuse. C'est bien en mai, pourtant, que nous avons commencé à voir dans nos baraques les lieutenants recenseurs qui, un carnet en main, demandaient à nos malades :

— *Choumadska Divisia? Morawska Divisia? Drinska Divisia?*

Que cet Ilia Nestérovitch, squelettique, ou ce Petar Petrovitch, tuberculeux, rejoignent leur division, redeviennent des soldats, il est bien clair que cela, à jamais, restera impossible. Mais d'autres Petar, d'autres Ilia, — et, avec eux des Drago-

lioub, des Alexander, des Iovan, — répondent avec élan à la question sur leur compagnie, à celle sur leur numéro matricule. Après le passage du lieutenant, un mot nouveau circule de bouche en bouche : « *Za Saloun* [1]! » Ceux qui le disent, ce sont les mêmes qui, naguère, mettaient des inflexions si navrées sur la phrase : « *Sestra, bolé mi nogué !* » Le « *bolé nogué !* » au sens littéral, le mal aux jambes, ce fut symboliquement, si l'on peut dire, le mal des Serbes. Avec nos classifications en langue d'hôpital, nous avions bien discerné parmi eux des bronchiteux, des typhoïdiques, des dysentériques : mais la maladie de chacun, dans sa variété particulière, s'effaçait devant l'immense fatigue qui était le lot général.

« A Salonique ! — *Za Saloun !* » — Les trois syllabes se teintent d'attendrissement ou de résolution farouche. Pourtant, « *Saloun* » n'est pas encore la Serbie ; ce n'est que la ville mal hantée, mal tenue, où les troupes alliées campent parmi les Grecs fourbes, sous l'œil narquois des Allemands. Mais voilà ce qu'il ne faudrait pas dire à ces épuisés d'hier qui, soudain, ont fait les gestes du dormeur qui s'étire, qui se soulève, et dont tous les muscles sont tendus à nouveau pour l'effort.

Oui, dans le courant de ce mois de mai, le *Saint-François-d'Assise*, le blanc bateau funèbre, a pu cesser enfin de visiter nos rives ; Petar Petrovitch, Ilia Nestérovitch et les autres soldats qui ne pouvaient plus combattre sont partis pour Bizerte ; et dans nos baraques noires, que perce de plus en plus rudement la chaleur du soleil, nous avons vraiment assisté à la résurrection des vivants d'entre les morts...

***

Le monastère dans la montagne. — Parce qu'il nous est apparu que cette vie va cesser, — que, nos Serbes partis, nous partirons à notre tour, — nous nous sentons plus fortement attachées aux gens, aux choses, aux paysages. Ce monastère, où nous sommes montées si souvent à la tombée du jour, il nous avait valu d'abord le plaisir de le découvrir, d'en être

1. A Salonique !

les visiteuses clandestines, et peut-être un peu sacrilèges. Ensuite, il n'avait plus été que le but de promenade, proche et commode, vers lequel on s'achemine sans y penser, en emportant un livre, en continuant une conversation, — comme on se promènerait chez soi, à la campagne. Maintenant, chaque fois que nous y allons encore, nous recueillons précieusement tout ce qu'il nous donne de son silence, de son mystère, de ses senteurs. Les épines et les néfliers ne sont plus en fleurs auprès du puits moussu qu'on rencontre au bas de l'allée. Les grenadiers, par contre, sont illuminés comme si de vraies langues de feu s'étaient arrêtées sur leurs branches. Le gazon est toujours doux aux pieds tandis que, lentement, on monte vers le vieux porche qui tient trois cloches suspendues à son faîte ajouré. Nous nous souvenons que, le premier soir, par delà ce porche que nous n'osions pas franchir, nous avions aperçu une rose pourpre, solitaire et splendide, qui avait eu raison enfin de nos hésitations. C'est en allant vers elle que nous avions connu le très petit cloître, ses colonnes et ses pampres, et l'autel où nous n'avons jamais vu de fidèle en prière, mais où la lampe brûle toujours devant les images saintes. L'autel était à droite, accoté à la chapelle qui s'ouvre peut-être à de certaines heures, mais qui est restée pour nous strictement verrouillée, ce jour-là et depuis lors. A gauche, au contraire, s'ouvrait une porte qui naturellement nous tentait, bien que derrière elle tout fût noir ; et nous avions tâtonné à travers trois petites chambres, dans une obscurité profonde, avant d'aboutir à la plate-forme où se voient les plus belles fêtes du couchant sur la montagne.

Voilà longtemps déjà que la rose rouge est morte, et le rosier du cloître n'en a pas porté d'autres : mais la pierre grise des vieux murs suffit à recréer le charme qui nous avait attirées et conquises. L'une ou l'autre, parmi nous, s'attarde plus longtemps au balancement d'un pampre le long d'une colonne, à la danse de la flamme qui vacille sur l'autel ; les autres ont déjà traversé les trois chambres sombres ; elles sont groupées au rebord de la terrasse d'où elles vont guetter l'embrasement du ciel.

Cet embrasement, nous ne l'aimions autrefois que pour l'or, le corail, et tous les bleus turquoise et tous les roses

livides qu'il assemble et oppose. Mais depuis que l'été d'Orient, chaque jour, nous accable davantage, l'embrasement final devient aussi le signe de la fraîcheur prochaine. Il y a comme cela, chaque soir, un moment où la peau se sèche, où le corps est allégé de sa torpeur. Il semble délicieux d'avoir à marcher vite puisque, comme toujours, nous nous sommes attardées sur la terrasse au delà de l'heure raisonnable. Il arrive que, possédée de cette allégresse qui dissipe toute contrainte, une de nous, en repassant le porche, tire la corde pendante de l'une des cloches du faîte. Trois tintements s'éveillent; la cloche, là-haut, se balance contre un pan étroit de ciel. Nous fuyons presque, comme fuiraient des gamins qui prennent peur de la farce qu'ils ont eu le tort de faire. Alors, en dévalant à travers les pentes, nous rencontrons les chevaux qui ont là leur pacage.

Ils étaient treize cents chevaux, — et parmi eux, des juments, — que les cavaliers serbes ont pu sauver et embarquer sur les navires. Or, ce mois-ci, voilà que, près des juments, nous voyons apparaître de petits poulains à la crinière hirsute, aux jambes écartées et raides.

— Quel âge ont-ils? — demandons-nous au soldat qui en ramène un justement, l'ayant hissé pour moins de fatigue sur le col de la jument blanche, sa mère.

— Trois jours !... Deux jours !... Celui-ci est né aujourd'hui même !.

Sans harnais, sans licol, sans gardien, les belles bêtes souples et les petites bêtes maladroites vivent librement sous le couvert des oliviers. C'est une vision de Paradis Terrestre, le jour où Dieu le Père créa « les animaux qui vivent sur la terre ». Cependant, l'ombre croît, nous nous hâtons, nous nous retrouvons seules par delà le pacage. Aux derniers arbres de la pente, une étincelle semble jaillir sous nos pas, une autre voltige dans les broussailles de gauche ; soudain, il y en a dix, il y en a vingt ; elles s'allument et s'éteignent en avant de nous, comme dans un conte qui ferait peur aux enfants. Mais, pour avoir peur, nous vivons de trop près avec les bêtes, grandes et petites, de nuit et de jour. Les lucioles nous accompagnent jusqu'à notre baraque ; il y en a même une qui franchit le seuil et qui pique en zigzag l'ombre du couloir ; puis

elle se perd tout à coup dans le rayon d'une lampe, et c'est autour de cette lampe que nous nous groupons pour le dîner en retard.

***

Autres adieux. — Voilà des jours et des jours que le capitaine Yégor Martinovitch nous répétait sans cesse :

— Quand, enfin, viendrez-vous nous voir? Nous aussi, nous devons partir !

Et ce jour-là, nous décidons qu'il est vraiment de toute urgence d'aller à ce camp monténégrin où notre visite est attendue depuis si longtemps et qui sera levé dans deux jours.

Notre ami le capitaine a reçu de l'Intendance une veste, une capote, des bandes molletières, — toute la tenue bleu horizon d'un fantassin de France ; mais il a gardé sa coiffure nationale, la capa rouge qui se porte sur l'oreille et qu'agrafe l'aigle de cuivre au bel éploiement héraldique. D'ailleurs, il y a une certaine manière de boucler un ceinturon et d'y passer un revolver qui, tout de suite, donne à un équipement son accent national : et personne ne s'aviserait, en regardant le capitaine, de méconnaître un chef libre de partisans « tchernagores ».

Le camp est situé à l'extrémité de la presqu'île de Corragio. Cette presqu'île ferme d'un côté notre baie, — si étroite qu'elle ne masque pas la citadelle de Corfou, si basse qu'elle semble posée sur l'eau comme un très long radeau garni de feuillage. A la tenir ainsi dans notre horizon le plus direct, nous pensions la connaître : quelle n'était pas notre erreur !

Il a fallu, pour l'aborder par sa base, remonter d'abord pendant une demi-heure la route poudreuse ; mais ensuite, le sentier du bord de l'eau, tout feutré de plantes humides, nous a conduites vers ce qu'il est convenu d'appeler au théâtre une « solitude agreste ». Puis, là où, brusquement, la presqu'île se relève pour se terminer en falaise, nous avons vu paraître le capitaine, notre guide et notre hôte.

— Les sœurs chez nous, enfin ! — s'est-il écrié, les bras écartés suivant la mimique de bienvenue telle qu'un vieux baryton ne l'exécuterait pas mieux.

Puis, d'un autre geste ample, il nous désigne le camp, et

nous croyons entrer dans un quatrième acte, au moment où les choristes, en scène, vont attaquer un ensemble.

Les autres camps, pourtant, ont ces mêmes tentes basses ; on y trouverait aussi, en les cherchant bien, ces tabourets rustiques, ces tables improvisées, ces gobelets d'étain, et ces grandes urnes de terre, et ces bottes de poireaux. Seulement, comme pour l'équipement, il existe un art de disposer des accessoires qui, par eux-mêmes, n'auraient pas de signification. Un camp serbe, par exemple, était en mars un lieu triste et sordide, où des hommes déguenillés s'épluchaient de leur vermine. Le même camp, aujourd'hui, est fraîchement ratissé ; de petits parterres où alternent des arabesques de cailloux et des festons de cactus témoignent du goût classique de jardiniers soigneux : tout l'ensemble montre un effort pour reconstituer là un peu de la patrie absente, pour y mener une existence tranquille de paysans policés. Ce camp monténégrin exclut toute observation sérieuse : nous sommes en plein romantisme, chez des brigands sympathiques, dans un décor truqué.

— Ah ! — nous dit le capitaine, — si nous avions pu nous battre en France ! Nous étions là plus de dix-huit cents, prêts à tout contre les Allemands ! Mais le général Joffre nous envoie à Salonique. Et nous sommes un commando français, nous obéissons !

« *Frantzouski commando,* — un commando français », — c'est la fiction militaire grâce à laquelle ces Tchernagores évitent d'être confondus dans les rangs des Serbes, et de subir jusqu'à un certain point leur domination ; mais ceci nous entraînerait à la discussion de querelles balkaniques où nous n'avons rien à voir, qui ne sont pas notre affaire. Mieux vaut apprécier la courtoisie avec laquelle ce personnage grandiloquent fait hommage de ses soldats et de lui-même à Joffre, notre chef suprême, qui doit être joliment content de l'aide qui lui arrive ainsi.

— Mais, capitaine, où sont Petar Ilitch, Petar Petrovitch, Ilia Milenkovitch?

Nos relations avec le capitaine Martinovitch datent du moment où il venait visiter les hommes de sa compagnie en traitement dans nos baraques : ce sont ces hommes que nous cherchons, — que nous découvrons tout à coup, groupés

en désordre pittoresque et ayant l'air, eux aussi, de jouer une scène de contrebandiers.

Petar, Ilia, et l'autre Petar ! Ceux-là pourtant ont été nos enfants très choyés parce que très malades. A quel degré de maigreur avait pu atteindre ce second des Petar, un immense gaillard qui a près de deux mètres et qui est resté plié dans un lit trop court, tout le temps qu'a duré sa typhoïde grave ! Les deux autres, soignés pour le même mal, étaient d'une pâleur cireuse, avec des oreilles décollées ; mais ils avaient des manières gracieuses, un peu félines, de réclamer de l'orangeade ou d'offrir des fleurs fraîches qu'un camarade valide venait de leur apporter. Encadrés dans notre milieu d'hôpital, ces Tchernagores étaient en somme des malades très spécialement doux et maniables, qui ne restaient pas enfoncés dans une souffrance morose. Ici même, d'ailleurs, ils ont vers nous un élan gentil, des rappels spontanés de la si délicieuse orangeade et des camarades qui sont restés après eux dans nos salles. Ce n'est pas leur faute si, retournés à leur milieu d'origine, attifés et campés dans le style héroïque, ils nous semblent superbes jusqu'à en être un peu ridicules...

Qu'y a-t-il, d'ailleurs, de plus variable que le ridicule? Le capitaine Martinovitch, en ce moment, répond à une de nous, qui veut savoir s'il y a encore ici des soldats français. Après quelques mots de regret et d'éloge consacrés aux alpins, il entreprend de nous renseigner sur les zouaves de la territoriale, qui ont repris le poste à la lisière du camp.

— De vieux hommes ! Si vieux !

Malgré tout le désir qu'il a de rester correct, le capitaine a trop envie de rire ; ses joues se plissent, ses yeux pétillent, il va éclater.

— Si vieux ! Pensez un peu ! *Dva pout tchi-tcha !*

Le tchi-tcha, quand il n'est pas un vrai grand-père, est l'homme vieillissant, fatigué, auquel on donne affectueusement ce nom. Mais « *dva pout tchi-tcha* », — deux fois grand-père, — signifie quelque chose de si cassé, de si imbécile, ou de si bedonnant, que le capitaine éclate pour tout de bon !

Comme ils bivouaquent au revers du rocher près duquel nous voici arrêtées, nous demandons à les voir, ces vieux hommes de France. Le capitaine nous guide, une brèche

s'ouvre, un peu d'horizon surgit. La mer est telle qu'on la voit au pied des falaises hautes, avec ses flaques de bleu sombre, que sertit sa masse glauque; la citadelle, que la presqu'île ne sépare plus de nous, est modelée par le soleil oblique avec des ombres violettes entre des explosions d'orange.

— Un joli point de vue, pas vrai, mademoiselle?

Le vieux zouave a l'accent du Midi comme on ne l'a qu'à Marseille ou dans les environs. Mais un de ses compagnons demande :

— Tiens ! Est-ce que je ne vous ai pas vue à Moudros, à l'hôpital de campagne?

Le capitaine Martinovitch a beau se tordre, sans pitié ni pudeur : nous ne les trouvons pas si grotesques, les sept pères de famille, un peu ventrus sans doute, et portant leur chechia sans y chercher malice. Comme nous, ils ont un peu roulé à travers toute la Méditerranée ; comme nous, n'étant pas des combattants de première ligne, ils ont travaillé à l'abri du canon de Seddul-Bahr. Ils ont bien travaillé, quand même, sans s'étonner de rien, sans se plaindre des fièvres ou de la fatigue. Garder ce camp monténégrin, c'est une faction comme une autre, qu'ils montent avec bonne humeur.

— Vous vous entendez bien avec vos voisins?

— Tiens, pourquoi pas? Il y a du bon monde partout !

Philosophie supérieure et gentille, qui nous donne juste à point, au capitaine et à nous, la leçon dont nous avions besoin.

— Capitaine, nous allons vous quitter ! De votre réception à ce camp, nous garderons un souvenir impérissable ! Et dans vos futures campagnes, notre souvenir fidèle vous accompagnera !

En réponse à cet adieu, le capitaine tiendrait prêt, lui aussi, un discours où seraient célébrés notre mission charitable, nos soins efficaces et dévoués. Mais, le débiter tout de suite, cela signifierait qu'il accepte que nous repartions à pied, par la route, comme nous sommes venues. Fastueusement, il proteste :

— Impossible, mes sœurs, moi, je vous reconduis en bateau !

Nous embarquer toutes les sept sur le bachot à fond plat qu'il emprunte à des Grecs, c'est une entreprise qui ne paraît

ni simple ni peut-être même bien prudente : mais comment nous soustraire à cette volonté qui ordonne et supplie? Au bout d'un quart d'heure, et de discussions terribles qui mettent les Grecs aux prises, la barque est aménagée par le moyen de quatre chaises et de deux planches pour nous y faire asseoir ; le capitaine est au banc du barreur.

Lentement, la barque vire ; elle louvoie quelque temps devant le long col mince de la verte presqu'île. Plus loin, où se redresse la falaise, le camp doit continuer à vivre de la vie théâtrale qui lui est naturelle ; mais pour nous, à part le bruit des rames, un grand silence enveloppe cette fin de jour sur la rade. Un quart d'heure plus tard, nous sommes toutes surprises que la barque heurte à notre appontement ; et quand le capitaine offre à chacune de nous son aide pour y poser le pied, nous n'échangeons plus que des paroles sans apprêt, d'une cordialité fruste, qui ne valent que par l'accent.

***

Le premier départ. — Jamais, dans la vie de guerre, les choses ne se passent au jour précis où elles étaient attendues. Nous guettions ce premier départ ; on nous l'avait annoncé pour un samedi ou un lundi ; et nous sommes brusquement surprises quand ce matin, à cinq heures, les cuivres d'une musique régimentaire nous éveillent.

Pas un nuage dans le ciel où monte un soleil qui flambe. Les cyprès de notre terrasse coupent de leurs six fuseaux sombres l'horizon familier, tout baigné de clarté. Un bateau, plus grand que le *Saint-François-d'Assise*, — plus grand aussi que notre vapeur régulier pour Corfou, — est venu s'amarrer à la jetée.

Naturellement, il ne faut pas demander à cette musique de répéter les accents nostalgiques des autres musiques serbes, — celles qui, tant de fois, ont vibré ici même dans la nuit. Les trompettes et trombones, bravement, jouent une marche de guerre, une marche de victoire ; leur clameur nous force à nous dépêcher, à sortir de notre baraque, à nous poster enfin au rebord escarpé de la terrasse, entre nos cyprès. Alors,

dans un mouvement cadencé, nous voyons approcher les compagnies qui, toutes, sont précédées d'un fanion auquel s'attache en aigrette un bouquet.

Dans cette « *Morawska Divisia* » qui défile à nos pieds, pourquoi nous évertuer à reconnaître tel ou tel des hommes qui marchent d'un même pas, vêtus de kaki uniforme, toutes les physionomies ramenées à un type unique sous les capas semblables? D'un coup d'œil, nous avons embrassé ce qui donne à cet embarquement son caractère de puissance et de solennité. Les hommes que nous avons connus faibles, las, ou agités d'espérance, ils n'existent plus à cette heure en tant qu'individus aux passions distinctes ; ils ne sont plus que les éléments de cette coulée vivante qui commence à notre droite et qui s'étire tout le long de la jetée jusqu'au bateau qu'elle entoure, puis que peu à peu elle affleure, et qu'enfin elle recouvre.

C'est sur les tableaux de marines, peints sommairement aux couloirs des vieux palais royaux, que les bateaux apparaissent ainsi garnis de soldats qui se touchent, qui se pressent, qui s'accrochent à tous les bastingages et jusque dans les vergues entre les belles voilures. Seulement, au temps des belles voilures, la mer, même aidée de la tempête, n'engloutissait pas d'un coup, en quelques secondes, la lourde masse humaine qui chargeait le navire.

— Arriveront-ils, seulement?

L'une de nous a osé le dire ; mais, toutes, au même moment, nous avons pensé :

« Ah ! que seulement ils arrivent ! »

Les cuivres envoient l'hymne national, à grands éclats sonores, aux quatre coins du ciel. Il ne débouche plus de soldats à droite ; en face, la jetée n'est plus occupée que par des isolés, ceux qui ne partent pas aujourd'hui, mais qui sûrement partiront à leur tour, demain ou les jours suivants. Dans un groupe de quelques officiers, je reconnais le colonel A... Voici venu le jour qu'il avait assigné au Destin ; le Destin s'accomplit : et si nous avons peur, nous qui ne sommes que des femmes, ce vrai soldat, au moins, devrait nous montrer un visage triomphant. Cependant, à ce moment précis, il faut que je me rappelle des paroles qu'il a dites, — paroles récentes, et qui

ne démentent pas sans doute sa prophétie première, mais qui l'accompagnent de restrictions si graves !

— De six cent mille hommes, notre armée, en trois ans, est tombée à cent mille. Et vous autres, les Français, les Anglais, vous pouvez parler d'une guerre qui durerait encore deux ans, trois ans, — ou, qui sait, davantage? Mais après six mois de nouvelles batailles, chez nous, il n'y aura plus personne !

Voilà ce qu'il répondait, un soir de la semaine dernière, à nos espérances trop faciles ; et son calcul, ce soir-là, sous le clair de lune, devant un monde tout paré de paisible splendeur, nous semblait si atroce que nous ne voulions pas l'entendre ; mais le calcul s'est enfoncé en nous, malgré nous, avec sa rigueur brutale. Par delà le sous-marin qui les guette, par delà les batailles sanglantes qui se livreront dans la montagne serbe, faudrait-il donc, un jour, en arriver à dire : « A quoi bon, tout cela? »

Heureusement, pas un homme de tous ceux qui s'agrègent coude à coude, cœur à cœur, n'a été effleuré par la pensée détestable. Dans l'espace, un hydravion bat l'air de sa queue, semble montrer à ces braves la route du large. Le bateau part ; au bout de la jetée, le colonel salue, correct et calme. Chez nous, une voix prononce :

— Parce qu'il est complet, parce qu'il est sublime, un sacrifice ne peut devenir inutile...

*
* *

Le dernier départ. — Après la division de la Morawa, celle de la Drina est partie ; et aussi la division de cavalerie qui était notre plus proche voisine, qui nous envoyait tous ses malades. Les musiciens eux-mêmes seraient-ils partis? Ils ne sont plus là pour saluer cet embarquement, le dernier, celui qui comprend tout le personnel des ambulances.

— Vous verrez ! Les autres bateaux sont arrivés sans malheur ! Mais je porterai la mauvaise chance à celui qui m'emmène ! C'est tant pis pour ceux qui font avec moi le voyage !

Quand un Slave énonce une superstition, on n'ose pas le

contredire ; il a un air d'être en communication avec les puissances occultes qui fait tellement honte à notre sagesse raisonneuse, peut-être sourde et aveugle ! Nous ne pouvons admettre cependant, que l'heureuse traversée de tous les autres transports ne soit un bon présage. Depuis quinze jours que se succèdent les embarquements héroïques, pas un accroc ; les dépêches de Salonique nous l'affirment ; et d'ailleurs, ce n'est pas nié par notre ami lui-même, — notre ami, le Philosophe, celui que nous avons toujours appelé le Slave par excellence.

Il part tout à l'heure ; et, avec lui, certains infirmiers de notre hôpital ; et aussi l'autre ami qui, pour nous, à jamais, conservera ses droits au surnom de la Jeunesse ! Je ne sais pour quelle raison le bateau n'est pas venu, ce matin, à l'heure où le soleil monte, où l'hydravion prend son vol. Maintenant, c'est la lourde chaleur qui suit midi ; les hommes, au lieu d'arriver d'un pas leste, stationnent depuis longtemps sur le chemin qui poudroie, qui n'a presque plus d'ombre. Ces hommes, d'ailleurs, ne sont pas tout à fait des soldats : des « sanitaires » seulement. Alors, au lieu de rester sur notre terrasse, là-haut, les dominant comme au spectacle, nous descendons parmi eux. Nous souhaitons bonne chance à ce Iovan, à ce Marco qui ont travaillé avec nous, qui furent nos camarades, et qui vont marcher avec les régiments d'attaque. La Jeunesse passe, nous serre la main : mais ce n'est plus le moment de lui demander ses impressions ; la figure qu'éclaire si souvent un sourire d'enfant est sculptée dans une expression de gravité militaire. Et voilà que nous disons adieu une fois encore, — la dernière fois, vraiment, — au Philosophe qui passe. Sa précédente phrase, dix minutes plus tôt, avait été cette boutade, à demi sérieuse, à demi plaisante, à propos de son bateau. Maintenant, il a des ordres à donner, il s'arrête à peine ; tout un groupe d'infirmiers s'ébranle à sa suite : nous restons seules, clignant des yeux devant l'eau étincelante, envahies par l'idée de la séparation définitive qui commence.

La séparation d'avec les Serbes ; oui, c'est un changement d'état qui ne va pas se faire tout d'un coup, par cassure nette, — pas plus, d'ailleurs, que notre attachement à eux n'était

devenu solide en un jour. En ce moment, dans nos baraques, il nous reste encore quelques éclopés, quelques « *tchi-tcha* » à guérir. Quand il n'y en aura plus, nous garderons le souvenir de tous les autres « *tchi-tcha* » et de tous les petits jeunes, drôles ou vaillants, qui ont été liés à nous par des liens très forts, élémentaires. Comment oublierions-nous, enfin, ces conversations en un français d'autant plus coloré qu'il était extravagant, où le Slave nous découvrait dans ses subtilités l'âme d'une race étrangère?

Les souvenirs, toutefois, n'ont que leur valeur de souvenirs ; ils ne sont pas le présent, ils n'absorbent pas tout l'esprit ; et si nous avons supporté ici-même notre exil, c'est que ces Serbes étaient devenus pour nous la réalité de chaque jour, de chaque heure. Ils cessent de l'être ; et le dernier bateau n'a pas quitté le rivage que nous sentons déjà, en afflux violent à notre cœur, le désir de revoir la France, de lui consacrer notre travail, de nous vouer comme jadis à son service, humblement et absolument.

***

Les rêves de juin. — Le bateau de Corfou, vers sept heures, doit apporter les nouvelles. Nous le guettons chaque soir ; car, le soir même, nous ne sommes plus tentées par la promenade. Une toile à voile est accrochée à deux de nos cyprès ; nos marins savent la tendre, suivant l'heure, de façon à nous donner un abri mouvant contre le soleil ; et c'est le seul endroit où il soit possible de vivre quand nos baraques de bois sont envahies par les mouches et que l'air surchauffé y devient irrespirable.

A cette fin de jour, d'ailleurs, nous ne nous soucions ni de la brise qui se lève, ni des buées mauves ou couleur de jacinthe dont s'enveloppent les montagnes d'Épire. Tout ce qui nous importe, c'est l'avance de ce petit vapeur qui, en arrivant à notre baie, a piqué vers Fustapidima, y a stationné, puis en est reparti, mais d'une allure si lente! Nous savons que le vapeur, avant cela, en quittant Corfou, est allé se ranger au flanc de l'*Edgar-Quinet* ; et là encore, il a dû attendre le bon plaisir du quartier-maître qui, chaque jour,

lui passe la feuille où les communiqués reçus par T. S. F. sont transcrits pour nous. Enfin, le voilà qui accoste à la jetée ! Nous voyons descendre tout un public dont l'empressement rappelle celui des voyageurs de banlieue, un samedi soir : médecins ou infirmiers qui sont allés à la ville, qui en rapportent des paquets, un panier de fruits, tout au moins des journaux. Le vaguemestre nous a vues ; il gravit le raccourci qui l'amène à notre terrasse, porteur du précieux papier. Et c'est aux nouvelles russes que, tout de suite, nous cherchons les quelques lignes dont nous sommes si avides.

Mais en même temps que l'offensive de Broussiloff nous apprenons qu'une offensive se prépare en France ; nous connaissons le point où elle doit se déclencher ; de la ville où afflueront les blessés, on nous fait signe, on nous garde le poste que nous voudrions tant occuper ! Cependant, nous ne sommes pas libres de quitter les quelques malades qui nous restent ; et qui sait si, par un caprice des bureaux qui régissent nos grands chefs eux-mêmes, on ne maintiendra pas notre hôpital pour la vague chance qu'il serve un jour, on ne sait à quoi, on ne sait comment?

L'impatience qui nous saisit alors, c'est celle qui doit tenailler tous les soldats d'un secteur tranquille pendant les jours où, ailleurs, se joue la partie dont les camarades courront seuls le formidable risque et gagneront peut-être l'incalculable enjeu !

Puis, lors même que nous nous reprochons cette comparaison trop orgueilleuse — car, pour sentir en soldats, il faut aller au feu, — il nous reste un besoin instinctif, irraisonné, d'approcher ce front de France bouleversé, qui va être meurtri une fois de plus ! A la rigueur, si tous les postes sont pourvus, nous pourrions accepter de rester inactives ; mais, au moins, que nous soyons là, silencieuses, immobiles, ne gênant personne. Et chacune de nous pense à des veilles qu'elle a faites auprès d'un être cher, alors que se prolongeait une agonie ou qu'un accouchement se préparait...

— En février, Verdun, le danger de mort : il a fallu partir. Maintenant, à l'aube d'une résurrection, nous n'allons donc pas revenir?

Il faut apaiser celles qui, autour de ce thème, s'énerveraient

sans mesure. Voici la nuit qui tombe, une fois encore, sur la rade splendide, sur nos baraques, sur le camp rapetissé où quelques Serbes de l'Intendance restent encore. Des forêts flambent, en face, sur la côte d'Épire, détournent vers elles nos regards. Un peu de fatalisme oriental vient aider à notre résignation.

— Inch'Allah ! Que demain ressemble donc à aujourd'hui si c'est là notre sort !

Et cependant, il arrive, le jour où, à la volée, l'officier gestionnaire jette ce renseignement par une fenêtre de notre baraque :

— Ordre téléphonique de la direction : l'hôpital est transféré à Salonique. Tous les malades sont évacués après-demain. Aussitôt après, on commence l'empaquetage !

Ah! peu importe que pour faire régler plus vite notre départ, il faille affronter dans Corfou la rue brûlante qui mène à la direction! Peu importe que, d'abord, l'accueil un peu narquois du directeur nous masque sa réelle bienveillance! Enfin, le principe est acquis ; quand le ministère aura été avisé, quand il nous aura envoyé par télégramme notre ordre de rappel, nous serons libres de remonter par l'Italie, — par la voie la plus courte, — vers Paris d'abord, et, tout de suite après, vers la bataille de la Somme !

***

Démolitions. — A Moudros, nous étions parties en même temps que nos malades, des « pieds gelés » pour la plupart, et presque tous des noirs. Nous avions embarqué avec eux sur le *Bien-Hoa*, devant les laisser à Bône ; derrière nous, il restait encore un hôpital intact qui s'est démoli ensuite, nous n'avons su quel jour, nous n'avons su par quel bout.

Or, voici que, près de la baraque deux, qu'entourent les travailleurs du génie, les panneaux de la baraque une s'empilent déjà sur le sol, dûment étiquetés et numérotés. Hier, cette baraque était encore un abri, un asile ; nous y avions distribué la soupe à des incurables qui s'y étaient acagnardés depuis des semaines, qui avaient peut-être espéré y finir leurs jours. Ils sont partis cependant, après cette soupe, pour

l'hôpital voisin du lazaret ; et nous, tout étonnées de nous voir en vacances, nous avons accepté l'offre d'une automobile qui nous a été faite par d'aimables voisins pour aller visiter, sur l'autre rive de l'île, la plage légendaire et le vieux couvent grec de Paleokastrizza.

Nausikaa, dit-on, imprima ses pieds nus sur le sable, au pied des falaises qui s'incurvent en donnant à la plage une forme de croissant. Sable fin ; algues vertes ; émaux translucides et opaques dans l'eau bleue, de trois bleus différents ; une fraîcheur délicieuse, tout l'attrait des lieux qu'a désignés la fable quand ils sont solitaires, quand aucune exploitation honteuse ne les dégrade : mes compagnes et moi, nous nous y sommes attardées longtemps.

Ensuite, nous sommes montées à ces bâtiments blancs, dômes et terrasses, où de vieux moines courtois nous ont offert la vue de la côte italienne ; et, en même temps que cette vue, à chacune, un verre de l'eau pure et glacée qu'ils tirent d'un puits très profond, très célèbre, creusé dans le rocher.

Nous sommes revenues tard, à la nuit, rapportant des brassées de fleurs de lauriers ; et pendant notre absence, déjà la baraque une s'était abattue.

Naturellement, nous avions toujours su que ce coin de campagne retournerait à sa vie paysanne, que les Grecs recommenceraient à y cueillir leurs olives, à y cultiver leurs salades. Même, sur le terrain de l'hôpital, nous avions toujours défendu une masure vermoulue, qui offusquait les inspecteurs militaires par sa position en dehors des règles, n'étant à l'alignement ni de la Bessonneau affectée aux pansements, ni des Adrians des malades.

La vieille masure, ces trois mois de printemps, a servi à cuire des tisanes, à stériliser notre eau. On y voyait, dans un rapprochement qui ne nous étonnait plus, des récipients reluisants sur des foyers de fortune et un Serbe qui, passif et grave, surveillait les ébullitions. Dans quelques semaines, qui gardera son seuil ? Une grand'mère aux cheveux disposés en tiare, des enfants à demi nus jouant avec un chien, un mouton, un chevreau? En attendant, la masure est vide, sa porte est battante. Alentour, on cloue des caisses où viennent de disparaître des pots et des fioles, des plateaux et des éprouvettes, tout le matériel des pharmaciens. Je songe que, chez

nous aussi, il y aurait des étagères à déblayer, des caisses à emplir ; je vais y aller ; nous allons toutes y aller. Cependant, une fois encore, nous regardons le long rectangle de sol battu qui, seul, marque l'emplacement de la baraque détruite. A côté, les deux petits jardins que nos infirmiers avaient dessinés, compliqués et naïfs, subsistent bien encore : mais il faudra si peu de temps pour que les plantes se fanent, pour que les pierres des inscriptions se dispersent ! Alors, forcément, devant cet effacement si prompt de ce qui marqua notre présence, un peu de mélancolie se mêle à notre griserie de partir. Seulement cette mélancolie porte avec soi une douceur, qui est de l'éprouver ensemble. Et de même, emportant toutes les sept l'image de ce paysage, nous la garderons entre nous ; à jamais elle restera notre bien commun, — le trésor des Sept Sœurs, auraient dit nos vieux Serbes.

***

Chiens. — Ceux-là encore, nous allons les quitter. Et notre abandon semble d'autant plus cruel qu'ils s'étaient donnés à nous librement, en toute confiance, parce que nous leur plaisions !

Le petit Trouloulou, qui avait une conduite si fantaisiste à la messe, nous venait des cuisines. Il y avait été protégé quelque temps par un infirmier français, de l'espèce « qui se débrouille », mais qui avait poussé le débrouillage un peu loin, jusqu'au point de se faire renvoyer de l'hôpital. Sitôt après, à l'heure de la soupe, Trouloulou était monté chez nous.

Il y avait deux autres petits animaux, plus petits même que le précédent, dont l'un était noir et l'autre blanc, ce qui leur avait valu les noms serbes de Tcherno et Belo. Ceux-là étaient les enfants des marins : quelquefois, nous ne les voyions pas pendant deux ou trois jours ; et puis ils surgissaient sous nos pieds, à peine plus gros que de gros rats ; et, avec une grande rapacité, ils se disputaiet des morceaux du « bœuf en daube » que nous trouvions si dur, dont ils avaient raison.

L'Ane-Rouge appartenait à une espèce supérieure. Nous l'avions rencontré sur la jetée qu'il n'avait jamais quittée

dans l'intervalle de ses navigations entre Govino et Corfou. Je ne sais ce qui l'avait incité à nous suivre ; mais celui-là encore, après essai, avait trouvé à sa convenance la table, ou bien la société. Sans doute, il n'était pas beau avec ses poils noirs, ternes et emmêlés, autour d'un museau de faux caniche ; il rachetait cela par une gaîté constante. Et quand il sautait, les deux pattes de devant se manœuvrant ensemble après celles de derrière, et toute sa langue rose pendante à l'angle de sa gueule, il réalisait exactement les grâces d'un chien mécanique acheté dans les bazars, au rayon à treize sous.

Rien ne valait pour nous, toutefois, Georgette et ses enfants. Georgette était une chienne braque, à robe brune, qui avait appartenu aux alpins du poste précédent. Les petits avaient quatre jours, et elle les protégeait jalousement quand le caporal nous avait introduites auprès d'elle, dans le demi-jour d'une étable. Trois semaines plus tard, les alpins s'en allaient ; en partant, ils déposaient toute cette famille au camp français de l'hôpital.

Nous n'avons su qu'elle demandait asile que quelques heures plus tard, quand les infirmiers l'avaient adoptée déjà. Elle nichait entre les racines d'un vieil olivier noueux, — tout un enchevêtrement de grosses pattes et de longues oreilles, avec un poil qui allait du café au lait au fauve doré. En ce temps-là, il y avait trois petits ; et de peur qu'ils s'échappent, nous avions soin, quand nous les emmenions dans nos baraques, de les porter dans nos bras comme de petits enfants. Alors, quand nous entrions chez les fiévreux, un murmure de contentement courait d'un bout à l'autre des rangées de lits. Certains malades s'enhardissaient jusqu'à un appel direct : « *Malo ! Malo !* — ce qui veut dire : « Petit ! Petit ! » — Et quand nous les avions déposés aux bras de ces malades, c'étaient des caresses sans fin entre les grands garçons blonds, amaigris, sevrés depuis si longtemps de tendresse, et les petites bêtes blondes, fureteuses, joueuses, qui se cachaient sous les draps en jappant.

Et puis, un jour, trompant notre vigilance, le plus charmant des petits avait traversé la route au mauvais moment ; boulé par une automobile, on l'avait ramassé les reins tordus,

une patte brisée. En vain, jusqu'au lendemain, nous avions essayé de tous nos moyens d'infirmières, inventant des appareils qui réduisaient la fracture, qui immobilisaient au fond d'une corbeille la frêle bête geignante. Enfin, plus raisonnable que nous, un infirmier lui avait donné le coup de grâce ; et Georgette, après tout un jour de recherches, avait cessé de nous poursuivre avec des yeux de détresse, comme implorant du secours.

Depuis ce temps-là, toutefois, elle avait déserté le berceau entre les racines d'oliviers. Le soir, avec les deux petits qui lui restaient, elle rôdait autour de notre baraque ; parfois, nous les laissions endormis, tous les trois, sur le divan du salon; ou bien, s'ils avaient couché à la porte, en s'éveillant vers quatre heures, ils n'avaient pas de peine à pousser cette porte mal jointe, à se glisser sous une portière, à entrer dans nos chambres. Nous étions éveillées, l'une ou l'autre, par le bruit que fait une langue en lapant largement l'eau d'un seau.

— Est-ce Babinou? Est-ce Blanchou?

Babinou, cela s'entend de reste, avait d'énormes babines, — tout un surcroît de peau qui se plissait jusqu'aux oreilles et autour du cou. Blanchou, vêtu de fauve comme son frère, avait un gilet de poil blanc qui s'évasait sur le ventre, avec un rappel du même blanc au bout des pattes, en manchettes. Et ce qui leur ajoutait tant de charme, c'était l'indiscrète confiance avec laquelle ils nous traitaient en camarades, — nous qui n'étions pas de ces maîtres sévères dont la vie s'enferme derrière des serrures, dans des maisons de pierre...

***

L'Achilleion, une fois encore. — Notre rappel est officiel ; et nous n'avions pas cru, d'ici à notre départ, quitter la terrasse où nous ne faisons plus rien, absolument, que de compter les heures et de regarder la mer. Cependant, une triste nouvelle nous parvient : le docteur L... est mort, — un jeune Français très sympathique, que nous avions vu plusieurs dimanches à notre chapelle, en avril et en mai. Il a traîné une de ces fièvres typhoïdes auxquelles tant de jeunes hommes, anémiés ou surmenés, ont succombé en Orient. Il fut soigné

à l'Achilleion : c'est là qu'on l'enterre, et il est décidé que nous assisterons à son enterrement.

Je n'avais pas cru revoir jamais l'orgueilleuse grille, les jardins trop touffus, le grand Achille de bronze, l'Achille blessé de marbre, — et, dominant le vaste horizon célèbre, notre pavillon tricolore qui s'éploie dans le ciel. Surtout, je n'avais plus repensé à l'étroite chapelle où le lieutenant de chasseurs, notre aimable guide, avait négligé de nous mener à notre dernière visite. C'est là que le prêtre dit l'office funèbre : là, dans un de ces décors médiocres comme le culte catholique, trop souvent, les accepte à notre époque : peintures froides, ciselures pauvres, motifs gothiques traités à Munich ou à Vienne comme ils le sont à Paris, suivant le goût du quartier Saint-Sulpice. Seulement, malgré la laideur des choses, cette chapelle a ceci d'émouvant que, jadis, — avant que l'empereur allemand devînt ici le maître, — elle fut le sanctuaire secret où priait une impératrice malheureuse. Plus tard, désaffecté, le sanctuaire devint un lieu banal que des valets ouvraient aux touristes de passage : je le sais, je m'en souviens ; moi-même, j'y ai fait la halte qu'occupait le boniment d'un homme qui attendait un pourboire. Maintenant, nous sommes là, des Français, des Françaises qui, en nous réunissant, n'avons voulu que rendre pieusement hommage à l'un de nos morts. Cependant, que nous soyons là, et non en telle église quelconque, n'importe où, ailleurs, cela prend une signification qui se révèle à nous tous : bien plus que le jour où nos chasseurs, joyeusement, hissèrent nos trois couleurs à la place de l'ancien étendard, nous prenons possession du domaine impérial; à quelques pas d'ici, sous les épais ombrages, la garde en sera faite par une tombe.

Les prières se terminent. A nos places, immobiles, nous regardons sortir les deux personnages qui, officiellement, — et aussi pourrait-on dire, en esprit et en vérité, — représentent la France. Je sais, l'ayant connu à Moudros, combien ce général vif, actif, qui possède son Orient comme personne, doit être ici le gouverneur obéi, respecté, que tout le monde attendait. De ce ministre de France, l'ayant approché, lui aussi, en d'autres circonstances, — je connais les goûts d'art et la parole nuancée, sur des notes basses, usant de mots

précis et subtils, qui appellent une réponse. Un uniforme colonial, les trois étoiles du commandement, — aussi, cette habitude de commander qui se révèle dans l'allure ; un vêtement civil, des épaules minces, la démarche presque un peu hésitante de ceux qui observent et raisonnent plus qu'ils n'aiment à agir : les deux personnages s'arrêtent en pleine clarté, un moment, ayant franchi le seuil. Comme je l'annonçais tout à l'heure, dans leurs contrastes mêmes ils se complètent et s'affirment, ils sont de notre race : une race que tous les hommes vivants, hormis les Allemands, — il faut s'en souvenir dans ce jardin, à cette heure, — admirent et honorent.

La tombe est creusée sur une terrasse, un peu en contre-bas du palais, où mène une pente boisée assez pareille à celles de la libre montagne. C'est par là que s'écoulent des capes sombres et des voiles flottants d'infirmières, des uniformes de toile kaki et blanche ; puis, mêlées à ces silhouettes françaises, les autres silhouettes, — pour nous, maintenant presque aussi familières, — de nombreux officiers serbes.

Et nous croyions tout à l'heure avoir atteint à la plus puissante émotion qui dût aujourd'hui nous étreindre ; mais, en cette journée, dans ce paysage qui magnifie les attitudes et les paroles, il nous était réservé de toucher encore une fois à ces sommets merveilleux où, dans la fierté et l'amour, un instant, tous les cœurs se confondent.

Après le discours où un chef français a célébré dignement les mérites du médecin L..., mort à son poste, en victime du devoir, c'est en effet un chef serbe qui a pris la parole. De son discours, qu'il n'a pas fait traduire, qu'il lit lentement, d'un accent sincère et fort, nous ne pouvons saisir naturellement toute l'ordonnance. Comme sur un manuscrit lacéré, où n'apparaîtraient que des lambeaux de phrases, — les uns essentiels et les autres tronqués, vides de sens, — nous recueillons ces expressions que nous ajustons bout à bout, de notre mieux : le grand malheur des Serbes ; nos amis français ; nos amis, les médecins français ; ce médecin L..., qui est mort pour les Serbes ; la Serbie qui sait cela, qui ne l'oubliera jamais.

Ce qui donne à ces paroles une valeur absolue, qui s'impose, c'est qu'elles ne déforment en rien la vérité. Il est bien véri-

table que le docteur L..., un modeste, qui était constamment penché sur ses malades, n'a mêlé aucune pensée de vanité ou d'intérêt personnel au bien qu'il leur faisait. Par delà sa mort, à lui qui n'avait rien prémédité de tel, il échoit ainsi de parachever cette amitié franco-serbe qui était nécessaire, qui semblait naturelle : mais de tels accidents peuvent menacer une amitié, surtout à ses débuts !

Dans l'histoire de deux hommes, ou d'un homme et d'une femme, il arrive que l'un des deux fut une fois exigeant, ou que l'autre fut susceptible ; puis, le malentendu s'aggrava de ce que les mots, pour tous deux, n'avaient pas le même sens ; et leurs explications, ainsi, se firent de plus en plus dangereuses tandis que leurs vraies intentions demeuraient méconnues. Entre deux peuples, un malentendu a pu naître, de même, sans qu'on se rappelle quelle en fut l'origine : mais de terribles bavards l'amplifièrent jusqu'à le rendre irréparable. Il y a trois mois, à Corfou, des bavards de cette sorte menaient grand tapage dans les rues, les cafés, les bureaux ; ils auraient pu compromettre par leur faute la Serbie et la France, l'une paraissant ingrate, l'autre trop peu généreuse. Heureusement, s'ils étaient très bruyants, ils étaient peu nombreux : et depuis lors, d'ailleurs, ou bien ils se sont tus, ou ils ont disparu. Les gens de bonne volonté se sont regardés, ils se sont reconnus. La faute presque commise, évitée juste à temps, c'est l'histoire vraie qui se résout, pour ceux qui se la rappellent, en grande détente heureuse, comme lorsqu'on a eu peur.

Voilà ce que ne peut pas dire, tout à fait, le grand chef qui achève son discours. Il se borne à louer, avec sa grosse voix, le dévouement de ces médecins, de ces « *sestras* », qui fut payé par les plus beaux succès. Il évoque l'avenir où la Serbie revivra, militairement et politiquement, grâce au sauvetage d'une partie de son armée. Une fois encore, il le répète :

— Ce mort que nous bénissons ici est à nous autant qu'il est à vous. Par lui, en lui, la Serbie est liée à la France pour toujours.

Ce grand chef, — il faut bien lui rendre aussi ce témoignage, — n'a rien des manières trop aisées, de l'élégance un peu suspecte que, chez d'autres, nous avons appréciées par-

fois sans bienveillance. C'est un homme au poil blanc, au teint rouge, fortement campé sur des jambes qui sont guêtrées sans faste, qui ne reluisent pas comme vernies au pinceau. Il nous plaît de lui voir incarner l'espèce des « *tchitchas* » montagnards et robustes, telle qu'avait dû la maintenir pendant des siècles et des siècles une vie simple de plein air avant les quatre années de faim, de typhus et de guerre. Et quand cet homme-là, si franc et si solide, nous l'impose par sa parole et par son regard, par toute sa volonté amicale, nous acceptons son jugement, nous ne craignons plus de nous leurrer, nous pensons avec lui que l'œuvre accomplie fut bonne et qu'elle sera féconde.

L'ombre des oliviers est légère sur la tombe qui se ferme. Les personnages officiels saluent et se séparent. Nous partons, nous aussi. Notre passé de ces trois mois qui nous était très cher, — mais pour nous, entre nous, comme une histoire de famille, — nous l'emportons de cet Achilleion stylisé et grandi, comme un butin magnifique.

***

Corfou s'éloigne. — Toute la nuit, la tempête a tordu les cyprès de notre terrasse. En m'éveillant, j'apercevais par ma fenêtre le brusque affaissement des palmes qui balayaient le sol ; le sable, soulevé en tourbillons, frappait contre nos vitres et s'insinuait dans nos chambres. Nous nous attristions à ces trop sûrs présages d'un embarquement difficile, d'une traversée pire encore. Il ne faut pas nous plaindre cependant, tous nos amis nous l'affirment, de cette colère de la mer. Mieux protégée par elle que par une escadre, notre très petite *Fauvette* va filer jusqu'à la côte italienne, sans crainte du sous-marin.

Quelle ridicule petite *Fauvette*, à vrai dire, ce rafiot grec baptisé récemment à la française et qui fait le service entre Corfou et Tarente ! Il y a un salon des premières où, en se serrant très fort, on peut tenir dix à table ; et deux bancs de jardin public occupent tout le centre du pont supérieur, plus étroit que celui d'un bateau-mouche. Nous sommes deux groupes qui nous partageons ce pont : le groupe bleu des

infirmières, et le groupe kaki des officiers. Parmi les officiers, il y a un « cinq-galons », un personnage très considérable qui nous a valu toute une affluence d'autres personnages sur le quai, au moment de l'embarquement. Ainsi, nous avons revu le lieutenant L... et le commandant R... qui nous avaient accueillies les premiers à notre arrivée ; monsieur D..., venu de Vido, nous a redit son attachement fidèle ; puis, nous avons encore pris congé du commandant à face glabre, de grand style ; de l'autre commandant, du genre loup de mer, dont le verbe impérieux met tout le port en mouvement ; et de ce capitaine, si triste derrière sa large barbe, qui se désole de décharger des caisses au lieu d'être au danger, sur un navire armé. Tous, ils ont avivé pour nous l'impression du départ ; d'abord parce que, pour nous dire leurs souhaits, ils se sont fixés dans des attitudes qui ne leur étaient pas habituelles, et que leur sympathie nous a semblé plus lointaine au moment où elle s'exprimait ; ensuite, quand le bateau s'est décollé du quai, ils nous sont apparus, à vingt mètres, tels que dans une photographie pour *le Miroir*, ou *le Pays de France*, — silhouettes militaires se découpant contre les hauts murs blancs d'un bâtiment banal ; et enfin, nous avons cessé de les chercher, de nous les montrer : là-bas, sans doute, ils se sont séparés, ils ont quitté leur solennité de circonstance et ils sont retournés à leurs besognes de chaque jour.

Pour nous, un paysage nouveau se compose avec les maisons qui se massent et s'étagent, où le bâtiment de tout à l'heure n'est déjà plus qu'un point brillant dans une ligne de façades, — ligne où s'appuie, entre les deux citadelles, la masse pyramidale de la ville. Puis, la ville, à son tour, n'est plus qu'une touche claire dans le majestueux ensemble qui nous présente à la fois les montagnes de Corfou et les montagnes d'Épire, et le déroulement du détroit en courbes balancées. Lors de notre arrivée, la brume d'hiver nous avait caché ce grand décor synthétique, où sont assemblées toutes les magnificences qu'il est d'usage de louer. Aujourd'hui elles apparaissent dans un éclat presque brutal, le vent ayant durci le bleu de la mer, ayant détaché l'un de l'autre le vert des bois, le violet des sommets. En vain, quand nous passons devant Govino, cherchons-nous à reconnaître la campagne dont nous

avons foulé tous les sentiers, possédé tous les secrets : Govino, maintenant, est une tranche de ce panorama très splendide qui est cité parmi les points de vue célèbres, — mais qui, de ce fait peut-être, prend pour nous comme un air arrogant et guindé. Est-ce donc vraiment fini? Rien ne nous parlera-t-il encore une fois, de ce qui ne fut pas seulement la Corfou éternelle, mais la Corfou à demi serbe et à demi française, notre Corfou à nous?

A peine cette nostalgie a-t-elle eu le temps de nous saisir : et voilà que la plus belle des surprises l'écarte et nous dresse toutes, en brochette, contre le bastingage. A notre droite, protégeant le chenal limité par des bouées où navigue la *Fauvette*, trois chalutiers montent la garde. Nous savons qu'un d'eux porte à son bord le marin qui, à travers tout ce printemps, fut notre bon compagnon. Nous l'appelions le commandant du port tant que notre port était un lieu où tracer des chemins, où déblayer des marchandises, où embarquer des Serbes. Mais les Serbes sont partis, le port est déserté ; les chemins, devenus inutiles, ne tarderont guère à s'effacer. Le commandant, la semaine dernière, a reçu son ordre d'embarquement : il est maintenant de ceux qui, de la Baltique jusqu'à l'archipel grec, montent la faction grâce à quoi, malgré tant de pertes cruelles, la maîtrise de la mer reste aux ennemis du Boche, aux peuples de l'Entente, à la France et à ses alliés.

Trois petits bateaux gris, tout en coques et cheminées, réduits par la distance à n'être que des joujoux extraordinairement simplifiés : nous nous évertuons cependant à découvrir le signe qui marquerait, entre les trois bateaux pareils, celui vers lequel nous voudrions lancer un appel, un adieu. Or, se détachant de la file, le premier des bateaux quitte soudain son mouillage ; il pointe rapidement vers nous ; jusqu'où va-t-il entreprendre de s'approcher, de nous rejoindre? La manœuvre est si bien calculée que nous pouvons distinguer, quand nous passons à son niveau, la mince superstructure de la dunette et, campé à son poste, le maître du bord, notre commandant lui-même. Naturellement, nos mouchoirs s'agitent ; et ce geste qu'ont encanaillé tant de promeneurs de banlieue, dans les trains du dimanche, prend ici la valeur

d'un salut très grave, très ému. Quant à lui, c'est d'une autre manière qu'il nous salue à son tour : il a embouché un de ces primitifs porte-voix de marine qui demeurent, en notre temps de télégraphies savantes, comme un vieux legs attendrissant des âges passés. Ainsi, c'est sa voix même, transformée, mugissante, qui nous apporte le dernier souhait de « Bon voyage ! » Après quoi, nous devrons sortir du détroit, aborder la pleine mer. Nous savons bien qu'elle est démontée, la pleine mer, et que nous sommes vouées à un malaise prochain qui nous tiendra dans un engourdissement stupide, clouées sur nos étroites couchettes, jusqu'au lendemain matin. Alors, avant cette nuit qui va s'allonger, interminable, entre le passé d'hier et l'avenir de demain, nous pensons une fois de plus au but vers lequel nous allons : la France en guerre, ses canons et ses soldats rangés face à l'ennemi dans un formidable déploiement de puissance, dans une volonté imperturbable de vaincre. Mais la même volonté ne s'affirme-t-elle pas dans la mission confiée aux trois petits bateaux, tout en coques et cheminées, dont les formes simplifiées diminuent derrière nous de minute en minute? Et sans doute, c'est parce que nous l'avons reconnu que ces petits bateaux resteront, à nos yeux si avides de les voir, comme le trait dominant du paysage classique dont le vent fouette l'éclat, pourtant, jusqu'à le faire ressembler à une affiche en couleurs.

UNE INFIRMIÈRE

L'ANGLICISME EN FRANCE

SOUS LA RESTAURATION

Les troupes anglaises qui, depuis près de quatre ans, ont élu domicile en France et dont la présence a déjà modifié si curieusement certaines villes de la Normandie et du Nord, ont eu, il y a une centaine d'années, des ancêtres qui ont accompli le même travail de transformations passagères dans d'autres parties de notre pays. Mais nulle part cette influence anglaise ne s'est montrée plus spontanée et plus vive qu'à Paris, à partir de 1815, lorsque la capitale fut littéralement envahie par des milliers d'insulaires appartenant à la population civile.

Touristes, négociants, artistes, diplomates, grandes dames, aventurières et ouvriers débarquèrent en masse à Boulogne, à Dieppe, à Calais, pour se ruer sur les premières voitures en partance vers la capitale. On voulait revoir ce « lieu unique au monde », comme dit Brougham, se repaître de ce spectacle perpétuel du Palais-Royal, reprendre contact avec cette vie facile, aimable et policée que l'on n'avait pas revue depuis 1792, si l'on excepte le court entr'acte de la paix d'Amiens, et qui avait laissé un souvenir inoubliable à ceux qui l'avaient connue. On voulait revoir les Parisiens et les Parisiennes, et, pour satisfaire ce désir impérieux, on accourait en masse de tous les coins de l'horizon social.

Pendant les deux premières années de la Restauration, ce fut un délire. Rues, boulevards, places et carrefours grouillaient de la plus pittoresque des cohues : au milieu des soldats des puissances alliées dont les uniformes éclatants tranchaient les uns sur les autres, se détachaient les silhouettes, souvent extraordinaires, des gens d'outre-Manche arrivés tout droit de la Cité ou de Saint-James Street. Wellington et lord Castlereagh menaient la sarabande, le premier installé à l'hôtel de la Reynière, au coin des Champs-Élysées, célèbre parmi les Parisiens pour le petit cheval sur lequel il se promenait le long des boulevards et le groom qui le suivait respectueusement à distance; le second, d'allures maniaques, passait invariablement chaque jour par les mêmes rues pour se rendre de l'hôtel Borghèse, sa demeure, aux Bains chinois, et de là aux Tuileries.

A la suite de ces deux vedettes, une foule de moindres visiteurs faufilés dans les théâtres, dans les restaurants et dans les salons : des gens de lettres comme sir Walter Scott, des femmes de la haute société comme la duchesse de Rutland, lady Oxford ou lady Granville, des hommes élégants comme sir Mildmay, le *fashionable* le mieux habillé de Londres, des originales comme lady Alborough qui, jusqu'à plus de quatre-vingts ans, reçut ses invités avec un voile de mariée et couronnée de roses, des excentriques faisaient la joie des titis parisiens comme ce capitaine dont parle Gronow dans ses *Mémoires*, qui s'installa avec ses équipages, sa livrée, ses chevaux dans deux hôtels loués en même temps et se promenait dans Paris avec des pantalons de mameluk, des cravates lui montant par-dessus les oreilles et des éperons larges comme des soucoupes.

Toute cette foule bariolée et jacassante se répandait chez Véry ou au Café Anglais, débordait sur les boulevards, envahissait les Tuileries, remplissait les salons du Palais-Royal, se ruait chez Beauvilliers ou au Rocher de Cancale, pour finir par souper chez Corazza ou aux Mille-Colonnes, sous l'œil indulgent de la Belle Limonadière. En quelque lieu qu'on allât, on ne voyait que des Anglais, dans quelque société que l'on se trouvât, on entendait la langue de Shakespeare : « La chose est du plus haut comique, déclare Edward Stanley ; Paris ne

se reconnaît plus. Où sont les Français ? Nulle part. Tout est anglais. Partout John Bull s'est installé et a pris possession... Tout au plus si, aux alentours des Tuileries, et çà et là par la ville, quelques petits vieux bien poudrés, les bons vieux papas du temps passé, apparaissent, errant de leur pas incertain, secs et ridés comme des momies, avec leurs rubans et leur croix de Saint-Louis[1]. »

***

La fête dura trente mois pendant lesquels tout ce qui était à Paris lieu de plaisir, centre de réunion, représentation publique ou privée déborda d'Anglais et d'Anglaises. Et puis, avec la même rapidité qu'il était accouru, le flot se retira. Quand on se fut bien saoulé de tous les plaisirs de la capitale, qu'on eut perdu son argent chez Frascati, applaudi à l'Opéra mademoiselle Gosselin ou Lise Noblet, fait visite à l'ambassadeur lord Stuart, et soupé dans tous les mauvais lieux, la nostalgie de Londres ou de la campagne anglaise reprit la plupart des insulaires, et Paris se vida.

Cependant il ne se vida pas entièrement : un grand nombre d'Anglais appartenant pour la plupart au meilleur monde reprirent un goût si vif pour les choses françaises qu'ils ne surent, désormais, s'en passer. On vit des gens comme M. Stibbert ou M. Lumsden venus à Paris pour quelques heures y demeurer le reste de leurs jours, on vit d'anciens prisonniers des armées napoléoniennes, sir Charles Potter ou lord Blayney, se trouver si bien dans leur geôle que le premier s'y maria et que le second y acheta d'immenses propriétés, on vit le capitaine Gronow s'installer à une table du Café de Paris et y demeurer vingt ans, on vit des lords épouser des danseuses et ne plus quitter les coulisses de l'Opéra ou des Italiens, on vit des joueurs ne plus abandonner le Palais-Royal, on vit surtout et enfin vingt mille Anglais des classes les plus diverses demeurer à Paris comme en pays conquis et s'y installer pour toujours, eux, leurs habitudes, leurs mœurs et leurs manies.

1. T. de Wyzewa : *Les Pèlerinages napoléoniens d'un pasteur anglais.*

Où logeaient-ils ? Principalement dans les maisons neuves qui avoisinaient les Tuileries, « ces belles et longues rues, presque toutes décorées d'un nom de victoire, où se trouvent situés en grande partie les hôtels de première classe ». Beaucoup se sont groupés aussi faubourg Saint-Honoré, à proximité de leur consulat ou de l'ambassade, les gens opulents ont élu domicile aux Champs-Élysées. « A partir de l'Arc de l'Étoile, les principales habitations sont occupées par des Anglais qui forment dans les beaux jours un cortège de promeneurs, de piétons, ou de cavaliers dont le flot pressé vient expirer, avec les arcades de Rivoli, aux environs du Palais-Royal[1]. »

C'est là ou sous les ombrages des Champs-Élysées qu'il faut se poster pour voir le défilé des insulaires : les femmes ont les épaules recouvertes de châles aux dessins étincelants, la tête serrée dans un chapeau cabriolet extravagant. Les hommes s'avancent de ce pas solide, avec cette régularité sérieuse qui n'est pas de la lenteur, mais vraiment de la majesté : ils étalent avec orgueil un pantalon de nankin, un gilet bleu de ciel, une cravate rose ou verte, des bas bleus, des souliers carrés, la main gantée de filoselle écrue s'appuyant sur un énorme parapluie de famille couleur lilas.

Ce sont les Anglais de la classe moyenne, ceux qu'on rencontre autour de la colonne Vendôme, de l'éléphant de la Bastille, des Invalides ou des Bains chinois, qui font les beaux jours des caricaturistes et des titis. En remontant les Champs-Élysées, on trouverait une société d'outre-Manche autrement distinguée qui a élu domicile dans les hôtels cossus, aux portails majestueux, près desquels circule, dès le matin, tout un monde de palefreniers, de grooms, de cochers et de *lads* appliqués à bouchonner, soigner et médicamenter d'innombrables chevaux, dans un grand bruit de seaux et d'eau courante. Bientôt les voitures de toutes formes, aux armoiries anglaises, s'élanceront vers Paris. Attelés de magnifiques pur sang à longue queue, les *wurst* si basses, les phaétons écossais si élevés, les calèches si profondes mèneront des insulaires gourmés, raides comme des piquets qui, sans dire un mot, feront,

1. *Les Anglais en voyage.* (*Revue Britannique* du 1er novembre 1839.)

impassibles, le tour de l'Arc de Triomphe, pousseront jusqu'à Neuilly ou à la laiterie de Boulogne pour revenir prendre le thé à l'*Indian Tea* de la place Vendôme.

Où iront-ils dîner ? Les Frères Provençaux, Véry, le Rocher de Cancale se disputeront cette riche clientèle, « physionomies rubicondes, empourprées de bonne chère et de bien-être, dont le calme profond et l'inaltérable sérieux forment le plus singulier contraste avec les plats et les bouteilles vides qui les entourent [1] ». La clientèle bourgeoise ira chez Katcombe, le tavernier de la rue des Petits-Champs. Véritable taverne qui semble importée d'un coin de la Cité, « local obscur et enfumé, porte basse, papier huileux, nappe hebdomadaire, c'est, sur les six heures du soir, le rendez-vous des grooms de toute taille, chacun dans sa stalle, en face d'un *beef-steak* saignant et d'un pot de bière couronné de mousse [2]. » Le patron est un Hogarth ou un Breughel vivant qui se promène entre les tables où chacun mange, en silence et presque sans lever les yeux, d'immenses tranches de bœuf et de minuscules tartines de pain.

Chez madame Harriot-Dum, au *Little Garraway*, rue de l'Arcade-Colbert, le public est plus distingué. « Là, dit l'auteur anonyme des *Nouveaux Tableaux de Paris*, un Anglais parti des bords de la Tamise se croirait revenu dans sa taverne habituelle. De petites loges séparées par une cloison offrent à peine l'espace nécessaire pour contenir un *alderman* de moyenne taille. Sur la carte, on trouve à choisir entre le *roast-veal*, le *roast-mutton* et le *roast-beef*, le tout suivi de *vegetables* lesquels consistent en pommes de terre cuites à l'eau. On y boit de la bière délicieuse, du véritable *porter* de Londres. »

Presque en face du *Little Garraway*, rue Vivienne, n° 18, on voit briller une lanterne sur laquelle sont inscrits les mots *Reading-room* : c'est un cabinet de lecture anglais. « Nous entrons, dit le même voyageur. La Chambre des Communes en masse n'a-t-elle pas reflué vers ces beaux salons ? Quelle cohue ! Et cet amas de feuilles quotidiennes de Londres, des provinces, de toutes les villes des trois royaumes et de l'Amérique, tout cela trouve d'intrépides lecteurs. Le *Times*, le

1. *Les Anglais en voyage.*
2. *Idem.*

Sun, le *Globe* sont retenus par vingt compétiteurs : votre tour ne viendra que demain. Ces Anglais qu'on disait taciturnes parlent tous ensemble : on se croirait à la Bourse... »

Voilà l'Anglais à Paris. Il n'est pas, du reste, seulement dans la capitale que l'invasion ait sévi. C'est par toute la France qu'elle a fait tache d'huile et certaines villes ont déjà mérité le nom de « villes anglaises » pour le nombre d'originaires d'outre-Manche qu'elles recèlent. Ainsi en est-il de Tours, de Bordeaux, de Calais, de Boulogne et de Dieppe. Mais celle qui les surpasse toutes, après Paris, c'est Versailles. Les recensements de 1815 à 1820 donnent plus de trois mille Anglais fixés dans la ville royale. Dans cette silencieuse cité aux magnifiques boulevards, aux avenues énormes, où l'air circule aussi librement qu'en pleine campagne, les habitués de la vie des sports s'en donnent à cœur joie, parcourent sans cesse à pied et à cheval la ville de Louis XIV, s'égarent dans les maisons de plaisance et les châteaux des environs. Et leur présence dans les rues archaïques ne dépare nullement ce décor choisi : « On aime à voir, dit un témoin, au milieu de ces immenses promenades, sur ces avenues symétriques, ces familles au visage calme et brillant de santé, dont l'extérieur s'harmonise si bien avec la physionomie d'une ville devenue depuis si longtemps l'asile du repos. » Beaucoup s'y plurent, en effet, si parfaitement que la mort les y surprit.

***

Tant de personnes d'une même race ne viennent pas élire domicile chez une nation, se mêler si intimement à sa vie et à ses mœurs sans lui apporter elles-mêmes un peu de leur esprit, de leur originalité, de leurs habitudes et de leur langue. Si séduisante que soit la vie française, en général, et surtout la vie parisienne pour ces Anglais, elle ne leur fait oublier ni leur patrie, ni leurs usages. Ils s'efforcent, au contraire, de les transporter tout entiers avec eux sur le sol étranger, ils les y implantent inconsciemment.

D'autre part, le Français ne serait pas cet être mobile et changeant, amateur de nouveau, prompt à saisir le côté neuf des êtres et des choses, aussi disposé à s'en toquer qu'à s'en

dégoûter s'il ne profitait de cette occasion pour devenir plus anglais qu'un Anglais. Aussi bien la mode l'y pousse, même si ses habitudes ou son patriotisme répugnaient à se laisser ainsi convertir par un esprit étranger. Et ce seront, comme toujours, les classes élevées de la nation, celles qui sont en contact plus étroit avec la société anglaise de Paris, qui donneront les premières l'exemple de ce snobisme nouveau.

Du reste l'influence que, consciemment ou non, exercent autour d'eux les insulaires transplantés dans la capitale de la France va être singulièrement fortifiée dans ces premières années de la Restauration par une influence d'un tout autre ordre, mais non moins puissante, celle de la littérature anglaise elle-même. Par un concours fortuit de circonstances, il se trouve que cette invasion des gens d'outre-Manche est soutenue par l'invasion morale de quelques-uns de leurs grands artistes. Rejoignant la tradition du XVIIIe siècle par-dessus la Révolution, la littérature française en gestation du romantisme va, une fois de plus, retrouver dans la littérature anglaise le sens de cette orientation nouvelle qu'elle cherche avec anxiété. Richardson avait été un des pères intellectuels de Rousseau, Sterne avait frappé Diderot avant de frapper bien plus encore Xavier le Maîstre, Young avait enchanté Chateaubriand. Que ne vont pas faire Walter Scott, lord Byron et Shakespeare ressuscité devant le public frémissant des Jeunes-France ?

C'est, en effet, entre tous, les trois noms glorieux qui se lèvent et qui, chargés de renommée, viennent concourir à la formation du grand concert du romantisme français. Or, ces noms sont ceux des trois génies anglais qui, par leur présence morale, vont ajouter encore à cette passion, à cette frénésie pour les hommes, les choses, les mœurs, les livres, et les modes de la Grande-Bretagne dont les Français sont possédés vers cette époque.

Celui qui marque le plus profondément peut-être son passage parmi nous, qui, sans avoir le plus d'influence sur les artistes, s'incruste le plus souvent, néanmoins, dans la mode et le goût français, c'est sir Walter Scott.

De 1815 à 1830, pas de gloire étrangère supérieure à la sienne : Paris comme la province se le disputent : « Ce fut

une vraie passion, raconte Pontmartin dans ses *Mémoires*, et je dois ajouter que cette passion était partagée à la fois par l'élite et par la foule de mes contemporains et de mes contemporaines. Walter Scott avait pour lui les hommes sérieux, les femmes raisonnables, les *mamans* qui cherchaient d'honnêtes lectures pour leurs fils et leurs filles, les auteurs dramatiques qui lui empruntaient des sujets de pièces, des amateurs d'études historiques qui voyaient dans ce romancier le précurseur d'une réforme radicale dans la façon d'écrire l'histoire... On ne peut se faire une idée de cette vogue dont l'année 1827 marqua l'apogée[1]. ». Chacun attendait avec une impatience fébrile le nouveau roman qui allait paraître, on en disputait avant de l'avoir entre les mains, les petits journaux et les revues en citaient les épisodes principaux, les gens qui savaient l'anglais en faisaient des lectures à haute voix avant la traduction française. On pense si les éditeurs profitaient de l'aubaine et battaient la caisse de la réclame!

Bientôt les œuvres n'apaisent plus la curiosité du public : on veut des études sur le grand homme, les critiques en écrivent à foison. On veut des éclaircissements sur lui-même, des anecdotes sur sa vie : tous les voyageurs en Angleterre font d'Abbots-Ford, la propriété du maître, l'objet de leur principale excursion. Amédée Pichot, qui passe exprès le détroit en 1825 pour contempler le grand Écossais, nous le décrit physiquement avec tous les détails possibles, le baron d'Haussez fait sept heures de voiture pour avoir un entretien avec l'auteur de *Guy Mannering*. La librairie Gosselin fait venir son buste de Londres et ouvre une souscription « pour trente modèles en plâtre parfaitement conformes à l'original ». Et *le Globe*, qui fait cette demande, d'ajouter : « Les dix premiers numéros sont déjà retenus. »

Du buste, on passe aux épingles de cravate, aux médaillons et aux porte-bonheur. *La Sylphide* prévient que « les grands magasins Delille et Gagelin mettent en vente de très jolies broches en or avec le portrait de l'immortel auteur de *Ivanhoë* ». La maison Mougret lance sur le marché tout un lot de mobiliers anglais « à la Walter Scott » qu'elle nous décrit complai-

1. *Mes Mémoires*, t. II, p. 2.

samment dans un article de *la Mode*. Et ce sont les toques à l'écossaise, les cannes à l'écossaise, les tissus Diana Vernon et les châles Lammermoor. Pendant ce temps, les auteurs dramatiques de se précipiter sur une telle mine et d'en extraire les pièces à la grosse. Dans une seule soirée de cette année 1827, Armand de Pontmartin peut lire sur les affiches théâtrales : *Louis XI à Péronne* au Théâtre-Français, *le Labyrinthe de Woodstock* à l'Odéon et *Leicester* à l'Opéra-Comique, trois œuvres tirées de Walter Scott.

Enfin les vœux des admirateurs du grand homme vont être comblés : le maître revient à Paris, on pourra le voir ou le revoir ! D'aucuns le contemplent pour la première fois, tel Alfred de Vigny quand, par ce soir de novembre, conduit par l'oncle de sa femme, le colonel Hamilton Bunbuy, il monte au second étage de l'Hôtel Windsor où, dans une petite chambre donnant sur la cour, il rencontre l'auteur de *Lucie*. Présentation émouvante pour Vigny et dont, pourtant, il ne cache pas la déception dans son journal : « Je cherchai vainement le front d'Homère et le sourire de Rabelais... » Cependant, malgré tout, c'est bien lui, et l'auteur de *Cinq-Mars* se sent profondément troublé devant ce vieillard occupé à écrire sur un petit pupitre anglais en bois de citronnier, enveloppé d'une robe de chambre de soie grise, qui se lève avec un air si noble et lui serre affectueusement les mains.

Sans doute il apparaît bien dans la suite du récit que l'entretien ne fut ni très solennel, ni très émouvant, mais Vigny avait trop de pudeur pour s'avouer, fût-ce à soi-même, que son idole s'était un peu abaissée. Il n'en fut pas de même pour tous ceux qui approchèrent sir Walter Scott, et, avec franchise, bon nombre s'exclamèrent sur la mine bougonne du vieillard, sur son manque de politesse, sur sa froideur glaciale. Déjà le baron d'Haussez avait remarqué une gêne cérémonieuse dans la façon dont on recevait à Abbots-Ford. Madame de Bassanville est plus catégorique, et, dans ses *Salons d'autrefois*, elle avoue la déception profonde que lui causa le grand homme « avec ses cheveux mi-partie blancs, mi-partie roux, qui faisaient ressembler sa tête à une feuille de papier sur laquelle on aurait renversé de la poudre d'or, avec son air rogue, son nez en l'air et sa bouche édentée »...

Déception fâcheuse d'une femme d'esprit que ne connut jamais, toutes les fois qu'elle apparut, la stature triomphante de lord Byron. Ici nous touchons à la frénésie de l'admiration romantique. On va voir l'auteur du *Giaour* comme on se rend en pèlerinage, et, avec toute la minutie d'une adoration folle, on dépeint sa chevelure, son costume, sa bouche, sa taille, ses dents. « L'empreinte des passions, écrit un rédacteur du *Mercure de France*, se laisse voir sur cette figure brune et pâle, mais une expression vraiment sublime est celle des yeux. Tout le génie y étincelle. »

Au fond, ce qui les frappe tous et toutes en lui, ce qui déclenche sa vraie popularité dans la jeunesse française, c'est bien moins la magie de son génie littéraire que ses aventures d'Anglais excentrique, que les avatars sous lesquels il se dissimule : don Juan cruel, amant glacial, démon déchaîné. N'est-ce pas Satan lui-même réincarné sous les traits d'un être divinement beau, profondément dépravé, en révolte ouverte contre les lois divines et humaines? Prouesses de jeune lord dont a parlé Théophile Gautier, bacchanales nocturnes de l'abbaye de Newstead, tableaux macabres, voilà de quoi séduire ces Jeunes-France « pâles, livides, verdâtres, un peu cadavéreux si possible ».

Les dandys, eux, sont moins lugubres : ce qu'ils aperçoivent surtout en Byron, c'est le rival de Brummel : « De grands cheveux noirs, des yeux longs et mélancoliques, un teint pâle, un front assez vaste et une petite moustache qui ne demande qu'à devenir grande. » Ils portent comme lui le frac doublé de velours, le pantalon noir collant, le gilet excentrique et ils y ajoutent les cheveux longs.

Petite chapelle de littérature ou d'élégance où l'on parle entre initiés de l'Anglais génial, où l'on se redit ses mots, ses vers, ses aventures, ses projets, où l'on s'imprègne de sa personne entière, jusqu'au jour où l'annonce de sa mort éclate en coup de tonnerre. Désespoir de toute la France littéraire qui se propage jusque sur les bancs des collèges. Un contemporain parle de deuil public, Lamartine s'écrie : « C'est un malheur personnel pour les poètes ! » Quant à Hugo, il l'appelle une calamité domestique. Legouvé dit, dans ses *Souvenirs*, qu'à cette annonce ses camarades et lui-même se réunirent

dans une mansarde et lurent en chœur des passages de *Childe-Harold*, du *Corsaire* et de *Manfred*. « Que d'émotions ! Que d'admirations ! Je veux dire que de larmes ! »

Bientôt la foule se presse au Palais-Royal devant la vitrine du libraire Ladvocat pour contempler les traits du *barde britannique* reproduits par le sculpteur Flatters. Ses effigies sont répandues un peu partout, une médaille est gravée en son honneur. Inutile d'ajouter que chaque poète accorde sa lyre et pousse des soupirs sur le héros de Missolonghi, chaque peintre veut l'avoir dessiné, chaque dessinateur prétend l'avoir portraicturé.

Après lord Byron, Shakespeare. Celui-là réapparaît d'une manière foudroyante : c'est un météore qui surgit de l'abîme et les pénètre tous de stupeur. Il leur est *révélé*, et cette révélation prouve, au moins, que les romantiques lisaient assez peu. C'est le 6 septembre 1827 que le miracle s'accomplit à l'Odéon. La troupe anglaise d'Abbott débute avec Kemble, le plus grand tragédien de l'Angleterre depuis Kean, avec Powers, le comique Listow et la « grande amoureuse » Harriett Smithson, la délicieuse Harriett, Ophélie incomparable dont l'apparition bouleverse Berlioz et oriente sa destinée.

Il n'est pas le seul au parterre : tout ce que l'art nouveau compte de représentants, depuis Hugo jusqu'à Delacroix, Janin, Vigny et les autres, est là, médusé par ce spectacle si nouveau pour eux, bouleversé jusqu'au fond de l'âme ! Ophélie troublante, *Hamlet* joué par Kemble, quelle passion ! Toute la salle délire. Au contact de Shakespeare, Berlioz se sent *foudroyé*, Hugo est transporté. Chaque représentation nouvelle achève de les ravir à eux-mêmes, de leur ouvrir des horizons illimités : Berlioz sent chanter en lui le duo immortel de *Roméo et Juliette*, Hugo sent rouler dans sa tête les épithètes et les oppositions foudroyantes de la Préface de *Cromwell*.

Cette fois, ce sont donc uniquement les artistes qui sont touchés par l'art anglais, mais ils le sont de telle manière que l'admiration pour cet art va, chez quelques-uns d'entre eux, devenir de la folie. Le génie de Berlioz, celui de Hugo et celui de Vigny les empêchera de sombrer dans l'imitation puérile, de plus humbles n'y échapperont pas, et l'on se souvient que, dans son *Histoire du Romantisme*, Théophile Gautier a conté

l'amusante histoire de ce Jules Vabre foudroyé par la foi shakespearienne au point d'être complètement possédé par le nouveau dieu. Désormais sa vie n'a qu'un but : connaître à fond la langue de son idole. Sans se laisser effrayer par des perspectives de famine et de misère, il quitte Paris pour Londres avec quelques francs en poche et se met en devoir de devenir un Anglais total, d'avoir une âme anglaise, un corps anglais, les goûts anglais, — tout cela afin de mieux connaître son auteur et de pouvoir mieux le traduire ! « C'est dans cet état d'esprit, dit Gautier, que nous le trouvâmes plusieurs années après dans une taverne de High-Hollborn où il s'était installé par économie et pour dîner en plein centre anglais avec de braves gens bourrés de roatsbeef et de bière, parfaitement étrangers aux idées, et tels à peu près que devaient être les spectateurs ordinaires du théâtre « Le Globe » devant lequel le jeune Shakespeare avait gardé les chevaux. Lui-même avait changé d'aspect. Sous l'acier anglais de Sheffield, sa moustache blonde était tombée et il avait le menton aussi glabre qu'aucun des bourgeois méticuleux dont il se moquait si fort jadis. La métamorphose était complète ; nous avions devant nous un pur sujet anglais. »

Une transformation aussi totale ne s'accomplit pas chez tous les spectateurs des représentations odéoniennes de Shakespeare, mais presque tous furent touchés par la grâce, et le nom de l'auteur d'*Othello* s'inscrivit désormais, à côté de ceux de lord Byron et de Walter Scott, parmi ceux qui eurent une influence décisive sur le mouvement romantique français. De tels exemples, partis de si haut et touchant l'élite même de la société parisienne, ne pouvaient que développer cette fureur d'anglicisme qui commençait à se propager dans les mœurs de la grande ville.

*
* *

C'est par les hautes classes qu'elle avait commencé, c'est par elles qu'elle s'affirma. Et, tout d'abord, elle trouva un substantiel aliment dans la passion du sport, si familière aux Anglais, si nouvelle, et, partant, si attrayante pour nous. Le

sport, ici, ce sont presque uniquement les courses de chevaux, mais on peut dire que par elles et par tout ce que la mode engendre autour d'elles, le goût anglais fait mieux que s'infiltrer, il domine vraiment dans une partie de la haute société. Imiter Newmarket, quel rêve ! Les fashionables n'en dorment pas, parmi ceux qui se montrent aux Champs-Élysées le matin, suivis d'un *groom* à cheval, ou bien conduisant eux-mêmes, debout, sur un siège élevé, leurs « tuettes » ou leurs « morts subites ». Déjà, quelques mois auparavant, obéissant aux suggestions d'un Anglais industrieux nommé Bryon, ils ont fondé à Paris le premier tir aux pigeons dans les jardins du nouveau Tivoli, entre la rue Blanche et la rue de Clichy. Par les chaudes après-midi d'été, on s'y réunissait à quelques-uns, on abattait des volatiles et l'on buvait frais, ensuite, sous les tonnelles ombreuses. Il était devenu de bon ton d'avoir ses armes chez Bryon et d'y faire étalage de ses cartons. Mais, cette fois, les dandys rêvent quelque chose de mieux. Toujours sous l'inspiration de ce grand diable de Bryon qui caresse comme une idée fixe l'organisation de l'élevage en France, ils songent à créer à Paris un cercle dans la manière des grands clubs sportifs de Londres.

Le Jockey de Paris, voilà qui serait vraiment fashionable et qui pourrait, seul, éclipser l'Union, cet autre cercle à moitié anglais, à moitié français, fondé par deux anglophiles passionnés, MM. de Guiche et d'Orsay et qui est devenu si vite un lieu de réunion de premier ordre. Grosse affaire sur le « boulevart » et parmi les *gants-jaunes* que cette fondation! C'est à qui sera le plus compétent en matière de mœurs anglaises pour l'installation du local, l'établissement des règles d'admission, l'organisation de la vie intérieure d'un cercle. On copie, on plagie tout ce qui s'importe d'outre-Manche : la salle à manger comporte « des chaises à dossier renversé », les salles de billard contiennent « une enceinte continue de divans à la manière anglaise ». Comme à Londres, on dressera une balance majestueuse dans l'antichambre, et la livrée sera d'une couleur identique aux livrées anglaises des grands cercles. Enfin, la langue parlée par les membres est soumise aux règles de la fashion la plus stricte :

« La langue du Jockey-Club, déclare gravement Albert

Cler [1], ressemble beaucoup à l'ancienne langue anglo-normande, composée moitié de français et moitié d'anglais. En général, tout ce qui touche à la fashion et au sport est désigné par les noms anglais. Un jeune sportsman serait presque déshonoré si, voulant parler des certificats qui attestent la filiation d'un cheval, il s'avisait de dire *généalogie* au lieu de *pedigree*. Autre exemple : je suppose que vous arriviez au club d'un air désolé et que vous racontiez qu'il vous est né un poulain *ayant les jambes trop longues*, tout le monde vous rit au nez. Vous croyez que c'est pour insulter votre malheur, pas du tout : c'est que vous avez omis de dire que votre poulain est *legged*. »

Cette manie d'anglicisation des termes atteint, d'abord, les noms des cheveaux : on biffe du calendrier des courses ceux de *Déjazet*, *Taglioni*, *Fanny-Essler* que portaient les premiers vainqueurs pour les inscrire sous ceux de *Royal-Oack*, *Lottery* ou *Black-Filly*. Des chevaux, elle gagne tous les objets, toutes les idées, tous les sentiments, si bien que le langage parlé au plus fashionable de tous les clubs devient une sorte d'idiome inattendu et bouffon : « Fréquentez-vous le *turf*? Comptez-vous parmi les *gentlemen-riders*? Savez-vous discerner un *blood-hound* d'un *stag-hound*? Nourrissez-vous vos chiens *to a mouthful*? Au toucher du *pudding* qui leur est destiné, diriez-vous bien quel âge a le gruau dont il se compose? Êtes-vous abonné à la *Bell's Life*? Suivez-vous exactement les *steeple* et les *hundle-races*? Connaissez-vous de réputation Tom Crane et Gorsey, ces piqueurs illustres? Citez-vous à propos les classiques du *sport*? Les annales de Newmarket, d'Epsom et d'Ascott vous ont-elles gravé dans la mémoire les exploits des Chiffneys et de leurs glorieux successeurs [2]? » Alors, mais alors seulement, vous avez le droit de vous déclarer fashionable, dandy, homme à la mode et membre du Jockey. Bien mieux : vous voilà passé *sportsman*, c'est-à-dire vous voilà parvenu à l'échelon suprême de tous les honneurs que peut rêver un jeune homme élégant dans ces années de grâce 1830 et environs.

Que si vous demandez maintenant la définition de cette

1. *Nouveaux Tableaux de Paris*. — Le Jockey-Club, p. 406.
2. *Les Étrangers à Paris : L'Anglais*, par Old Nick, p. 8.

nouvelle espèce née de la faune des boulevards, écoutez un contemporain vous répondre : « Le *sportsman* ne s'embarrasse pas d'être gentilhomme, il est *gentleman* avant tout. Une belle dame lui demandait, au retour d'un *steeple-chase*, si l'un des *gentlemen-riders*, mortellement blessé, était déjà mort : « No », répondit-il.

« Ses bottes sont satinées et lustrées. Il est vêtu d'un *newmarket* vert foncé lequel est d'une coupe irréprochable et illustré par des boutons au timbre du Jockey-Club. Il porte, suspendue à une énorme chaîne d'acier, une montre, véritable chronomètre à secondes, qui lui permet d'apprécier avec une rigueur astronomique la vitesse des chevaux de course, et d'apporter la ponctualité la plus minutieuse dans toutes les prescriptions de l'hippiatique... Pour soulager son individu d'un abdomen un peu trop saillant ou d'une cuisse un peu trop charnue, vous le verrez, pendant quinze jours, ne manger que de la salade, ne boire que de l'infusion de bourrache, et faire deux fois par jour la route de Paris à Saint-Cloud, couvert de flanelle et par un dévorant soleil d'août... Le *sportsman* a un air de sang-froid permanent qu'il cultive avec patience et qui lui donne l'aspect d'un pur insulaire. Il affecte, en tous lieux, la monotonie et la taciturnité. Même quand il est à pied, le *sportsman* a une cravache et des éperons. Partout il fume avec un aplomb soldatesque. » Mais le plus beau moment du *sportsman*, c'est quand il est aux courses, dans les tribunes du Champ de Mars, par exemple. Alors il est vraiment inimitable : ses cris, son langage, ses appels, ses exclamations font retourner chacun. Il mène le tapage comme dix et proteste comme cinquante. Il s'en prend à tout le monde dans un charivari infernal... « Il est inouï, dit-il, il est inouï, ma parole, qu'on se permette de faire attendre le public de cette manière-là. Ces messieurs du *club* (il prononce : *claoub*) se croient donc tout permis, — et encore pour nous faire voir des courses qui font pitié quand on a assisté à celles de Newmarket et d'Epsom[1]. »

Par la description de l'espèce, vous jugez de celle du genre : il fait florès vers cette époque dans les salons du Jockey. C'est lui qui, pendant six mois, a mis à l'ordre du jour la

1. *Les Français peints par eux-mêmes : Le Sportsman parisien*, par Rodolphe d'Omans.

grave question de savoir si le départ devait être donné en français ou en anglais. Serait-ce en criant : « Partez ! » ou en hurlant « *go on !* » qu'on déchaînerait les *jockeys*? C'est lui qui a décidé l'ouverture d'un livre de paris « comme à Londres ». On se jette dessus, du reste, avec une fureur extraordinaire, et, pendant plusieurs années, ce sont les paris les plus extravagants entre fashionables. L'un gravit l'escalier du cercle et fait une partie de billard sur un poney, l'autre traverse les yeux bandés, la place de la Concorde. Celui-ci parie sur la vertu de sa femme, celui-là sur la vitesse de ses chevaux. N'importe quelle fantaisie passant par la tête d'un *gant-jaune* après un bon dîner ou en fumant un cigare est happée au vol, fixée, enregistrée sur le livre des paris qui devient le recueil le plus extraordinaire de toutes les toquades. Ainsi le *sportsman* s'imagine ressembler bien davantage à un Anglais lequel est, par définition, un être bizarre, aux caprices les plus imprévus, qui a la manie d'engager avec n'importe qui des paris fabuleux sur n'importe quoi.

Bientôt même cette imitation puérile ne paraîtra plus suffisante, et l'anglicisme va créer chez nous non pas un fantoche comme l'est toujours plus ou moins le *sportsman* français de cette époque, mais un type véritable destiné à supplanter le type du gentilhomme qui n'a plus cours. Qu'on l'appelle *gentleman*, qu'on l'appelle *dandy*, cette nouvelle espèce est d'importation nettement britannique, mais elle ne limite plus son champ d'action au monde du sport, elle s'étend dans toute la société parisienne. Désormais l'idéal du jeune Français ne sera plus un de ces ducs de Richelieu ou un de ces princes de Ligne dont l'image lui apparaissait démesurément grandie à distance et si embellie, si merveilleuse qu'elle lui semblait presque inacessible : ce sera le *dandy* anglais tel qu'il a fait irruption sur le boulevard.

Celui-là, Lauzun, ne l'inspire plus, mais Brunswick; le bon ton ne l'inquiète plus, mais la brutalité, la belle humeur ne le séduit plus, mais le spleen perpétuel. Il n'est plus enjoué, galant, aimable, spirituel et brillant, mais flegmatique, hautain, morose, taciturne et blasé. Il passe, du reste, par des nuances de sentiment diverses au gré de la mode, et M. Roger Boutet de Monvel les a finement aperçues et notées dans son

charmant livre des *Anglais à Paris*[1] : « Au dandy empesé, guindé, compassé succéda le lion, et ce lion, produit bâtard du romantique et de l'anglomane, ce lion, dompteur de chevaux, sableur de champagne, farouche, aventureux et conquérant, finit par emprunter beaucoup plus à Byron qu'à Brummell. « Il arpente le boulevard en maître, lisons-nous, lançant par bouffées au nez des femmes les parfums de son pur Havane. Des éperons sont vissés au talon de ses bottes; il ne les ôte que pour se coucher et monter à cheval... Chacun de ses actes trahit son ardente nature. Au boudoir, il prend d'assaut la vertu des femmes ; au club, il pousse sa martingale avec rage ; au Bois, il crève les chevaux, éclabousse les piétons, fait jurer les cochers de fiacre, enfile les avenues et descend les côtes en véritable casse-cou... Malheur à la timide gazelle, au rival, au créancier, au titi qui lui tombe sous la main. Il mène le sentiment à coups de cravache[2] ! »

Nous voilà loin des Lauzun et des Richelieu : en brutal, en dédaigneux, son destin est d'écraser les femmes de son mépris ou de les violenter. Il ignore la politesse, les agenouillements, la douceur, la sentimentalité, la joie du rêve, l'art d'être léger, enjoué, gracieux et charmant. Il s'impose dans le cœur des belles comme il impose sa candidature au cercle, la livrée de son équipage, la couleur de ses gilets ou la forme de ses bottes. Malgré qu'il fasse, il sent toujours le *sportsman*, l'écurie et la cravache. Quand il ne peut pas posséder, il méprise. Et toujours, dans le fond, cet ennui éternel, ce spleen incessable, ce bâillement perpétuel devant la vie qu'il affiche avec ostentation puisque, d'après lui, c'est la marque propre du génie anglais, et qu'il s'agit, avant tout, d'être Anglais de la tête aux pieds, Anglais le jour et la nuit, Anglais dans les joies et dans les peines, Anglais dans la toilette et les sentiments, Anglais dans les goûts et les couleurs, Anglais toujours, Anglais partout !...

***

Du Jockey-Club, l'anglicisme se répand en larges ondes à travers le monde élégant, sa tenue et ses divertissements.

1. *Les Anglais à Paris*, Plon, édit., p. 274 et suiv.
2. F. Deriége : *Physiologie du Lion*.

Tout d'abord, il s'étend aux courses elles-mêmes et aux accessoires multiples qu'elles supposent. Courses plates, courses au trot, courses d'obstacles, du Champ de Mars à Longchamp, de Jouy-en-Josas à Chantilly, le sport nouveau conquit chacun. Les chasses à courre reprenent une nouvelle vogue, les réunions mondaines se succèdent autour du cheval « sacré roi de la création », comme l'écrit *le Bon Ton*. On y arbore les tenues les plus fantaisistes, on y risque les audaces les plus imprévues, on s'y grise d'anglomanie à outrance. Voici les redingotes *lord Novart* à une seule rangée de boutons, très courtes et très serrées « tout à fait convenables pour monter à cheval, ainsi que les pantalons gris à raies noires [1] ». Voici les vêtements couleur *fumée de Londres, bronze anglais, vert anglais*. Voici les *spencer*, les *manteaux Victoria*. Voici, pour les femmes, les ombrelles d'*Écosse*, les tissus *Memphis*, les écharpes à carreaux et les *confortables*. Tout ce beau monde descend de son *landau*, de son *tilbury*, avec un nain du nom de *John* accroché derrière la voiture ou sur le marchepied.

Approchez-vous des élégants : vous verrez qu'ils se sont fait brunir les dents « afin d'avoir un point de ressemblance en plus avec les véritables Anglais [2] ». Les femmes ont à la main le *little stick* importé récemment de Londres et les hommes s'appuient sur la canne à gland de crin, « genre Brummel ». On entoure les jockeys, on leur parle, on se montre connaisseur, on examine les chevaux et les cavaliers et on les juge avec des termes de maquignons. Si l'on est en visite, les raffinés demandent tout de suite à voir la sellerie. Est-elle *à l'anglaise*, oui ou non? Si elle n'est pas à l'anglaise, vous êtes perdus dans l'estime de ces juges. Si elle l'est, vous voilà sauvés et il n'y aura jamais assez de compliments pour vous : « En parlant de la chasse du marquis de V..., dit *la Sylphide*, on ne peut oublier sa sellerie anglaise. Rien de complet, de brillant, de net et d'élégant comme cette sellerie. Les mors, les brides, les selles, les divers objets de harnachement de chasse, plaqués d'argent et d'acier, sont là rangés dans le plus bel ordre : c'est un spectacle princier. »

Ne croyez pas, du reste, passer pour *fashionable*, même avec

1. *La Mode*, 1836, t. II, p. 262.
2. A. Cler : *La Comédie à cheval*.

une sellerie somptueuse. Les *dandys* sont à la recherche de sensations plus piquantes et plus neuves que le sport hippique. Les vrais anglomanes sont plus audacieux, et *la Mode* de 1835 nous révèle leur dernier exploit dans un article indigné intitulé : *Nouvel accès d'anglomanie* :

« Nous avons déjà eu l'occasion, dit-elle, de signaler cette rage d'importations d'outre-Manche, cette épidémie britannique qui s'infiltre chaque jour davantage dans nos habitudes et notre langage. Encore si nos anglomanes se bornaient à dire la *fashion* au lieu de la *mode*, un livre *illustré* de gravures au lieu de *orné* de gravures, comme on disait jadis quand on se contentait de parler français en France ; s'ils se bornaient à affubler des noms de *John* et de *William* des jockeys champenois ou picards, ce seraient des affectations sans inconvénients graves. Mais cette anglomanie ne s'en est pas tenue à de pareilles fantaisies.

« Il y a quelques jours, le croira-t-on? des jeunes gens qui ont la prétention d'être de *bonne compagnie* avaient pris place au milieu des garçons bouchers dont se compose le public ordinaire des hideuses représentations de la Barrière du Combat, cirque dégoûtant où s'engagent et se dévorent des animaux. De fringants équipages stationnaient à la porte de ce cloaque immonde, tandis que nos *dandies*, au son des fanfares de Tellier, s'ébattaient dans l'enceinte à voir des coqs, des chiens et de vieux taureaux invalides se déchirer les uns les autres. Voilà le gracieux passe-temps de cette jeunesse fashionable qui change nos promenades en estaminets et à laquelle M. le duc de Chartres se fait gloire d'appartenir, voilà où en est l'urbanité, le bon goût, l'élégance des manières, dans le pays de François Ier, de Lauzun et de Richelieu [1] ! »

Malgré la vigueur de cette diatribe, toutes les importations d'outre-Manche, croyez-le, seront les bienvenues. Nous avons déjà signalé que la mode du thé, avec ses *toasts*, ses *muffins*, ses *plume-cakes* avait commencé de se répandre dans la bonne société. L'usage de ces pâtisseries devint tout de suite courant

1. *La Mode* de 1835, t. II, p. 132.

et on en trouve le nom sous la plume de tous les gourmets. « Il faudra, dit Balzac, amuser l'estomac d'une manière ingénieuse. Pour atteindre à ce but, le génie trouve d'immenses ressources dans les légumes, les œufs, les *mufflings*. » Et il donne l'idée d'un « menu élégant pour le déjeuner ».

« Des œufs frais, une salade, un pilou, du beurre de Bretagne, des fraises, du *thé*, du *soda water*, des *mufflings*[1]. » Tout cela servi, bien entendu, dans un service venant de chez Mortimer, le grand orfèvre londonien, et présenté autant que possible par un domestique stylé à l'anglaise.

L'ameublement de la maison devra s'harmoniser, du reste, avec ces goûts tout nouveaux. Les salons, surtout à la campagne, devront comporter « ces longues tables à compartiments couvertes de morceaux de musique, de corbeilles à ouvrage, de livres nouveaux, etc. ». Beaucoup de tables légères aussi dans les coins, « toujours à l'instar des Anglais[2] ». Les cuisines et l'office regorgeront de ces instruments pratiques, de ces objets, de ces boîtes à fins multiples, de tout cet attirail de la vie domestique où s'ingénie l'imagination anglaise. Pour le voyage, les sacs seront bourrés de nécessaires fabriqués outre-Manche « avec miroirs de toilette, ciseaux, rasoirs, pommades, parfums, etc. ». Les malles seront « à dix-huit compartiments » : elles renfermeront des pharmacies de voyage, des parapluies « à tubes concentriques comme une lorgnette », des lits de sangle, des paires de tire-bottes et une foule d'autres objets de première nécessité pour le dandy qu'on fera venir des magasins de la Cité.

Ainsi habillé, chaussé, équipé, meublé, servi et nourri à l'anglaise, il s'agira de penser et de parler en véritable Anglais, c'est-à-dire avec le mépris le plus absolu de la vie parisienne, avec le dédain de la grande ville et l'admiration béate pour la capitale du Royaume-Uni. Paris est ignoble, Paris est fétide, Paris est mal tenu et sent mauvais : « Paris est le purgatoire des gens qui n'ont pas entièrement perdu l'odorat... Par contre, quelle propreté règne à Londres ! Avec quelle liberté on y respire un air pur, sans être obligé, comme à Paris, de détourner les yeux à chaque pas et de suspendre sa

1. H. de Balzac. — Œuvres diverses : *Nouvelle théorie du déjeuner*.
2. *La Mode*, juillet 1830.

respiration pour ne pas être incommodé par des miasmes pestilentiels et par la vue d'un vaste cloaque !... Paris, avec sa malpropreté et son obscurité, est-il bien la capitale du monde civilisé [1]? » Du reste, quels produits français peuvent se comparer, même de loin, avec les produits anglais, dans tous les domaines? Quel poète est supérieur à lord Byron? Quel romancier à Walter Scott? Quel humoriste à Sterne? Quelles élégances se peuvent mettre en parallèle avec celles des dandys anglais? Quelles richesses avec celles des opulentes familles londoniennes? « Il faut décidément en prendre notre parti, proclame *le Bon Ton* : tout ce qui est élégant, distingué, riche et fashionable nous arrive par Dieppe et par Calais. » Et, bientôt, ce ne seront plus seulement des meubles, des objets de toilette, des vêtements, des livres ou des poètes que l'Angleterre expédiera en terre de France : ce seront des femmes, ce seront des fiancées. Le mariage anglais va non seulement devenir à la mode, il apparaîtra comme le couronnement nécessaire d'une véritable jeunesse fashionable.

***

C'est que le mariage bien compris est devenu une magnifique affaire, et, depuis la Révolution, une nécessité. Chacun se le tient pour dit dans cette société positive que fut la Restauration et cherche autour de soi la riche héritière. Mais où en trouver de plus confortables que parmi les filles de ces opulentes familles d'outre-Manche qu'on aperçoit aux Tuileries ou aux Italiens en compagnie d'une mère grotesque et d'un père étonnant : chapeau gris, figure rouge, nez violet, redingote blanche, gilet jaune, pantalon vert et guêtres de drap beige marengo.

Ce sont celles-là, pâles misses élancées sur leur tige, que guettent les sous-Rastignac et les sous-Rubempré embusqués sur les chaises de la « terrasse » dans l'attente d'un gibier de choix. « Aussitôt l'enfant signalée, conte *le Rôdeur français*, vingt paires d'yeux la fusillent, elle et ses chaperons, vingt paires d'yeux s'attachent au couple d'insulaires, détaillent le

1. Amédée de Tissot : *Paris et Londres comparés*, Paris, 1830.

carrick à carreaux jaunes du père, le châle de la mère, l'aspect chlorotique de la fille. On suppute la fortune, on fait des hypothèses, on s'interroge, on engage des paris sur ces citoyens de Manchester ou de Birmingham, on se livre à un travail de police formidable pour connaître la fortune de ces gens. »

Au reste, personne ne s'en cache parmi les dandys, et le mariage anglais devient de plus en plus à la mode. Aux uns il apparaît comme une manière d'excentricité bien portée, tel un habit original que Staub aurait coupé dans une heure de fantaisie, aux autres il se présente comme la seule planche de salut pour une fortune chancelante, à tous il donne une impression lointaine et mystérieuse qui fait des livres sterling une sorte de pactole coulant d'une caverne de Golconde. Pour les héros de Eugène Sue, cela est extrêmement élégant, surtout si l'Anglaise est d'une beauté fine, vaporeuse, irréelle, digne d'une gravure de Keepsake. Les héros balzaciens, eux, le jugent froidement pour ce qu'il est, et Henri de Marsay, avec son cynisme coutumier, en parlera ainsi en annonçant à Paul de Manerville son mariage avec une riche Anglaise :

« Une fille de trente-six ans, ma foi, élevée dans les meilleurs principes puritains, seule et unique héritière d'un vieux podagre, quelque brasseur de Londres qui, dans un délai calculable, doit lui laisser une fortune au moins égale à celle dont est déjà douée la mignonne. Outre ces avantages, elle a le nez rouge, des yeux de chèvre morte, une taille qui me fait craindre qu'elle ne se casse en trois morceaux si elle tombe. Elle a l'air d'une poupée mal coloriée, mais elle a le génie anglais, elle me tiendra mon hôtel, mes écuries, ma maison, mes terres mieux que ne le ferait un intendant. Elle a toute la dignité de la vertu, elle se tient droite comme une confidente du Théâtre-Français... Miss Stevens est, d'ailleurs, assez blanche pour n'être pas trop désagréable à épouser quand il le faudra absolument. »

Et, plus loin, le jeune roué d'ajouter :

« Elle affecte un peu trop les grandes manières, comme les riches Anglaises qui veulent se faire prendre pour des ladies. Elle a, d'ailleurs, aussi peu d'intelligence que j'en veux chez une femme. Jamais cette fille, qui se nomme Dinah, ne me

jugera, jamais elle ne me contrariera, je serai sa chambre haute, son lord, ses communes.

« Enfin, Paul, cette fille est une preuve irrécusable du génie anglais, elle offre un produit de la mécanique anglaise arrivée à son dernier degré de perfectionnement ; elle a été certainement fabriquée à Manchester, entre l'atelier des plumes Perry et celui des machines à vapeur. Ça mange, ça marche, ça boit, ça pourra faire des enfants, les soigner, les élever admirablement et ça joue la femme à croire que c'en est une. Quand ma mère nous a présentés l'un à l'autre, elle avait si bien monté la machinerie, elle en avait si bien repassé les chevilles, tant mis d'huile dans les rouages que rien n'a crié ; puis, quand elle a vu que je ne faisais pas trop la grimace, elle a lâché les derniers ressorts, cette fille a parlé ! Enfin, ma mère a lâché aussi le dernier mot. Miss Dinah Stevens ne dépense que trente mille francs par an et voyage par économie depuis sept ans. Il existe donc un second magot, et en argent[1] ! »

Certes, tous ceux qui épousent d'opulentes Anglaises sous le règne de Charles X et sous celui de Louis-Philippe ne tiennent pas un raisonnement aussi froidement cynique, mais aussi il est des Anglaises autrement jolies que miss Dinah Stevens. La beauté aristocratique, raffinée, vaporeuse, idéale de quelques filles d'Albion fait une impression profonde sur certains Français blasés ou sur certaines natures poétiques très ardentes. C'est par des traits de cette sorte, grande, svelte, la taille souple, le visage d'une blancheur irréelle, les plus beaux bras du monde, chair bulbeuse, lignes sinueuses, que miss Harriett Smithson séduit Berlioz aux représentations fameuses de Shakespeare et devient sa maîtresse adorée. C'est pour sa chair d'une blancheur admirable, pour sa grâce tranquille, pour la majesté de sa personne qui la fait ressembler elle et sa sœur, à de merveilleux cygnes blancs que miss Lydia Burnbur séduit Alfred de Vigny et se fait épouser par lui :

Comme deux cygnes blancs, aussi purs que leurs ailes,
Vous passez doucement, sœurs modestes et belles,
Sur le paisible lac de vos jours bienheureux...

1. Balzac : *Le Contrat de mariage*, Houssiaux, édit., t. III, p. 280.

En revanche, ce n'est point pour sa beauté qu'un autre poète, Alphonse de Lamartine, s'éprend et demande la main de la fille du colonel Birch, mais parce qu'il croit que cette jeune Anglaise, plus âgée que lui, du reste, pourra redorer son blason. Et l'on ne jurerait pas non plus que ce soit toujours pour le cœur que tant de Français s'éprirent de riches insulaires et les prennent pour femmes dans ces années de la Restauration. Mais pourquoi, d'autre part, prêter à tous des motifs intéressés !

Ils sont si nombreux, ces Français, qu'en vérité il est impossible d'en citer même un très grand nombre. M. Roger Boutet de Monvel, dans son livre, s'est contenté de donner les noms les plus connus, le marquis de Choiseul s'alliant à une fille de lord Southwell, miss Dabrymplhe Hamilton, le prince de Polignac à miss Barbara Campbell, le comte Walewski à une fille de lord Sœndwich, le comte Alfred de Chabannes La Palice à miss Antoinette Ellice, etc... Mais il en fut bien d'autres, quelques-uns ayant connu leur fiancée ou ses parents durant l'exil de l'émigration, la plupart l'ayant rencontrée au hasard des voyages, mais tous s'appliquant, par là, à fortifier l'anglomanie chez nous, à acclimater de plus en plus en France les mœurs de nos voisins.

Aussi bien ce n'était pas seulement les Anglaises qui fascinaient les jeunes dandys, soit par leur beauté, soit par leur dot, c'était aussi les Anglais dont les vierges françaises se disputaient le cœur et la fortune. La légende du jeune lord richissime, aussi original que prodigue, qui fait son tour du monde en jetant les galions par les fenêtres et en épousant la femme dont il se toque commence à se former à cette époque et à opérer ses ravages dans le cœur des mères. « Trouver un Anglais pour sa fille », devient une sorte de rêve aussi hallucinant que lointain, formé par toutes en secret. Et ce n'est pas avec des yeux moins brillants de convoitise qu'on lorgne les élégances masculines britanniques où qu'elles se montrent. L'idéal est de se faire présenter l'objet, de l'inviter et de le séduire à tout prix. Sentiment qui bouleverse les familles bourgeoises ou celles de la petite aristocratie sans fortune, témoin ce tableau de mœurs brossé par un Anglais, qui n'est pourtant ni lord ni millionnaire, dans *le Rôdeur français* :

« J'ai été invité à une soirée chez madame la comtesse de M... En moins d'un instant, tous les regards ont été dirigés sur moi, et je me suis vu l'objet des prévenances les plus délicates ; c'est sans doute un Anglais, disaient les jeunes femmes qui, alors, se rapprochaient de moi avec une bonté qui me couvrait de confusion et me pénétrait de reconnaissance. C'est peut-être un lord, disaient, à demi-voix les mamans qui, tout en caressant leurs filles aînées et en les plaçant dans le jour le plus avantageux pour elles, ajoutaient tout bas en souriant : il serait possible qu'il se fixât en France.

« On fit de la musique, c'était à qui me donnerait un échantillon favorable de ses talents, les jeunes personnes se précipitèrent sur le piano avec une ardeur qui ressemblait à un combat... Au souper, on parla beaucoup de l'Angleterre, on vanta ses lois, ses usages, ses coutumes, son gouvernement avec une exagération qui me déplut. Il y avait surtout à mes côtés un gros monsieur qui ne tarissait point dans ses éloges sur l'Angleterre qu'il n'avait jamais vue... » Et le voyageur d'ajouter : « Je n'aime pas les Français qui sont Anglais; les hommes, comme les fruits, ne doivent jamais perdre le goût du terroir[1]. »

Il semble bien que ce n'était pas là l'opinion de la société française qui ne rêvait qu'unions avec riches Anglais ou opulentes Anglaises et s'enfonçait ainsi de plus en plus dans une anglicisation à outrance.

***

Un tel changement dans les mœurs n'allait pas, on le pense bien, sans protestations et sans railleries. Tout les premiers, les Anglais s'étonnaient, en débarquant sur le continent, de cette manie de nous travestir, nous, nos mœurs, notre élégance et notre langue. Sans doute étaient-ils secrètement flattés de cette imitation d'eux-mêmes, mais quelques-uns ne pouvaient s'empêcher d'en sourire. En 1829, lady Morgan est proprement stupéfiée d'une telle acclimatation de l'anglicisme et avec beaucoup d'esprit elle raconte les surprises

1. *Le Rôdeur Français*, Paris, 1817, t. II, p. 14.

par lesquelles elle passe sur la terre de France. C'est, à Paris, chez le confiseur à la mode où la pousse tout de suite sa gourmandise et où, demandant en français, des diablotins en papillotes et des pastilles, elle s'entend répondre en anglais par la demoiselle de comptoir : « *We sell no such a ting.* » (Nous ne vendons pas de ces choses-là.) Et on lui désigne des *crackers*, des *buns*, des *plum-cakes*, des *mince-pies* et des *muttons*.

Tant de choses si lourdes quand elle en venait chercher de si légères ! Lady Morgan n'en revient pas : « Je me frottai les yeux, j'avais peine à croire à l'évidence. Je regardai l'enseigne et j'y lus, en lettres d'or, sur une planche noire, que *here is to be had all sorts of english pastry* de Tom ou Jack un tel, pâtissier de Londres [1]. »

« Dégoutée outre mesure », comme elle l'avoue, elle se sauve dans une boutique de parfumerie où, « avec son meilleur accent parisien », elle demande des eaux, des essences, des extraits. Hélas ! Le « meilleur accent parisien » ne saurait sans doute dissimuler son origine : « Le marchand me présenta aussitôt diverses bouteilles ou pintes de fabrique anglaise en m'interrompant par un : « Voilà tout ce qu'il vous faut, du *lavander-vatre* de M. Gattie, du *honey-vatre* première qualité, de l'*essence of bergamot*, etc... » N'en voulant entendre davantage, lady Morgan, de plus en plus mortifiée, retourne à la maison. Dans l'antichambre elle trouve un petit paquet sur une table avec une carte épinglée. Un domestique anglais attendait une réponse à cet envoi. La carte portait en anglais : « Compliments sincères », et le paquet renfermait une bouteille de véritable *potteen*. Cette fois, c'en est trop, et lady Margon éclate : « Est-ce pour cela que nous avons quitté notre petite, confortable, économique demeure irlandaise, et bravé les inconvénients et la dépense d'un voyage à l'étranger, dans l'espoir de ne rien voir d'anglais jusqu'à notre retour dans nos foyers ! Faut-il trouver à chaque pas tout ce que le goût, la santé et la civilisation nous fait repousser chez nous, depuis la dure fibre du rosbif de *mutton* jusqu'au véritable *potteen* ! »

Le fait est que l'aventure est cocasse et c'est celle qui guette tous les Anglais de passage à Paris. Aussi s'en vengent-ils

1. Lady Morgan, *La France en* 1829, t. I, p. 89.

malicieusement en nous raillant à qui mieux mieux. L'installation du Jockey avait fait faire des gorges chaudes aux insulaires fixés sur le boulevard. L'organisation de nos courses « à l'anglaise » et de nos *steeple-chase* les remplit d'une douce hilarité : « Ils n'y comprennent rien », est le terme le plus courant que l'on emploie à notre égard dans cette petite société étrangère. Les gens polis sourient et font de l'humour, les gens moins bien élevés s'esclaffent bruyamment sur nos manies d'anglicisation à tout prix. Voici, par exemple, Mrs Trollope, cette mauvaise langue, qui, dans son *Voyage en France*, va nous présenter l'anglomane malgré lui :

« Nous avons été faire, ce matin, une tournée dans les magasins, raconte-t-elle, laquelle s'est terminée dans une pâtisserie anglaise où nous mangeâmes des *buns*. Là nous nous amusâmes à observer quelques Français. Ils avaient tous l'air, plus ou moins, d'arriver sur une terre inconnue, laissant deviner leur étonnement à la vue des compositions d'outre-mer qui se présentaient à leurs yeux. Il y avait, parmi eux, un jeune homme qui, de toute évidence, avait pris à tâche de railler toutes les friandises étrangères que la boutique contenait.

« — Est-il possible! — dit-il gravement avec un air indigné et ou moment où l'une des dames qu'il accompagnait parut sur le point de manger un *bun* anglais, — est-il possible que vous puissiez préférer à la pâtisserie française ces comestibles étranges à voir !

« — Mais goutez-en, — dit la dame, — ils sont excellents.

« — Non, non, c'est assez de les regarder, — dit son cavalier en haussant les épaules. — Il n'y a dans ces gâteaux aucune grâce, aucune élégance, aucune légèreté.

« — Mais goûtez quelque chose, — répliqua la dame en insistant.

« — Vous le voulez absolument ! — s'exclama le jeune homme, — quelle tyrannie ! et quelle preuve d'obéissance je vais vous donner !... Voyons donc, — continua-t-il.

« Et il approcha de lui un plateau sur lequel étaient empilés quelques véritables « muffins » anglais, lesquels sont, vous le savez, d'une fabrication mystérieuse, et, quand on les mange non rôtis, du même goût qu'un morceau de peau

de gant. L'infortuné connaisseur en pâtisserie prit ce qu'il croyait être un gâteau et s'exclama d'un air théâtral :

« — Voilà donc ce que je vais faire pour vos beaux yeux.

« En parlant, il prit une de ces pâles et molles choses, et, à notre extrême amusement, essaya de la manger. Tout le monde peut être excusé de faire des grimaces en telle occasion, et le privilège des Français en ce genre est bien connu, mais ce hardi expérimentateur abusa de ce privilège. Il paraissait subir une agonie complète, et ses hauts le cœur, ses reproches furent si véhéments que amis, étrangers, boutiquiers et tous, jusqu'à une petite bonne qui apportait un plateau de pâtes, furent pris d'un rire inextinguible que l'infortuné, rendons-lui cette justice, supporta avec une extrême bonne humeur [1]. »

On le voit, les Anglais ne sont tendres ni pour les Français qui les imitent ni pour les Français qui craignent de leur ressembler : dans l'un et l'autre cas, ils les accusent de gaucherie quand ils ne haussent pas les épaules de mépris.

De leur côté, les gens de la Restauration française étaient chaque jour plus irrités de cette folie d'anglicisme qui tenait leurs compatriotes et qui finissait par faire tourner en dérision le peuple qualifié le plus spirituel de la terre.

Nous avons vu plus haut le journal légitimiste, *la Mode*, fulminer contre les sports violents introduits à la barrière du Combat par quelques *sportsmen* férus des mœurs d'outre-Manche. Dans *la Comédie à cheval*, nous assistons aux lamentations de l'auteur, Albert Cler, passionné pour l'hippique, cependant, mais qui déplore « les progrès toujours croissants et vraiment inquiétants de la phraséologie anglaise dans notre belle France. Grâce à l'anglomanie qui s'est successivement emparée de nos hommes politiques, de nos cuisiniers de nos modistes, de nos industriels et de notre jeunesse dorée, chaque jour quelques douzaines de mots anglais reçoivent leurs lettres de naturalisation de la mode, sinon de l'Académie. »

Voulant montrer de quelle façon absurde et irraisonnée on plagie les mœurs anglaises, il signale le fait suivant : depuis

1. *Voyage en France*, trad. J. Boulenger, p. 213.

1841 environ, tous les cochers conduisant à Paris les équipages de grand luxe sont aflublés d'une petite perruque de laine blanche ornée de boudins circulaires couvrant seulement le sommet de la tête, laissant voir les cheveux naturels, et qui produit, en définitive, l'effet le plus grotesque. Or, cette mode a sa raison d'être en Angleterre où existe un impôt frappant d'une livre sterling chaque tête de domestique poudrée : la perruque, qui en a toutes les apparences, a été inventée précisément afin de payer cette taxe fashionable sans subir les inconvénients de la poudre. Chez nous, elle est sans signification et devient purement ridicule.

L'Ermite de la Chaussée d'Antin, dans ses *Tableaux de Paris*, ne décolère pas non plus contre cette anglicisation à outrance : « Dire qu'il y a ici plus de deux mille enseignes en anglais, s'écrie-t-il, donne une singulière idée des Parisiens. Tout le monde veut parler anglais, même sans l'avoir jamais appris, et, de la lorette jusqu'au marchand de marrons, chacun trouve plaisant de bredouiller, ne fût-ce qu'un mot, de la langue de Shakespeare. Allez-vous prendre une paire de bottes ? Votre bottier, avec une révérence, vous indique l'adresse de sa maison : *Bootmaker to this excellency prince Talleyrand*. Voulez-vous de la pâte pectorale ? C'est au *London dispensary* que vous en trouverez. Voulez-vous des gâteaux ? Allez à la pâtisserie anglaise de la rue Neuve-du-Luxembourg : on vous offrira du *french* ou du *foreign wine*, et les gâteaux sont arrosés avec du madère fabriqué à Montpellier ! Tout cela est le comble du ridicule... »

Un esprit fin, pondéré et spirituel comme celui de madame de Girardin n'est pas moins offusqué de cet envahissement des mœurs anglaises. Plusieurs fois elle le signale dans ses *Lettres Parisiennes*, mais sans exclamations d'étonnement ni de désespoir. Elle comprend très bien l'attrait que peut présenter aux yeux d'une société blasée l'introduction de certains usages anglais, mais elle met aussitôt en regard l'usage français correspondant et elle dit très simplement les motifs qui la poussent à donner sa préférence à ce dernier.

Ainsi, à l'occasion des chasses, elle fait, en quelques lignes, un court et charmant parallèle entre la chasse anglaise au renard, « cette course rapide et dévorante..., avec les grandes

plaines de vert gazon émaillées d'habits rouges que le vent semble emporter », et la chasse française « avec ses beaux cerfs bien sauvages, ses noirs sangliers bien terribles qu'elle attrape dans la vaste forêt au bruit sonore de la trompe ». Mais, « tout en reconnaissant l'élégance, la facilité, la hardiesse de la chasse anglaise », elle ne peut se défendre d'un sentiment de partialité « pour cette belle et antique vénerie française, pour sa science, et même pour ses fatigues, ses dangers, lorsqu'il s'agit de tuer à cinq pas un sanglier furieux ou un cerf aux abois. Nous aimons, dit-elle, à entendre résonner ses nobles fanfares dans la solitude des grands bois, nous aimons ce costume tout national, tout français, des piqueurs et des chasseurs... Voilà pourquoi nous sommes ravis d'apprendre que M. le prince de W... doit envoyer son équipage demain dans la forêt de Sénart[1]. »

Cette opinion si juste et si réfléchie d'un des esprits féminins les plus distingués du siècle divin donne la note exacte, nous semble-t-il, que devaient trouver les Français équilibrés en présence de ce débordement d'anglicisme frénétique : prendre sans excès dans cette invasion de choses d'outre-Manche les parties qui pouvaient être assimilées par notre génie, mais ne jamais oublier qu'à le surcharger d'apports étrangers, on risquerait de le fausser et même de le tuer. Et c'est aussi pour ne pas avoir voulu entendre cette voix de la raison que tant d'anglophiles passionnés étaient devenus en si peu de temps ou incompréhensibles ou ridicules.

***

Le bon sens français en eut raison rapidement, on le sait, et après cet engouement sans bornes pour les gens, l'élégance, les mœurs, les modes et les idées d'outre-Manche, le siècle, à partir de la fin du règne de Louis-Philippe, revient à une plus saine appréciation du génie des deux peuples. L'admiration pour l'Angleterre subsista, et l'on connaît l'influence considérable qu'elle exerça encore sur les mœurs du second Empire, mais l'époque frénétique était passée : c'est vraiment

1. *Lettres Parisiennes*, t. II, p. 74.

sous la Restauration qu'il faut la situer dans son plein épanouissement.

On remarquera que, alors déjà, les objets sur lesquels l'anglicisme s'exerce avec le plus de fureur sont les mêmes que ceux où nos amis d'aujourd'hui marquent encore une prépondérance absolue. Questions d'élégance masculine, questions de sport, questions de mobilier, questions d'ingénieuses et pratiques inventions, ce sont les mêmes problèmes où triomphe encore leur robuste esprit. La tradition de Brummel est demeurée vivante parmi nous, en ce qui concerne le costume tout au moins, car pour ce qui est de la cruauté de l'esprit, de la brutalité volontaire des manières, de l'égoïsme voluptueux, le dandysme n'a été qu'une vogue très passagère qui a laissé peu de traces dans nos mœurs. Mais qui n'aperçoit que cette introduction — si timide au début — du sport hippique en France à été seulement le point de départ de la grande révolution sportive qui, cent ans plus tard, devait bouleverser si complètement les habitudes françaises ! Et qui ne reconnaît dans la fondation de ces premiers clubs, dans l'achat de ces premiers mobiliers, dans la fureur pour ces premiers objets du confortable anglais les premières orientations du goût français vers les choses qui nous paraîtront toujours les plus séduisantes parmi toutes celles de nos voisins?

Il est donc bien vrai que l'anglicisme de la Restauration n'a pas été comme on le croit trop souvent, une anglomanie passagère, mais les premiers signes d'une inclination déjà profonde pour certaines habitudes de vie, certains sentiments ou certains besoins que le génie français savait ne pouvoir rencontrer que chez ses anciens rivaux devenus ses amis. Et c'est ce qui fournirait, si on la cherchait absolument, la justification de ces tableaux de mœurs qui sont aussi l'image d'une des plus séduisantes et charmantes époques qui furent jamais.

JULES BERTAUT

MARIE-LOUISE A PARME

On n'a guère fait jusqu'ici — sans doute à cause de la guerre — qu'entr'ouvrir, aux Archives des Affaires étrangères, les volumes contenant la correspondance de 1830 à 1851, dont la communication n'est autorisée que depuis six ans environ. La consultation approfondie de ces documents apportera cependant une précieuse contribution à l'histoire encore incomplète des relations entre le Gouvernement de Juillet et les petits duchés de l'Italie centrale, auxquels le Congrès de Vienne donna près d'un demi-siècle d'une existence précaire, agitée et remplie — à part la Toscane — de troubles, d'émeutes, d'assassinats et de sanglantes répressions. C'est ainsi qu'en parcourant les premiers de ces volumes j'ai trouvé, entre autres, une pièce qu'on aura, je crois, intérêt à connaître. Quoiqu'on se soit beaucoup, et à tous égards, occupé de Marie-Louise, il reste encore bien des choses à dire sur la dernière partie de sa vie et en particulier sur la façon dont elle gouverna son duché. J'ai donc pensé qu'on lirait avec plaisir le rapport qu'adressait au duc de Broglie, alors ministre des Affaires étrangères, le baron de Barante, revenant de Parme, « cette ville du passé, remplie de grandeurs inachevées ou croulantes », où il venait de présenter ses lettres de créance[1] à celle qu'il appelait si spirituellement dans sa lettre à nos beau-frère, le comte d'Houdetot, « cette Majesté, débris d'un autre âge ».

COMMANDANT WEIL

1. En sa qualité d'ambassadeur de France près la cour de Sardaigne, le baron de Barante avait été accrédité comme ministre plénipotentiaire et envoyé extraordinaire près S. M.ᵉ l'archiduchesse Marie-Louise, la légation de Parme ayant été supprimée par raison d'économie.

Turin, 3 octobre 1833[1].

Le baron de Barante, ambassadeur de France, à S. E. le duc de Broglie, ministre des Affaires étrangères. N° 22 (n° 9).

Monsieur le Duc,

J'arrive de Parme, où j'ai présenté mes lettres de créance à S. M. l'archiduchesse Marie-Louise. Comme elle allait faire un voyage au camp autrichien, et comme en cette saison Parme est à peu près délaissée par toute cette petite cour, je n'ai pas cru utile d'y prolonger mon séjour.

J'ai été accueilli avec une grande bienveillance par l'archiduchesse, sans pouvoir dire que j'aie remarqué dans sa conversation bonne, simple et facile rien qui se rapportât spécialement à un envoyé de la France. Elle est loin de détourner les souvenirs d'un pays où sa destinée a été si grande et si frappante ; au contraire, on voit qu'elle en parle volontiers, mais c'est sans attacher aucune impression forte et solennelle. Son imagination n'en est pas restée occupée ; son âme n'est pas émue. Il eût été difficile de lui parler de l'empereur Napoléon. Rien dans son palais ne le rappelle. Parmi les tableaux, les dessins, les gravures rapportées de France et qui se trouvent là par hasard, plus que par sentiment, il n'y a pas un buste, pas un portrait de Napoléon. Un buste en marbre de M. de Neipperg y est placé d'une manière presque officielle. Elle s'est entourée davantage des souvenirs de son fils ; mais rien n'indique en elle une douleur profondément sentie[2].

1. Archives des Affaires étrangères. Turin. Volume 302, f° 178-189.

2. Cinq jours avant l'expédition de ce rapport, M. de Barante, fidèle à la promesse faite à d'Houdetot, ajoutait à sa lettre, en date de Parme, le 28 septembre, quelques lignes dans lesquelles il lui faisait part des impressions qu'il rapportait de son audience. Il suffira de comparer ces phrases et les paragraphes correspondants de la dépêche du 3 octobre pour constater la similitude presque complète des idées et même des deux textes :

« Il y a quelques instants, lit-on dans les *Souvenirs* de M. de Barante. (Tome V, page 80), je revoyais cette Marie-Louise, à qui se sont attachées autrefois tant d'espérances et de grandeurs, dont, pour le dire en passant, j'étais peu ébloui. Elle s'est peu doutée du côté épique de sa situation. C'est une bonne femme qui se souvient avec tranquillité d'avoir passé dans sa jeunesse quelques années en France et qui en parle tant qu'on en veut. Il ne m'aurait pas fallu beaucoup plus de familiarité pour la faire parler, même de l'Empereur. C'est toujours

Elle m'a beaucoup parlé de la famille royale de France, sans affectation, sans nul calcul politique, car ce sont des idées qui ne lui viennent guère et ne l'occupent point. Elle veut depuis longtemps, m'a-t-elle dit, écrire à la reine, sa tante[1]; mais elle ne sait pas arranger ses journées de manière à en trouver le temps. Le nom qui revient le plus souvent dans ses discours, c'est celui de l'Empereur, son père. On voit qu'elle a pour lui une affection véritable et assez vive, et qu'en même temps elle est certaine d'en être bien aimée.

Comme c'est, je crois, la première fois qu'un agent de la France a eu occasion d'examiner un peu ce petit État, je crois devoir reprendre les choses de plus haut.

En 1814, ce fut en général avec satisfaction que les habitants du duché virent leur gouvernement confié à l'archiduchesse. Comme l'administration française ne leur avait pas été fâcheuse, ils espéraient que Marie-Louise changerait peu le régime auquel ils étaient accoutumés. Des députés se rendirent à Paris auprès de l'empereur François et lui exposèrent leurs vœux. Il les accueillit fort bien et se laissa persuader facilement qu'il valait mieux ne pas changer ce qui était.

De la sorte, les formes de l'administration française, l'assiette et le recouvrement des impôts subsistèrent tels qu'auparavant. Une commission soumit les codes à une révision qui y fit quelques changements dont on ne tarda pas à se repentir et qui troublèrent un peu l'ensemble de la législation.

En même temps, l'achiduchesse se montrait bienveillante

---

comme ayant eu à se louer de lui qu'elle en rappelle la mémoire. Du reste, parmi les tableaux rapportés pêle-mêle dans ses bagages et qui se trouvent là par hasard, pas un portrait, pas un buste de Napoléon, mais un marbre de M. de Neipperg. De son fils, au contraire, des portraits de tous les âges : mais autour d'elle, on en cause encore de façon à intéresser. »

Quant au paragraphe suivant, qui termine la lettre à d'Houdetot, je ne le reproduit pas pour la raison qu'on vient de le lire, M. de Barante l'ayant, sans y changer un mot ni même une virgule, inséré dans sa dépêche.

Que diront, après cela, ceux qui, déniant toute valeur aux documents des Archives d'État, affirment que « ces documents ne sont pas et ne peuvent pas être l'expression intégrale de la pensée de leur auteur »? « Ce qu'on trouve dans les Archives d'État, prétendent-ils, c'est l'histoire préparée à l'usage des contemporains ou de la postérité, la matière pour les livres bleus, jaunes ou blancs, le thème pour les dissertations officielles des historiographes patentés. » Je doute fort que tel ait été le but de M. de Barante.

1. La reine Marie-Amélie.

pour les Français restés dans le pays. On conservait en place des percepteurs et autres employés. Avoir servi la France était un titre de faveur aux yeux de l'administration et même de la population.

Cette disposition des Parmesans n'a rien de surprenant.

Le gouvernement des infants don Philippe[1] et don Ferdinand[2] avait, depuis plusieurs générations, donné à cette province des rapports habituels avec la France. Des Français avaient été appelés à différents titres. Chacun sait en France que l'abbé de Condillac et l'abbé Millot[3] furent attachés à l'éducation de l'infant don Louis. Mais à Parme on connaît encore mieux le nom d'un M. Dutillot[4], qui pendant de longues années fut le principal administrateur du duché et y a laissé des souvenirs populaires. D'autres vinrent comme ingénieurs, comme officiers, comme attachés à la cour. Ils furent

1. Don Philippe (1720-1765), infant d'Espagne, fils de Philippe V et d'Élisabeth Farnèse, gendre de Louis XV, devenu en 1748 duc de Parme en vertu du traité d'Aix-la-Chapelle. Ce fut lui qui amena du Tillot dans le duché et en fit son ministre.

2. Don Ferdinand (1751-1802), fils de don Philippe, ne fit guère honneur à Condillac, qui, ayant consenti à se charger de son éducation, passa près de dix ans à Parme.

3. Millot (Claude-François-Xavier, abbé) (1726-1785). Ses travaux historiques lui valurent d'être appelé par du Tillot, devenu le marquis de Felino, à enseigner l'histoire au collège des Nobles à Parme. Revenu en France à la chute de ce ministre (1771), il entra à l'Académie française et devint le précepteur du duc d'Enghien.

4. Tillot (Guillaume-Léon du, marquis de Felino) (1711-1774) débuta dans les bureaux de Versailles grâce à quelque amis de son père, chef de la garde-robe du roi d'Espagne. Son intelligence des affaires et son activité lui valurent les bonnes grâces de Ferdinand VI, qui le donna pour intendant à son frère don Philippe, lorsque celui-ci prit possession du duché de Parme (1749). Il y provoqua d'utiles réformes, combattit les prétentions de la cour de Rome, mais vit jusqu'en 1759 ses projets d'ordre et d'économie traversés par la duchesse Élisabeth, la fille préférée de Louis XV. Ce dernier n'accorda toutefois au duc les sommes dont il avait besoin pour se libérer qu'à la condition de prendre du Tillot pour ministre des Finances. A partir de ce moment, du Tillot put mettre à exécution une partie de son programme (établissement de manufactures, restauration des monuments publics, fondation d'une Académie des Beaux-Arts et d'une École militaire pour les jeunes nobles) et reçut en récompense le titre de marquis de Felino. Après la mort de don Philippe (1765), la puissance de du Tillot s'accrut encore. Il prit en mains la direction de toutes les affaires, songea à fonder au centre de l'Italie un État considérable en négociant en secret le mariage du duc Ferdinand avec l'héritière du duc de Modène, Béatrice d'Este. Mais la cour de Vienne déjoua ce projet, et en 1769 le duc épousa une archiduchesse. Peu de temps après, Ferdinand, oublieux des leçons de Condillac, se

en général bien reçus. D'ailleurs, les Parmesans n'ont aucun esprit national. On les a successivement donnés pour sujets à des dynasties de passage et on ne trouve chez eux aucun vestige de cet amour-propre d'indépendance qui existe en Piémont ou à Milan. Chacun me parlait presque avec satisfaction du temps où le duché de Parme s'appelait le département du Taro. Les principaux administrateurs actuels racontent comme titre d'honneur qu'ils ont été sous-préfets ou conseillers de préfecture. La langue française est plus répandue à Parme que dans les villes du Milanais ou même du Montferrat.

Le Gouvernement de l'archiduchesse fut doux et pour ainsi dire insensible. M. de Neipperg était homme d'esprit et fort aimé, et personne n'était tourmenté. Cependant Parme prit quelque part aux mouvements de 1821. A cette époque, l'esprit des classes supérieures et des officiers était fort exalté dans toute l'Italie. Quelques rigueurs de police et plusieurs exils parurent nécessaires aux intérêts autrichiens.

L'administration était fort régulière quant à la perception. Il y avait peu ou point de contrôle dans les dépenses. M. de Neipperg était mauvais économe. On s'arriérait sans y prendre garde. Après la mort de M. de Neipperg, M. de Werklein [1],

---

plongea dans la débauche, accueillit fort mal les observations de son ministre et le prit en aversion. A partir de ce moment et à l'instigation du duc Ferdinand, on forma contre lui tant d'intrigues que les rois de France et d'Espagne furent obligés de le rappeler en 1771 et nommèrent à sa place l'Espagnol Llano. Après s'être rendu à Madrid, où Charles III lui fit un excellent accueil, il alla s'établir à Paris où « ce grand ministre d'un petit État » mourut au bout de peu de temps, à l'âge de soixante-trois ans.

1. Werklein (Joseph, baron), colonel autrichien, secrétaire particulier de Marie-Louise depuis 1821, fut nommé par elle le 24 février 1829 secrétaire d'État des duchés de Parme, Plaisance et Guastalla et chargé en cette qualité de l'administration de ces pays et de la direction des affaires étrangères. Il occupa ces fonctions jusqu'aux troubles de février 1831 et quitta à ce moment définitivement le duché.

Voici ce qu'en disait, quatre ans auparavant, le baron de Vitrolles, venant en avril 1829 remettre ses lettres de créance à Marie-Louise :

« Le comte de Neipperg, mande-t-il au comte Portalis, n'est point remplacé dans la charge de chevalier d'honneur de Sa Majesté. On ne sait s'il le sera et par qui il pourrait l'être. Le baron de Werklein est chargé du ministère des Affaires étrangères. Né dans une condition fort ordinaire en Transylvanie, il a été employé au service d'Autriche comme officier d'état-major. En 1815, lorsque le sort de l'État de Lucques était encore indécis, il y a été nommé commis-

qui lui succéda, fut aussi mauvais administrateur et en même temps dur et désagréable dans ses relations.

Il y avait un fond de mécontentement, lorsqu'en 1831 éclatèrent dans le voisinage les révolutions de Bologne, de Modène et de Reggio. Rien cependant n'eût été plus facile que de conserver un calme parfait à Parme. Les auteurs du mouvement qui venait d'éclater dans les Légations, avaient peu ou point d'intelligences ou d'adhérents à Parme. Une promenade des gens de Reggio, un rassemblement de quelques turbulents firent perdre la tête au commandant de la petite force armée. M. de Werklein se sentit impopulaire et menacé. On céda, sans se donner la peine de réfléchir, au conseil de la peur.

Il eût été barbare et déraisonnable de prodiguer de sanglantes rigueurs après une prétendue révolution, qui n'avait été qu'un tapage. La réaction n'était point dans le caractère de l'archiduchesse. M. de Marschall [1], chargé de cette intervention, se montra raisonnable et modéré.

---

saire pour le Gouvernement autrichien et il a administré ce pays pendant trois ans jusqu'à l'époque où la remise en a été faite à Son Altesse Royale le duc de Lucques. Son administration n'a été, ni très approuvée des habitants, ni exempte de quelques préjugés défavorables. Quelques années après, il fut appelé par le comte de Neipperg à la place de secrétaire intime du cabinet de Madame l'Archiduchesse. Au premier abord, le baron de Werklein a quelque chose de froid et même d'un peu rude, mais ensuite on trouve en lui un homme de sens rassis, habitué à toutes les affaires et avec une disposition d'obligeance. » (Archives des Affaires étrangères. Parme. 1809-1830. Supplément 5, f° 265-274.)

1. Marschall (Wenceslas-Philippe, baron) (1784-1851), sorti en 1803 de l'Académie du Génie de Vienne comme enseigne, sous-lieutenant en 1805, lieutenant en 1809, promu capitaine la même année, attaché à l'ambassade à Saint-Pétersbourg en 1810, major et attaché au quartier-général de l'armée prussienne à l'automne de 1813, envoyé ensuite auprès du duc de Wellington à Paris, où il resta jusqu'en 1819 ; chargé d'une mission au Brésil, où il demeura plusieurs années et employa à des recherches scientifiques les loisirs que lui laissaient ses fonctions diplomatiques ; lieutenant-colonel en 1820, colonel en 1825, envoyé par François Ier à Parme, il y fut nommé par Marie-Louise le 18 septembre 1831 Grand-Maître de sa maison. Promu général-major en 1832, il conserva jusqu'en 1833 ses fonctions à la cour de Parme et les céda au comte Charles de Bombelles, qui devait devenir le deuxième mari morganatique de l'ex-Impératrice. Envoyé comme ministre aux États-Unis en 1838, promu feld-maréchal lieutenant en 1840, il représenta l'Autriche à la cour de Portugal de 1841 à 1847, époque à laquelle il rentra dans la vie privée.

Des lettres écrites en 1834 par M. de Tallenay, notre chargé d'affaires à Rome pendant une courte absence de notre ambassadeur, le marquis de La Tour Maubourg, contiennent sur Marschall des détails curieux.

(Archives des Affaires étrangères. Rome. Volume 975, f° 105, f° 123 et f° 163.)

Mais en même temps l'Autriche prit ses précautions. Une proclamation de l'archiduchesse signifia qu'elle entendait gouverner dans la plénitude du Gouvernement absolu, sans contrôle ni contradiction. Un directeur général de la Police fut envoyé de Milan et installa dans le duché la méfiance, l'arbitraire et la tracasserie qui sont en usage en Lombardie. Je ferai copier et j'enverrai à Votre Excellence un décret du 21 janvier dernier qui a réglé les attributions de la Direction générale de la Police. C'est une pièce assez curieuse dans sa naïveté d'arbitraire et de tyrannie. Ce pouvoir absolu est confié à un nommé Sartorio [1], qui était commissaire de police à Bergame. Il en a usé sans beaucoup de discernement et j'ai entendu les chefs de l'administration se plaindre de la façon dont il exerça son autorité. Plusieurs Français ont eu à s'en plaindre. C'est là surtout ce dont je me suis occupé. J'en ai parlé comme il convenait aux ministres de l'archiduchesse et j'ai écrit de manière à montrer que nous ne resterons pas indifférents à de tels procédés. Je saurai l'effet de cette démarche.

Le Gouvernement autrichien, informé que l'administration n'avait été ni bonne, ni économe, ne voulut plus laisser subsister ce motif réel de mécontentement. M. de Werklein ne revint pas. On laissa pour secrétaire du cabinet de l'Archiduchesse, chargé des Affaires étrangères, le chevalier de Richer [2], ancien aide de camp de M. de Neipperg, homme vulgaire et subalterne, plutôt fait pour la domesticité que pour la politique. Il passait pour avoir remplacé M. de Neipperg dans les affections de l'archiduchesse [3], mais on ne pouvait essayer d'en faire un homme important, de sorte que les administrateurs

1. Sartorio (Edouard), originaire de la Lombardie, directeur de la police générale du duché par décret de Marie-Louise, du 1er février 1832, avec un traitement de 4 000 lire. Assassiné le 19 janvier 1834. Marie-Louise accorda à sa veuve une pension de 1 500 lire.

2. Richer (Laurent, chevalier), lieutenant de hussards et aide de camp de Neipperg, remplit de 1832 à 1847 d'abord les fonctions de secrétaire de cabinet de Marie-Louise, puis celles de secrétaire d'État.

3. « Si l'on se permettait, écrivait Vitrolles dans son rapport du 11 avril 1829, de préjuger, dans une visite aussi courte que celle que j'ai faite à Parme, un crédit naissant qui peut acquérir plus d'importance, on pourrait le trouver dans la personne d'un aide de camp du comte de Neipperg, le chevalier de Richer, capitaine de hussards au service d'Autriche. Associé à l'attachement et à la

parmesans ont aujourd'hui plus de pouvoir, plus de rapports directs avec leur souveraine et que l'administration est devenue beaucoup meilleure.

Le président des Finances se nomme le comte Mistrali [1]. Il était sous-préfet sous le régime impérial. Il m'a rappelé que nous nous étions vus autrefois à Paris, et nous avons longuement parlé de son administration. Son budget est de 6 millions. Il y a une dette publique de 10 ou 12 millions, qu'on amortit sans intérêts composés pour environ 300 000 francs par an. Elle est un peu trafiquée sur la place. Son taux actuel est de 85 à 90 francs. Il y a des arriérés à solder, des dettes à acquitter. Le comte Mistrali met, à ce qu'il m'a paru, beaucoup de zèle à remplir ses fonctions ; mais il y apporte une régularité un peu rude et a beaucoup d'ennemis. C'est avec lui que j'ai traité tout ce qui concerne l'arriéré des dotations, entre autres l'affaire dont Votre Excellence m'entretenait dans sa lettre du 26 juillet [2].

Les Ponts et Chaussées et les Travaux publics sont aussi compris dans le Département du comte Mistrali. Les routes m'ont paru, en général, bien entretenues. Deux ponts magnifiques, ouvrage d'un ingénieur distingué, resteront de grands monuments de l'administration de Marie-Louise. Ils ont cha-

---

dernière douleur qu'a éprouvée Sa Majesté, il paraît avoir une grande part à son estime. Elle m'en a parlé comme d'un homme qu'il lui serait agréable et très utile d'attacher à ses affaires. Tout fait présumer qu'elle le placera auprès d'Elle comme secrétaire intime de son cabinet, place vacante par la nomination de M. le baron de Werklein. »

1. Mistrali (Vincent, baron), né à Parme le 3 juillet 1780, fils d'un simple ouvrier, arriva à force de volonté et de travail à s'instruire, à se frayer son chemin et à devenir dès 1806 secrétaire général de la commune de Parme. De 1814 à 1821, il remplit les fonctions de gouverneur des duchés de Parme et de Guastalla avec tant de succès qu'en 1830 Marie-Louise l'appela à la présidence des Finances, fonctions qu'il occupa à la satisfaction générale jusqu'à sa mort, survenue le 14 mai 1846. Un seul trait peint bien le caractère de Mistrali. En 1845, au plus fort de l'été, les étudiants de Parme descendirent dans la rue manifester contre les Jésuites. Marie-Louise était absente à ce moment, et le colonel commandant la place fit sortir la troupe et courut chez Mistrali lui demander s'il devait ordonner de faire feu. « A quoi pensez-vous, mon cher? Nous sommes au mois de juin et il fait déjà trop chaud sans feu. Un peu de patience et cette jeunesse se calmera. »

2. Il m'a été impossible de retrouver la lettre à laquelle Barante fait allusion ici. Il n'existe dans les dossiers spéciaux consacrés aux dotations aucune note de 1831 à 1834.

cun vingt-deux arches; l'un est sur le Taro, entre Plaisance et Parme, et l'autre sur la Trebbia, entre Plaisance et Voghera. De tels ouvrages coûteraient en France beaucoup de millions, et ma surprise a été grande d'abord de voir qu'un petit pays ait pu les accomplir. Cela s'explique par le bas prix de la journée de travail qui est d'un franc cinquante pour le maître-maçon, et souvent de moins d'un franc pour les manœuvres. Les matériaux sont aussi beaucoup meilleur marché. Puis le Taro et la Trebbia sont des torrents, presqu'à sec pendant les trois quarts de l'année, ce qui facilite beaucoup les constructions. Bref, ces deux ponts n'ont pas coûté quatre millions. D'autres travaux sont entrepris par l'archiduchesse qui s'occupe avec assez de goût de cette partie de l'administration.

L'industrie particulière est si peu active dans le duché, les capitaux y sont si rares qu'un des désirs du Gouvernement, c'est de faire travailler les ouvriers.

Le président de l'Intérieur, M. Cocchi[1], partage avec le président des Finances toute l'administration de l'État. Il est le surveillant de l'administration communale, le chef du personnel ; il est le supérieur nominal du directeur autrichien de la Police. Il lève une conscription de 250 hommes par an, qui viennent passer cinq ans dans le cadre de l'unique bataillon qui compose le force armée. Les fonctions de ministre de la Justice lui appartiennent. Aussi le Code civil seul a subi des modifications. Le Code pénal et le Code de procédure criminelle sont restés tels que les avaient les départements français au delà des Alpes. Il n'y a pas de jugement par jurés, mais publicité des débats. On n'y a jamais trouvé un inconvénient, et cet exemple pourrait être cité aux gouvernements italiens qui s'épouvantent de la procédure publique.

Entre ces deux départements ministériels, il y a un Conseil d'État, toujours avec imitation de la France. Il est formé de trois sections : la section contentieuse, la section de l'administration, la section des comptes. Le contentieux est la même

1. Cocchi (François), né à Colorno en 1769, fils d'un petit propriétaire, s'adonna à l'étude du droit et devint professeur de droit romain à l'Université de Parme où son savoir lui valut une grande notoriété. Conseiller d'État en 1823, il fut appelé en 1831 à la présidence du Tribunal suprême de révision et deux ans plus tard à la présidence de l'Intérieur, fonctions qu'il occupa jusqu'à sa mort en février 1838.

chose que chez nous. La section du contentieux est un conseil de préfecture, dont les deux autres sections réunies sont le tribunal d'appel. Le Conseil d'État rend des jugements et ses délibérations ne sont pas seulement des avis après lesquels interviennent les ordonnances du souverain.

La section d'administration est consultée sur les règlements et sur l'exécution des lois. J'ai cru voir que les attributions consultatives du Conseil d'État étaient fort restreintes. Les présidents des Finances et de l'Intérieur ont une tendance naturelle à éviter un tel contrôle. Pour qu'un Conseil d'État demeure une garantie du bon ordre et de la régularité, il faut une forte volonté personnelle du souverain. Cette institution, que plusieurs Gouvernements semblent envier à la France, tenait au caractère de l'Empereur Napoléon et à sa capacité. Le Conseil d'État de Parme ne discute même pas le budget. La section des comptes fait fonction de Cour des comptes.

Le président du Conseil d'État a le même rang que les chefs des deux départements ministériels. Cette fonction est remplie par le comte Cornacchia [1], ancien conseiller de préfecture, qui m'a paru un homme sage et éclairé.

De tout ce qui précède, Votre Excellence pourra, je suppose, se former une idée assez favorable de l'administration du duché de Parme, et cependant le pays n'offre pas un aspect de prospérité et de mouvement. Rien qu'à traverser les villes et les villages, rien qu'à courir la poste, on s'aperçoit qu'on a quitté la Lombardie et le Piémont. Ce n'est plus cette activité, cette richesse, ces nombreuses constructions de bâtiments particuliers. Il y a peu de manufactures. Le pays est fertile, mais l'agriculture n'y fait point de progrès. Enfin, la vie manque dans le duché de Parme. Il me semble, sauf examen plus grave d'une matière si grande, que, dans l'état actuel du

1. Cornacchia (Ferdinand, baron) (1768-1842), né à Soragna en 1768, docteur en droit à l'âge de vingt et un ans, commença par être l'avocat des pauvres, mais ne tarda pas à occuper divers emplois dans les duchés avant de devenir d'abord gouverneur de Borgo San Donnino, puis de Parme même, en 1814. Directeur général des Finances en 1816, il occupa de 1821 à 1830 la présidence de l'Intérieur, et devint au lendemain des troubles de 1831 président du Conseil d'État. (Renseignement dû comme les notes sur Cocchi, Mistrali et Sartorio et une partie de celles qui concernent Werklein et Marschall à l'obligeance du chevalier U. Dallari, directeur du *R. Archivio di Stato* de Modène, et de son collègue de Parme, le chevalier A. Cappelli.)

commerce et de la civilisation, les provinces érigées ainsi en souverainetés indépendantes ne trouvent pas en elles-mêmes les mouvements et les principes d'activité qui se déployent dans un plus vaste pays. Un gouvernement condamné par l'importance de ses attributions à exercer activement l'autorité, une aristocratie riche déterminent sur tous les points du territoire un mouvement progressif et pouvant agir puissamment sur un point donné. Sans prétendre donner à ces considérations trop d'absolu et de généralité, toujours est-il qu'elles trouvent leur application à Parme. J'ai cherché si la situation provisoire de ce duché, possédé en viager seulement par l'archiduchesse, était pour quelque chose dans cette inertie. Il ne m'a pas semblé que personne y pensât. L'ensemble des affaires en Europe, et surtout en Italie, donne l'idée du provisoire, bien plus que la vie d'une princesse de quarante ans. La succession du duc de Lucques reste, comme tant d'autres choses, dans un futur contingent qui n'offre pas beaucoup de certitude aux esprits.

A ce propos, il m'a été dit, durant mon voyage, que l'infant duc de Lucques était revenu dans ses États avec la fantaisie de se montrer plus libéral que les autres souverains italiens et de se créer en Italie une sorte de popularité, qu'il avait laissé entrevoir cette intention par quelques actes, mais que l'Autriche avait aussitôt fait intervenir son *veto*. Ce serait une chose à vérifier. Encore que le duc de Lucques[1] soit un prince sans consistance et sans considération, il serait bon que la France servît d'appui à son indépendance, quand il veut la manifester dans cette direction.

Il me reste à instruire Votre Excellence de ce que j'ai pu apprendre de l'armée autrichienne en Italie.

Je suppose que notre Gouvernement a pris les moyens nécessaires pour se procurer des documents plus positifs sur le nombre des troupes et leur emplacement. Je ne pouvais cher-

1. L'infant Charles-Louis-Ferdinand de Bourbon (1799-1883) avait succédé le 13 mars 1821 à sa mère, l'infante Marie-Louise, fille du roi Charles IV d'Espagne, veuve de Louis Ier, roi d'Étrurie. Charles-Louis ne tarda pas à devenir la risée de l'Italie. Ses extravagances et ses mœurs dissolues, sa prétendue conversion au protestantisme et son retour à l'Église romaine, lui valurent, de la part de Giusto, le titre de « Don Juan protestant ». Duc de Parme en 1847 à la mort de Marie-Louise, chassé par la révolution le 9 août 1848, il abdiqua le 14 août 1849 en faveur de son fils, Charles III, qui fut assassiné à Parme en 1854.

cher que des informations plus générales qui cependant ont leur utilité.

Il m'a paru évident que les Autrichiens, aux yeux des Italiens et de nous, cherchaient à faire supposer que le nombre de leurs troupes était plus considérable qu'il ne l'est en effet. Ils les font assez souvent voyager et passer d'une province à l'autre. En ce moment, elles se concentraient vers les deux camps du Tessin et du Mincio qui réuniront, je suppose, tout au plus 80 000 hommes, non compris ce qui reste dans les garnisons. J'ai ouï dire que beaucoup de régiments étaient accumulés en Tyrol. Cette province devient de plus en plus comme la place d'armes de la monarchie autrichienne, d'où l'armée pourra se porter avec une égale facilité en Italie et en Allemagne. Ce pays leur offre en outre l'avantage d'une opinion populaire favorable et dévouée jusqu'au fanatisme à la Maison d'Autriche. Cette disposition éclate aux yeux des voyageurs, même les plus frivoles.

L'esprit de l'armée autrichienne en Italie ne paraît nullement guerroyant. En général, les officiers sont une espèce d'hommes calmes et sans opinions. Lorsque les jeunes parlent de la France avec fanfaronnade, les vieux leur racontent les grandes guerres où ils ont combattu et refroidissent leurs espérances. Les états-majors sont plus animés, beaucoup moins pourtant qu'il y a deux ans. Le général Radetzky passe pour un homme d'opinion modérée.

On m'a dit, et cela demanderait à être su plus positivement, que des régiments hongrois étaient devenus moins dévoués que par le passé, qu'il y régnait une sorte de mécontentement. Ce serait à cause d'une mesure prise depuis quelques années. Auparavant, un Hongrois était soldat pour la vie. Lorsqu'il était trop vieux pour continuer à servir, le gouvernement pourvoyait à son entretien. Depuis la paix, cette vétérance est devenue pour le gouvernement autrichien une forte dépense. Afin de se l'épargner, il a réglé que le service du soldat hongrois serait de dix-huit ans[1]. Une telle combinaison, qui laisse le soldat congédié sans ressources, après lui avoir pris toutes les

1. En Hongrie, où le recrutement de l'armée était encore régi par les décrets de 1809 qui avaient sur le papier maintenu pour les Hongrois l'obligation du service militaire pour toute la durée de leur vie, la situation avait été modifiée

années de sa force et le renvoie à l'âge où il ne peut plus prendre un état ou des habitudes, aurait, selon ce qui m'a été assuré, occasionné un grand dégoût du service militaire. Maintenant il y a souvent des désertions, tandis qu'auparavant elles étaient presque sans exemple. On m'a raconté que des déserteurs hongrois allaient parfois à Ancône et cherchaient à s'y embarquer. Je suis loin de donner pour certains tous ces détails.

Agréez, Monsieur le Duc, l'assurance de ma plus haute considération.

BARANTE

Moins de quinze jours après l'expédition de cette dépêche, le 17 octobre 1883, le duc de Broglie en accusait réception au baron de Barante et appelait en même temps son attention sur une incorrection, évidemment intentionnelle, commise par la cour de Parme. L'incident en question, assez insignifiant en soi, est pourtant intéressant en ce qu'il fournit une preuve des singuliers procédés qu'à l'exception peut-être du grand-duc de Toscane, les petits princes italiens appartenant aux maisons de Bourbon, de Habsbourg et d'Este se croyaient permis à l'égard du Gouvernement de Juillet.

Monsieur le Baron[1],

J'ai successivement reçu les lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser depuis le n° 19 jusqu'au n° 24.

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt celle que vous m'avez adressée à votre retour de Parme, et je vous remercie des détails qu'elle contient sur l'administration et sur la situation de ce duché. Le voyage que vous y avez fait et la manière dont vous avez établi nos rapports avec le gouvernement de l'Archiduchesse, auront, j'aime à le croire, une heureuse influence sur les intérêts que nous pouvons avoir à suivre dans cette partie de l'Italie et sur la conduite qu'on y tiendra envers les Français qu'y appelle le soin de leurs affaires.

Je ne terminerai pas ce qui regarde Parme sans faire une observation relative à une question de protocole. En premier lieu, c'est par votre intermédiaire que nous est parvenue la

---

par un décret du 21 décembre 1828, réduisant à quatorze ans la durée de ce service ou plutôt de ces engagements qui ne donnaient plus droit qu'à une prime payée au moment de l'incorporation. (Cf. WREDE, *Geschichte der K. und K. Wehrmacht*, I, 107.)

1. Archives des Affaires étrangères. Turin. Volume 302, f° 209. Duc de Broglie au baron de Barante, n° 52.

réponse de l'achiduchesse à vos lettres de créance, tandis que, suivant l'usage, cette réponse aurait dû être remise au roi par l'intermédiaire de l'ambassadeur d'Autriche, qui est en même temps chargé d'affaires de Parme à Paris. En deuxième lieu, la copie figurée ne s'est pas trouvée jointe à la lettre de l'Archiduchesse, ce qui est encore opposé à l'usage et aux convenances diplomatiques observées par toutes les cours et par tous les gouvernements. Il suffira sans doute, Monsieur le Baron, que vous en fassiez la remarque au ministère de l'Archiduchesse pour que de semblables irrégularités ne se renouvellent plus...

BROGLIE

En quelques lignes, Barante lui fournit une explication plausible et même ingénieuse. Il put clore ainsi l'incident, en ramenant l'affaire à ses justes proportions, et calmer les susceptibilités fort naturelles de son Gouvernement et de son ministre.

Turin, le 28 octobre 1833[1].

Monsieur le Duc,

J'ai reçu la lettre n° 52 que Votre Excellence m'a fait l'honneur de m'écrire le 17 de ce mois. J'avais remarqué que la réponse de l'Archiduchesse ne m'était pas transmise dans la forme ordinaire ; mais comme elle m'avait été renvoyée ici, j'ai cru ne pas devoir la faire retourner à Parme. Si je m'étais trouvé auprès du chevalier de Richer, j'aurais rectifié cette incorrection commise par ignorance. M. de Richer ne ressemble pas beaucoup à l'idée qu'on peut se faire d'un ministre des Affaires étrangères. Il n'a nulle habitude ni des formes, ni du fond de ses attributions. Au reste, j'avais présenté mes lettres de créance sans en avoir communiqué la copie. Sur le simple billet où je donnais connaissance de mon arrivée à M. de Richer, j'avais reçu avis de me rendre chez l'Archiduchesse.

. . . . . .

BARANTE

1. Archives des Affaires étrangères. Turin. Volume 302, f° 220. Baron de Barante au duc de Broglie, n° 27.

LES TENTATIVES D'INFLUENCE ALLEMANDE EN ANGLETERRE

Dans les dix ou quinze années qui ont précédé la guerre de 1914, l'opinion de l'Europe et du monde s'était éveillée à la pensée qu'un conflit, un duel serait tôt ou tard inévitable entre l'Angleterre et l'Allemagne, tandis que, d'autre part, apparaissaient des symptômes de rapprochement, de compromis, d'accord entre les deux rivales. Il y avait là, sur les courants qui se partageaient les esprits, sur les directions dans lesquelles s'engagerait l'avenir, comme une contradiction ou plutôt une incertitude fondamentale qui s'est prolongée jusqu'à la dernière heure, jusqu'au moment où la guerre a éclaté.

Il a été fort question alors, et durant toute cette période, des influences allemandes qui s'étaient jadis exercées et qui à cette date encore s'exerçaient sur l'Angleterre, tant dans l'ordre politique et économique proprement dit que dans l'ordre philosophique, scientifique, littéraire, artistique et social. La propagande allemande, partout si active et dénuée de scrupules, ne manquait pas de représenter l'Angleterre comme conquise à ses idées et à ses sympathies, de même qu'à ses produits et à quelques-uns au moins de ses desseins. Les esprits mêmes qui, dans notre pays, étaient le plus attachés à l'Entente cordiale avec nos voisins d'outre-Manche, et qui avaient hautement approuvé la convention du

8 avril 1904, se demandaient parfois avec quelque inquiétude si l'Allemagne ne finirait pas, sinon par nous évincer et se substituer à nous dans les sentiments et les dispositions de nos nouveaux amis, du moins par contre-balancer et neutraliser l'effet des accords récemment conclus. L'échange de communications, de visites, de pourparlers s'était fait plus actif, surtout depuis la mort du roi Édouard VII, entre les hommes d'État, les diplomates, les hommes d'affaires, les financiers de Londres et de Berlin. Le langage de certains radicaux et de la fraction parlementaire désignée sous le nom de *Little Englanders* (partisans d'une petite Angleterre), ou même de personnages appartenant à des groupes très différents, trahissait le désir, non seulement d'éviter tout froissement entre les deux pays, mais d'établir entre eux des rapports plus étroits et plus confiants. Si bien qu'au jour de la décision suprême, et lorsque l'Angleterre, devant l'agression allemande et la violation du territoire belge, se résolut, avec autant de dignité et de clairvoyance que de hardiesse, à déclarer la guerre à l'Allemagne, quelques-uns des membres du Cabinet, appartenant au parti radical, ne crurent pas devoir se solidariser avec la politique de MM. Asquith et Lloyd George.

Qu'y avait-il cependant au fond de ces prétendues influences allemandes subies par l'Angleterre? Existait-il chez nos voisins un parti prêt à s'entendre avec une puissance dont les visées et les plans étaient manifestement dirigés contre la liberté du monde? Et, d'une façon plus générale, sans nous enfermer dans les limites des événements contemporains, l'Allemagne a-t-elle jamais, même aux époques où les intérêts et les passions de l'Angleterre ont pu pour un temps la rapprocher d'elle et confondre l'action des deux pays, exercé sur le Royaume-Uni une influence comparable à celle qu'ont exercée successivement, du XVe au XIXe siècle, l'Italie, l'Espagne, les Pays-Bas, la France?

L'histoire montre au contraire, et tel sera l'objet de la présente étude, que, malgré la parenté ethnique, malgré les affinités de langue et de croyances, malgré les rencontres, combinaisons et associations d'intérêts qui ont, à certaines dates, placé l'Angleterre et l'Allemagne dans le même camp,

l'Angleterre n'a jamais, à proprement parler, accepté ou subi l'influence allemande, qu'elle s'en est toujours dégagée, et que, dans sa politique comme dans sa religion, sa littérature, sa vie morale et sociale, jusque chez ceux de ses hommes d'État, de ses philosophes, de ses poètes qui ont été parfois désignés comme s'étant inspirés de l'Allemagne, ou comme ayant essayé d'en importer dans leur pays les idées, les croyances et les doctrines, elle est demeurée libre et intacte, exempte de toute imitation servile, de toute adaptation qui eût risqué d'altérer la pureté du génie national.

I

Nombreux furent assurément les éléments germaniques qui, du IVe au IXe siècle de notre ère, entrèrent dans la composition de la race anglaise, mais le fond breton, celte, gaëlique ne fut pas totalement submergé. La civilisation romaine qui, pendant cinq siècles, — jusqu'au rappel en Italie des légions de Bretagne, — avait commencé à former la grande île, n'était pas abolie, et les tribus teutonnes (Angles, Jutes, Saxons), qui de la presqu'île du Jutland et des côtes de Saxe vinrent s'établir successivement en Angleterre, se transformèrent vite, sous l'influence du milieu, par la vertu vivifiante des grands souffles du large et de l'indépendance insulaire, en un nouveau peuple où apparurent déjà, avec le roi Alfred, les linéaments de ce que devait être un jour le peuple britannique [1]. Les Normands, lorsqu'ils font au XIe siècle la conquête de l'Angleterre, sont dès lors, comme l'ont démontré Augustin Thierry et H. Taine [2], des Français, et c'est, en somme, pour une période relativement longue, la civilisation française qui, avec le duc Guillaume et ses descendants, s'installe de l'autre côté de la Manche. Durant tout le moyen âge, jusqu'à et y compris Geoffrey Chaucer, cette influence se perpétue et se maintient. Nulle atteinte, nulle trace de germanisme ne s'y mêle. Nulle fissure germanique ne se laisse percevoir.

1. *Histoire du peuple anglais*, par John Richard Green (Livres I et II).
2. *Histoire de la littérature anglaise*, tome Ier, p. 74-75.

De même, dans les deux grandes explosions morales, la Réforme et la Renaissance qui, pour toute l'Europe, ouvrirent l'ère moderne, l'Angleterre, dont la conscience nationale s'était formée, a pu, dès que lui est venu, par Constantinople et l'Italie, l'écho des langues et de la pensée antiques, suivre seulement l'impulsion de son propre génie. Wyclef et les Lollards avaient, chez elle, précédé de près de deux siècles la révolte de Martin Luther. Plus tard, à l'aube du XVIe siècle, c'est non pas des docteurs ou des schismatiques d'Allemagne, c'est, de l' « humanisme » de Jean Colet, d'Erasme et de Thomas More, puis, à mesure que le siècle s'avance, c'est de ses hommes politiques et de ses rois, enfin de ses Puritains qu'elle reçoit sa confession nouvelle. Pour l'érudition, la culture littéraire et artistique, elle doit beaucoup à l'Italie, à la France ou même à l'Espagne, mais elle n'emprunte guère à l'Allemagne que quelques-uns de ses peintres de portraits.

De la seconde moitié du XVIIe siècle, après l'abaissement de l'Espagne et de la maison d'Autriche, jusqu'à la Révolution française, l'Angleterre et la France se partagent et se disputent l'influence, exerçant l'une sur l'autre, malgré leur rivalité, un mutuel attrait. Ce n'est qu'à dater de la lutte de l'Angleterre contre la Révolution française et contre l'Empire napoléonien, lorsque les nécessités de la coalition réveillent et unissent l'Allemagne, que des influences allemandes, non seulement politiques, mais littéraires, philosophiques, religieuses et sociales, se sont fait sentir chez nos voisins d'outre-Manche, et que depuis lors, à certaines périodes espacées, des Anglais, poètes, philosophes, critiques, hommes politiques, ont paru représenter ou recommander des idées, des tendances d'origine et de portée germaniques. Ce sont ces influences, dont aucune d'ailleurs ne s'est vraiment implantée et acclimatée, et dont les dernières traces peuvent être aujourd'hui considérées comme abolies, que notre objet serait d'analyser brièvement ici, en marquant à quelles résistances elles se sont heurtées, combien elles étaient contraires au génie et aux aspirations de l'Angleterre, et comment elles ont été dissipées par le souffle plus puissant, plus libre, plus pur, soit de l'âme nationale, soit des civilisations amies et alliées.

II

Les idées du XVIIIe siècle et les débuts mêmes de la Révolution française avaient tout d'abord satisfait ou séduit en Angleterre nombre d'esprits qui y voyaient la suite et le dévement de notre culture classique. Les libéraux anglais, Fox à leur tête, avaient salué « la chute de la Bastille comme le plus grand et aussi le meilleur événement qui se fût jamais accompli ». Les tories eux-mêmes, et surtout leur chef, William Pitt, alors premier ministre, proclamaient que « les convulsions par lesquelles passait la France devaient tôt ou tard amener un ordre régulier et l'harmonie générale, et que, lorsque sa propre liberté serait établie, la France deviendrait une des plus brillantes puissances de l'Europe ». Au moment même où paraissait, en octobre 1790, le fameux ouvrage de Burke contre la Révolution, William Pitt renouvelait à la France la promesse de ne prendre part à aucune croisade contre elle. « L'intention de l'Angleterre, ajoutait-il, est de conserver la neutralité qu'elle a jusqu'ici scrupuleusement observée à l'égard des dissensions intestines de la France; elle ne s'en écartera jamais, à moins que la conduite des Français ne l'oblige absolument à se mettre sur la défensive. » Des savants, des philosophes, des publicistes, tels que Priestley, W. Godwin, Th. Paine, de jeunes poètes tels que William Wordsworth, J. S. T. Coleridge, Robert Southey, les fondateurs de l'école lakiste, s'étaient, dès la première heure, montrés les partisans enthousiastes des efforts faits par la France pour fonder chez elle et dans le monde le régime de la liberté. Le poète W. Wordsworth — qui avait été, à Paris même, témoin des débuts de la Révolution — et le philosophe Priestley furent longtemps les admirateurs et les défenseurs de notre cause. Même lorsqu'à la fin de 1792 et au commencement de 1793, la résolution prise par la Convention nationale d'envahir les Pays-Bas, et la condamnation de Louis XVI amenèrent, malgré les tentatives faites *in extremis* pour le maintien de la paix, la rupture entre l'Angleterre et la France, le parti des philosophes et des poètes continua d'abord à nous

rester fidèle. Wordsworth, dont l'influence devait être si grande sur toute la génération de 1790 à 1830, et qui a donné son nom au mouvement littéraire de cette période, était comme le chef de ce bataillon des amis de la France. J. S. T. Coleridge et Robert Southey qui s'y étaient enrôlés, avaient, dans leurs rêves de jeunesse, projeté la création d'une sorte de colonie idéale, la « Pantisocratie », dont ils avaient un moment pensé transférer le siège aux États-Unis, et qui devait être la mise en pratique du régime de la nature et de la liberté. En 1795 encore, malgré l'état de guerre existant entre l'Angleterre et la France, Coleridge faisait à Bristol des conférences où il comparait en détail les événements et les personnages de la Révolution française et ceux des deux révolutions anglaises du XVIIe siècle. Et bien que, peu après, Robert Southey et Coleridge aient dû abandonner leur projet de colonie de la « Pantisocratie », Coleridge, quant à lui, ne se départait pas de son culte pour la liberté et la nature. Jusqu'à 1797, sa pensée et ses poésies en demeurent inspirées. Ce n'est qu'en 1798, lors de l'invasion de la Suisse par les armées françaises et de la conversion de l'Helvétie en une république unitaire englobant les dix-huit cantons, que Coleridge, considérant qu'un tel attentat était la répudiation par la République française de son haut idéal, prend en quelque sorte congé de nous, et, par son ode à la France, qui a bien mérité son nom de palinodie, s'arrache aux passions et aux rêves de sa jeunesse pour faire les premiers pas dans sa nouvelle voie, celle de son acheminement aux doctrines qui peu à peu devinrent les siennes, et firent de lui, dès la seconde partie de sa vie, le théoricien et l'apôtre, sinon de la réaction proprement dite, du moins d'un idéalime aussi conservateur en politique qu'en philosophie et en religion.

Ici, ou peu après, se place la date du voyage que, dans l'automne de 1798, J. S. T. Coleridge accomplit en Allemagne avec W. Wordsworth et la sœur de ce dernier, et qui a été représenté comme l'origine de la première ère d'influence allemande en Angleterre. Le moment est donc venu d'examiner, non seulement ce qu'a été dans l'histoire de la culture anglaise cette carrière des lakistes et en particulier de Coleridge, mais ce que furent, en cette fin du XVIIIe siècle et jusque

vers 1830, les relations politiques, littéraires et sociales entre l'Angleterre et l'Allemagne. Si l'Allemagne a eu, dans ce demi-siècle, de 1780 à 1830, un développement, une floraison que la France a été la première à reconnaître et à célébrer, il ne sera que juste de relever aussi ce que, dans cette même période, la pensée et la littérature allemandes ont dû à l'Angleterre et à la France. Peut-être apparaîtra-t-il que c'est à la France et à l'Angleterre qu'il convient de faire remonter la source de quelques-unes des idées et des œuvres qui ont ensuite, par l'Allemagne, exercé sur nos voisins d'outre-Manche, comme sur nous, moins leur action directe que leur reflet et leur reflux.

III

Nous avons, de la plume même de Coleridge [1], une sorte de relation humoristique de son voyage en Allemagne. Ce sont les lettres de Satyrane (*Satyrane's Letters*), publiées d'abord dans le recueil *The Friend* (1809), puis en 1817, à la suite de la *Biographia Literaria*. Lorsque, le 16 septembre 1798, Coleridge s'embarqua à Yarmouth avec ses compagnons sur le navire qui devait les conduire à Hambourg, il ne savait encore que quelques mots d'allemand ; sa connaissance de la littérature allemande se bornait à la lecture qu'il avait faite, en traduction, des *Brigands* de Schiller, — dont il s'était inspiré pour écrire son propre drame d'*Osorio*, — de la *Lenore* de Bürger, de quelques pages de Lessing, Wieland et Gœthe. Son plan était, dans ce voyage d'Allemagne, d'apprendre la langue, de s'établir dans une petite ville d'Université pour y suivre des cours de chimie, de physiologie, d'histoire naturelle et de philosophie, et pour y réunir une collection d'ouvrages allemands devant lui servir à la composition du grand ouvrage de philosophie et de théologie qu'il prépara toute sa vie sans réussir à l'achever. Certes, à la fin de cette année 1798, Coleridge était à peu près guéri de la fièvre révolutionnaire, il avait fait sa paix avec son

1. J'ai utilement consulté sur la vie et les œuvres de S. R. Coleridge le livre de M. Joseph Aynard (Hachette).

pays et se rapprochait peu à peu d'idées dont il avait été d'abord fort éloigné. Mais ce n'est pas à l'Allemagne, à la science, à la philosophie, à la poésie allemandes que Wordsworth et lui venaient demander un idéal, une foi nouvelle. Le principe de leur évolution, de leur développement, de leur conversion aux doctrines, aux pensées dont devait s'inspirer leur maturité, résidait en eux-mêmes, dans leur personnalité.

Les lettres de Satyrane suffisent, d'ailleurs, à montrer quelle désillusion nos voyageurs éprouvèrent dès leur premier contact avec l'Allemagne, dès leurs premiers entretiens, à Hambourg même, avec le poète Klopstock, que de loin ils avaient tant admiré. Klopstock leur parut, malgré le bon accueil qu'il leur fit, un assez pauvre homme, d'esprit minable et presque ridicule, « sans intelligence dans le front, écrit Coleridge, sans autorité dans les sourcils, sans expression originale dans les yeux, sans allure dans la contenance générale ». Quant à la conversation, elle leur prouva que Klopstock savait fort peu de chose sur l'histoire de la poésie allemande et des vieux poètes allemands, qu'il ne connaissait ni Milton, ni en général les poètes anglais, qu'il avait de l'estime pour le théâtre de Lessing, pour les poésies de Wieland, pour le *Werther* de Gœthe, mais qu'il ne professait, au contraire, que dédain pour Kant; il le déclarait inintelligible, et son influence, ajoutait-il, avait déjà beaucoup baissé.

Tandis que Wordsworth allait, avec sa sœur, s'établir pour tout l'hiver à Goslar, Coleridge se fixa d'abord à Ratzebourg, chez un pasteur, dans la maison duquel il se consacra surtout à l'étude de la langue, puis à Gœttingen, où il suivit les cours de l'Université, notamment des professeurs Heyne et Blumenbach. Il ne fit et ne chercha à faire la connaissance d'aucun auteur allemand, poète ou philosophe. « Me faire connaître de Schiller, dit-il, c'est une idée qui m'a passé une fois par la tête et qui a disparu. Je ne voudrais pas me détourner de vingt yards de mon chemin pour le rencontrer. » Il ajoute que « l'amour est l'air vital nécessaire à son génie, et qu'il n'a pas vu un seul être humain en Allemagne qu'il lui paraisse possible d'aimer, non pas un seul. A mon jugement, c'est une race sans charme que vos Allemands ! » Tel est le verdict,

sur l'Allemagne et les Allemands, du poète et du philosophe qui a été souvent dépeint, et d'abord par John Stuart Mill, comme l'un des introducteurs de la pensée et de l'influence allemandes en Angleterre.

La vérité est que Coleridge, après avoir passé neuf mois en Allemagne, après avoir suivi un certain nombre de cours d'Université et lu, depuis lors, une quantité considérable de livres allemands, n'a pas découvert à la pensée allemande plus de séduction qu'aux Allemands eux-mêmes. Il est demeuré profondément anglais. L'évolution de plus en plus idéaliste qui a continué à se faire en lui, et que d'aucuns ont considérée comme dérivée de l'Allemagne, de la pensée allemande, était anglaise jusqu'à la moelle. La grande période allemande, d'ailleurs, qui s'étend de 1750 à 1820, je veux dire la période philosophique et littéraire, celle que la critique nationale a baptisée du nom de «Tempête et tourmente» (*Sturm and Drang*), loin d'être spécifiquement germanique, n'est elle-même, au contraire, qu'un épisode, un chapitre du mouvement général de pensée qui se manifesta alors dans toute l'Europe cultivée, et dont les origines sont en Angleterre et en France autant, sinon plus encore, qu'en Allemagne. C'est la période qui, succédant à l'âge proprement classique, se caractérise par une réaction contre la littérature épuisée du grand siècle, contre la philosophie de l'Encyclopédie et des lumières (*Aufklärung*), et, d'une façon générale, contre les abus et excès de la raison raisonnante. C'est le retour à la nature, à la sensibilité, aux inspirations du cœur, à la tradition et à l'intuition. Si Lessing, Hamann, Herder, Klopstock, Kant, Schiller et Gœthe sont en Allemagne les grands initiateurs et les grands noms de cette période, elle a ses génies originaux et ses créateurs, en France, dans Jean-Jacques Rousseau, Montesquieu, Diderot, Buffon, Vauvenargues, l'abbé Prévost, Marivaux, Turgot, madame de Staël, Chateaubriand, Bonald, J. de Maistre, Maine de Biran; en Angleterre, dans David Hume, Berkeley, Addison, Swift, Thomas Reid, E. Burke, Richardson, Sterne, Goldsmith, Macpherson, Robert Burns, Cowper, Wordsworth. Il est difficile d'imaginer que sans David Hume et Jean-Jacques Rousseau, la pensée d'Emmanuel Kant eût pris tout son déve-

loppement, que sans Montesquieu, Voltaire et même Volney, Hamann et Herder eussent exprimé la même conception de l'histoire des peuples. Gœthe a reconnu dans ses Mémoires (*Vérité et Poésie*) ce que, comme les autres écrivains de son pays, il a dû à l'inspiration française et anglaise, tout en s'efforçant de marquer comment la pensée et la forme allemandes cherchaient à s'émanciper.

Ni Coleridge, ni Wordsworth n'ont réellement senti ou subi l'influence allemande dans leur voyage de 1798-1799. Dans une thèse présentée en 1902 à l'Université de Philadelphie, un consciencieux critique américain, John Louis Haney a minutieusement établi à quelle infime proportion se réduisent les emprunts faits par Coleridge, soit à la poésie, soit à la philosophie allemande. A son retour en Angleterre, en 1800, Coleridge publie une traduction de *la Mort de Wallenstein* de Schiller. Quelques-unes de ses poésies de la même date sont, en petit nombre, traduites ou adaptées de l'allemand. Dans la *Biographia Literaria* et dans le *Friend*, il y a, sur la doctrine de l'association des idées, sur l'analyse de l'entendement, sur la métaphysique, sur la Réforme et sur Luther, quelques chapitres qui révèlent, soit la connaissance assez précise des idées fondamentales de Kant et de Schelling, soit une étude relativement approfondie de l'histoire philosophique et religieuse de l'Allemagne, mais sans que ces idées et cette étude paraissent avoir dominé et modifié la pensée même de l'auteur. Coleridge, malgré les acquisitions dont il a pu s'enrichir, est resté le fils de sa race, de son pays, de sa tradition. Sa philosophie et sa religion ont, comme sa poésie, gardé l'empreinte nationale ; en de nombreux fragments, en des pièces de circonstance ou des conversations tenues au cours d'une sorte d'apostolat qu'à partir de 1816 il exerça dans la maison du docteur James Gillman, à Highgate, et fidèlement reproduites, sa doctrine s'édifia peu à peu ; malgré la teinte germanique qu'il a plu à certains critiques, surtout à Stuart Mill, de lui attribuer, elle est strictement anglaise dans son fond, comme dans sa portée.

Cette doctrine, que Stuart Mill appelle la « doctrine germano-coleridgienne », exprime, selon lui, la révolte contre la philosophie du XVIIIe siècle. Elle serait ontologique parce

que la philosophie du XVIIIe siècle était expérimentale, conservatrice parce que l'autre était novatrice, religieuse parce que l'autre était hérétique, historique et concrète parce que l'autre était abstraite et métaphysique, poétique parce que l'autre était prosaïque et positive. Si ces définitions opposées peuvent être acceptées dans leur ensemble, il convient cependant d'ajouter, — ce qui résulte d'ailleurs des appréciations mêmes de Stuart Mill, — que Coleridge reste de pur sang anglais dans son conservatisme. Coleridge qui avait été, au temps de sa jeunesse, sous l'influence de Hartley, de Priestley, de Wordsworth, unitarien en religion, associationniste en philosophie, radical en politique, finit en trinitarien, en idéaliste et en torie, mais sous les couleurs britanniques. L'analyse que Stuart Mill fait de ses idées dans le fameux article de la *Westminster Review*[1] montre que britanniques étaient les problèmes que Coleridge a traités et britanniques les solutions qu'il a adoptées, soit pour le dogme, soit pour les rapports entre l'Église et l'État, soit dans ses vues sur la constitution, sur l'éducation nationale, sur la grande propriété. Coleridge a été, en ce sens, un grand torie, le théoricien du plus large et du plus haut conservatisme anglais.

Wordsworth, de son côté, sans rompre brusquement avec les rêves et les aspirations presque républicaines de sa jeunesse, trouva dans le calme de la nature, dans la méditation sur les sujets les plus simples et les plus humbles de la vie, dans la poésie intime, familière, morale ou gnomique, une source abondante, mais toute anglaise, toute lakiste, d'inspiration. C'est la poésie du Westmoreland, du foyer rural, de la forêt voisine, de la prairie, de la route où le promeneur s'arrête pour converser avec les passants, paysans, voyageurs ou colporteurs.

John-Louis Haney, dans sa thèse déjà citée sur l'influence allemande, et Leslie Stephen, dans le chapitre de ses *Essais d'un biographe*, intitulé *Importation de la littérature allemande*, ont montré à quoi se résume, dans cette période, la part de littérature, de philosophie allemandes qui fut alors

1. L'article de Stuart Mill a été reproduit dans les *Discussions and dissertations political, philosophical and historical*, de J. S. Mill (Londres 1875, tome Ier, p. 393-466).

importée et assimilée en Angleterre. A cette date, l'Angleterre peut lire, en traduction anglaise ou française, les *Brigands* et le *Wallenstein* de Schiller, le *Werther* de Gœthe, les premiers fragments du *Faust*, les poésies de Bürger, la *Critique de la Raison pure* et la *Critique du Jugement* de Kant, les discours de Fichte et les premiers écrits de Schelling, mais ce qu'elle paraît avoir le plus recherché et goûté dans les œuvres allemandes, ce sont les romans ou nouvelles fantastiques à la manière de Jean-Paul Richter ou de certaines pièces de Kotzebue qui trouvèrent dans G. Lewis et Anne Radcliff de si féconds et populaires imitateurs.

Tant que dura la lutte contre la Révolution française et le premier Empire, l'Angleterre, qui était l'âme de la coalition, fut assurément une adversaire passionnée de la France, et les nécessités de l'action commune la rapprochèrent souvent de l'Allemagne. Mais au plus fort des combats ou à l'heure même du triomphe final, ni en 1814, ni en 1815, ni au Congrès de Vienne, ni après Waterloo, l'Angleterre ne se laissa dominer par la politique et moins encore par la pensée allemande. Le duc de fer, Wellington ne saurait être confondu avec un Blücher. Dès le lendemain des traités de Vienne, et lorsque l'Autriche prétendait, avec la Russie et la Prusse, régir, au nom de la Sainte Alliance, l'Europe et le monde, l'Angleterre ne tarda pas, avec George Canning, Robert Peel, Grey, Russell, à s'émanciper et à revenir à ses traditions libérales. Elle avait combattu l'hégémonie française et la politique de domination de l'Empire napoléonien. Elle ne se fit pas l'instrument de représailles contre la France ou contre la liberté des peuples. Elle ne contracta ni pacte, ni compromis avec les Hohenzollern ou les Habsbourg, et n'ayant eu aucune responsabilité dans la création du régime que Metternich fit pendant trente ans peser sur l'Europe, elle ne contribua pas à le maintenir.

IV

L'écrivain anglais qui a le plus étudié, le plus aimé, le plus célébré la littérature allemande, la poésie, la philosophie, la

civilisation germaniques, est assurément Thomas Carlyle [1]. Avec lui il y a eu, pour une période qui s'étend de 1850 environ à 1880, et qu'après sa mort d'autres causes prolongèrent jusque vers 1900, un règne partiel d'influence allemande, sinon sur la nation proprement dite, du moins sur une certaine classe d'esprits, sur les partis d'opposition, sur ceux qui résistaient chez nos voisins aux progrès de la démocratie et de l'esprit moderne. Carlyle s'était fait, après Coleridge, et sans qu'il y ait du reste aucune filiation entre eux, l'apôtre, le héraut des tendances idéalistes et mystiques, de la réaction contre la philosophie du XVIIIe siècle et la trop rapide conversion de l'Angleterre aux idées nouvelles. Mais, tandis que Coleridge, en souvenir sans doute de ses débuts, n'affichait ni rancune, ni haine contre l'esprit de la Révolution et contre la France, et ne se réclamait pas de l'Allemagne, Carlyle, plus passionné, plus violent, plus systématique, s'était prononcé contre la Révolution et contre la France, et faisait acte d'allégeance envers la pensée allemande. L'Allemagne l'a entraîné dans cette voie plus loin que, laissé à l'esprit national, il ne fût allé.

L'Angleterre, d'ailleurs, malgré l'éclat de son génie et de quelques-unes de ses œuvres, malgré le caractère dominateur et autoritaire de sa manière, ne l'a pas suivi. Si elle a lu et goûté des œuvres telles que le livre sur *le Culte des héros*, et surtout *les Lettres et Discours d'Olivier Cromwell*, elle ne s'est pas sentie conquise par l'*Histoire de la Révolution française*, d'un ton déclamatoire et apocalyptique, et elle n'a guère eu la patience de pénétrer les symboles obscurs du *Sartor resartus* ou d'aller jusqu'au bout des dix volumes de l'*Histoire de Frédéric II dit le Grand*. Aujourd'hui elle n'en a rien retenu, elle est comme gênée par le souvenir d'une action littéraire et morale qui, au fond, allait au rebours de ses véritables sentiments. L'influence partielle et éphémère, exercée par Carlyle et l'Allemagne n'est plus seulement le péché de Carlyle lui-même, elle est devenue, avec l'évolution des esprits et des temps, l'un des crimes que, dans son petit livre si populaire *les Crimes de l'Angleterre*, G. K. Chesterton, véritable interprète des traditions authentiques

1. Voir sur Th. Carlyle l'ouvrage de M. L. Cazamian (Bloud et Gay).

et du bon sens même de son pays, reproche au siècle précédent et à l'ère « victorienne ».

Il ne s'agit nullement ici de diminuer la grande figure littéraire et morale de Carlyle qui reste l'écrivain puissant, le visionnaire prodigieux, le prophète frénétique, et, dans bien des pages, un des historiens les plus profonds qui aient, comme notre Michelet, ranimé et ressuscité certaines parties de la vie du passé. Carlyle a pénétré plus avant qu'aucun de ses compatriotes au cœur de la langue et de la littérature allemandes. Lorsqu'il commença, en 1819, ses premières études en ce genre avec un dictionnaire que lui prêta Irving, une grammaire qu'il demanda lui-même à Londres, et quelques livres que son ami Swan fit venir pour lui de Hambourg, son initiation fut assez laborieuse; cependant, sa *Vie de Schiller* en 1823, sa traduction du *Wilhelm Meister* de Gœthe en 1824, et les nombreux articles qu'à partir de 1827 il écrivit dans la *Revue d'Édimbourg*, dans la *Revue étrangère*, dans la *Westminster Review*, dans le *Fraser Magazine*, sur Jean-Paul Richter, sur Werner, sur Gœthe, Schiller, Novalis, sur la littérature allemande, le théâtre allemand, les Niebelungen, etc., etc., ainsi que la composition du *Sartor resartus*, lui permirent de se rendre pleinement maître de son sujet et d'acquérir une connaissance aussi complète que possible de cette province alors nouvelle de la littérature universelle. On ne peut nier non plus qu'il ne se soit parfaitement assimilé, sinon peut-être Gœthe, dont le génie était par trop différent du sien, du moins les œuvres de Schiller, de Jean-Paul Richter, de Novalis, l'ancienne littérature germanique, et aussi les tendances générales de la philosophie de Kant, de Fichte, de Schelling. Il a, dans son *Sartor resartus*, amalgamé d'une façon extraordinaire la pensée de ces trois maîtres de l'école philosophique allemande et la forme à la fois romantique et humoristique de Jean-Paul Richter. Il a donc donné à son pays et à son temps une idée assez exacte de l'Allemagne de 1800 à 1830, tout en opposant volontiers les idées ou les tendances allemandes aux doctrines et aux tendances de l'Angleterre contemporaine, à peu près comme madame de Staël avait fait de son livre sur l'Allemagne une sorte de satire indirecte et de pamphlet contre la France napoléonienne.

La littérature et la philosophie allemandes sont ainsi devenues peu à peu dans l'esprit et les écrits de Carlyle des armes d'opposition. Elles lui ont servi à combattre non seulement la politique radicale et démocratique, la morale utilitaire de son pays et de son temps, mais la pensée française issue du XVIIIe siècle et de la Révolution, et qu'à l'exemple de Burke, avec plus de passion encore et de violence, il dénonçait comme l'ennemie à abattre. Dans cette interprétation, l'Allemagne était pour Carlyle l'antidote de la France : c'est cette pensée qui, après lui avoir dicté son *Histoire de la Révolution française*, lui a inspiré hélas! au temps de nos épreuves, au mois de novembre 1870, les lettres au *Times* qu'aucun de nos alliés anglais ne pourrait lire aujourd'hui sans une indicible souffrance. C'est aussi par cette outrance de pensée qu'ayant manqué et dépassé le but, Carlyle a vu son autorité, s'atténuer, se réduire, jusqu'à s'évanouir.

Sa dernière œuvre, la plus considérable de toutes par l'étendue, l'*Histoire de Frédéric le Grand* en dix volumes, est le monument qu'il avait voulu élever à la gloire de l'Allemagne. Il y consacra treize années de sa vie, et sa correspondance, son journal attestent quel horrible, ingrat et épuisant labeur ce fut pour lui. Ses lettres à Mrs Jane West Carlyle, sa femme, et à quelques amis intimes sont remplies de plaintes, de lamentations sur le fardeau, le cauchemar, l'*incubus* qu'a été cette exécution du rude et interminable ouvrage. L'œuvre est du reste faite de main d'ouvrier. Composée comme elle l'a été, ainsi que le livre sur Olivier Cromwell, avec les documents originaux, les dépêches, les lettres, les conversations, les interviews de Frédéric II, elle est comparable par la minutie de sa documentation, par le détail infini de sa psychologie, par la variété de ses points de vue, étant l'histoire non seulement d'un homme, mais d'un siècle, d'une dynastie, d'une race, à cette *Histoire de Port-Royal* de Sainte-Beuve qui est l'un des plus rares modèles du genre. Mais n'est-il pas singulier de constater à quel point le personnage choisi par Carlyle, loin de répondre, d'une part à l'idée qu'il s'est faite de l'Allemagne, de l'autre à ses propres principes et tendances, en est bien plutôt la contradiction et l'opposé? Ce qui anime et inspire

Frédéric II, ce qui a fait son succès et celui de la Prusse, c'est l'esprit même du XVIIIe siècle dont Carlyle pourtant s'est déclaré l'ennemi, c'est une conception de la vie et de l'État offrant un contraste absolu avec l'idéalisme et le culte des héros, tels que Carlyle les représente et les exalte. Il a essayé de parer l'objection en prétendant trouver dans la vérité, dans la franchise, dans la réalité simple, les principaux caractères de son héros et les ressorts de son œuvre, et en l'assimilant à cet égard à Martin Luther et à Cromwell. « Comment cet homme, officiellement un roi, s'est comporté au XVIIIe siècle, comment il s'est arrangé de façon à n'être ni un menteur, ni un charlatan, comme le siècle auquel il appartenait, c'est, écrit Carlyle dans sa préface, ce qui mérite d'être vu de près par des hommes et par des rois et ce qui peut être un enseignement. » Et il ajoute : « Si Frédéric a été vrai comme homme et comme roi, ne mérite-t-il pas d'exciter une exceptionnelle curiosité, ayant été la dernière Réalité portant la couronne avant la révolution générale et l'universel cataclysme? » Telle est l'apologie de Carlyle pour son œuvre si contradictoire à ses propres tendances, à l'idéal qu'il n'a cessé d'exprimer et de défendre. Mais qui reconnaîtrait à ces traits le véritable Frédéric II, le diplomate et le soldat qui s'empara de la Silésie et de la Pologne, le royal correspondant et ami de Voltaire, l'homme des petits soupers de Potsdam, l'incarnation d'une ère dont Carlyle s'est constitué l'antagoniste?

Les éléments de sa philosophie idéaliste et synthétique, Carlyle les avait certainement empruntés à la pensée allemande. La découverte de l'Allemagne a été pour lui, dans sa jeunesse, selon sa propre expression, « la découverte d'un nouveau ciel, d'une nouvelle terre » (août 1820). Les doctrines de Kant, notamment sur le temps et l'espace et sur l'impératif catégorique, celles de Fichte sur l'idée divine et le rôle des grands hommes, les écrits de Novalis, le Wilhelm Meister et le *Faust* de Gœthe, les romans et nouvelles de J.-P. Richter ont été ses sources d'inspiration. Toute cette philosophie qui lui venait d'Allemagne, il l'a condensée dans son *Sartor resartus* qui est vraiment, à cet égard, la « Somme » de sa pensée et son grand-œuvre. Cependant cette éducation de son esprit une fois achevée, et lorsqu'il se retourna vers son

pays et son temps, tout en gardant au cœur l'admiration et l'idéal de ses modèles allemands, il est visible que peu à peu c'est le fond anglais qui reprend le dessus. Dans l'*Histoire de la Révolution française*, c'est l'esprit de Burke, c'est la condamnation de la philosophie de l'Encyclopédie, du Contrat social, d'une constitution politique créée *a priori*, avec les seules données de la raison logique, qui est le thème dominant. Dans le livre sur *les Héros et l'héroïsme*, la doctrine originellement allemande et fichtéenne du rôle des grands hommes s'exprime et se transforme en une version singulièrement plus anglaise : le choix même des héros (Shakespeare, John Knox, Johnson, R. Burns, Cromwell) prouve que la supériorité est restituée à la conception britannique de l'individu et de l'énergie. Dans le *Chartisme, le Passé et le Présent, les Feuillets des derniers jours*, ce sont des problèmes anglais et des solutions anglaises qui, malgré l'attitude d'opposition et de satire adoptée par Carlyle, s'imposent à son attention et à ses conclusions. Le livre sur Cromwell enfin est anglais, national, puritain jusqu'à la racine, jusqu'aux dernières profondeurs.

Si Carlyle est revenu ainsi au bercail, s'il a abouti, comme Coleridge, à une sorte de torysme transcendental, c'est plus encore dans ce sens que l'Angleterre elle-même l'a interprété, rectifié, ramené à elle. Tant il est dans l'essence, la vertu, la force de la pensée anglaise de ne point se laisser détourner et aliéner, même par les courants en apparence les plus forts, même chez ceux de ses fils qui ont pu croire un instant avoir émigré vers une autre terre et un autre ciel. Pour reprendre, avec le symbolisme adopté par lui, le titre même de l'ouvrage le plus allemand de Carlyle, il sera permis de conclure que, comme son *Sartor resartus*, son tailleur remis à neuf ou réhabillé, Carlyle a eu beau s'affubler de l'habit allemand, c'est tout de même le vêtement anglais, la coupe anglaise qui, à la longue, l'a emporté.

V

L'histoire intérieure de l'Angleterre durant tout le XIXe siècle, à partir de 1815, est celle d'un peuple en marche vers

toutes les libertés : à dater de 1870 surtout, elle marque, du consentement et par l'effort de tous les partis, le développement continu des institutions, des mœurs, du régime démocratiques. Sa politique extérieure obéit à d'autres traditions ou d'autres impulsions, et subit des variations ou vicissitudes selon les événements du dehors, selon l'évolution des divers États de l'Europe ou du monde. Comme une règle la nécessité s'impose à elle, d'abord de prévenir la formation d'une hégémonie, l'accroissement excessif d'une puissance menaçant l'indépendance ou l'équilibre, ensuite de préserver contre toute atteinte sa propre maîtrise des mers et la sécurité qui est la condition vitale, de son commerce. L'obéissance à cette nécessité fondamentale explique les inflexions de la politique extérieure de nos voisins suivant les tendances, les intérêts ou les besoins, les dangers qui tour à tour apparaissent et commandent leurs résolutions. C'est ainsi que, depuis 1815, l'Angleterre a été périodiquement, selon les circonstances, notre adversaire, notre amie, notre alliée, ou qu'elle est parfois restée neutre. L'« Entente cordiale » a souvent et longtemps régné entre nous, dans tous nos régimes, en 1827 sous la Restauration, de 1830 à 1840 sous la monarchie de juillet, de 1852 jusqu'à 1870 sous le second Empire, enfin à différentes reprises, mais surtout depuis 1904, sous la troisième République. Ce qui, à certains intervalles, a atténué ou interrompu l'entente, ce ne furent que des divergences passagères, dues, soit à des rivalités coloniales, soit à des intrigues et excitations de tiers, soit encore à la méconnaissance d'intérêts et de périls communs. Il n'y a jamais eu, en tout cas, dans cette longue période, de séparation proprement dite, encore moins d'animosité. Jamais non plus l'Angleterre n'a pris le parti de nos ennemis, et plus d'une fois, au contraire, elle est intervenue en temps utile, et dans des conjonctures mémorables, entre eux et nous. Nous n'avons oublié ni son efficace sympathie et son assistance au lendemain du siège de Paris, ni les paroles décisives qu'avec le Gouvernement russe elle a fait entendre à Berlin au printemps de 1875. Au plus fort même de nos difficultés coloniales, lors de la crise de Fachoda, tel fait comme la rencontre du commandant Marchand et de lord Kitchener sur les bords du Haut-Nil, a montré

qu'il y a dans l'âme française et anglaise des sentiments analogues de noblesse et de générosité.

Le principal artisan de nos divisions, de nos défiances était évidemment l'Allemagne, dont la seule tactique a été pendant trente ans d'opposer l'Angleterre tantôt à la France, tantôt à la Russie, tantôt à toutes deux. Sur la Russie, par les relations et parentés des deux Cours, par les traditions administratives, par les intérêts agraires, commerciaux et financiers, l'Allemagne avait une action facile et presque constante. Sur l'Angleterre son influence était plus malaisée, ses tentatives furent plus rares et n'aboutirent qu'à des résultats passagers et très secondaires. Ce n'est guère que pendant le conflit russo-turc de 1876-1878, et lors du Congrès de Berlin, que, par l'Autriche-Hongrie surtout, les intérêts anglais parurent se rapprocher des intérêts germaniques. De même, l'exploitation par la politique allemande des dissentiments franco-anglais dans la vallée du Nil put seule donner à la Cour de Berlin, en 1898, l'illusion qu'elle allait se concilier les bonnes grâces de la Cour de Saint-James. Deux années n'étaient pas encore écoulées que déjà l'Angleterre et la France avaient repris le cours de leurs négociations, puis que, sous les auspices du grand roi Édouard VII, elles continuaient cet examen général de leurs litiges dans toutes les parties du globe, d'où sortit l'Entente cordiale du 8 avril 1904. Trois ans plus tard, l'Angleterre et la Russie, après un examen semblable des questions qui les divisaient, contractaient une entente analogue qui se confondait avec la nôtre. De toutes les inventions et manœuvres de la malfaisance allemande, de toutes ces intrigues poursuivies pendant un quart de siècle, il ne restait entre les trois grandes puissances, France, Angleterre, Russie, que la conviction de leur communauté d'aspirations et d'intérêts, la ferme résolution de n'être plus dupes de la tactique coutumière du Jago berlinois, la robuste confiance dans leur bonne foi et leur droit, dans la grandeur de leur commun idéal, dans la certitude qu'elles défendaient la bonne cause et qu'elles sauraient en assurer le triomphe.

Il y eut sans doute, en Angleterre comme ailleurs, des esprits inquiets, ou des égarés que la perspective de divergences, de froissements, d'un conflit entre l'Angleterre et

l'Allemagne troublait et effrayait. L'Angleterre a connu, depuis la signature de la convention franco-anglaise jusqu'à l'été de 1914, quelques cœurs faibles, quelques âmes tièdes, quelques esprits incertains, ou, selon l'expression, qui leur a été donnée, des Anglais de petit modèle, *Little Englanders* qui, redoutant une rupture entre leur pays et l'Allemagne, recherchaient avec une fièvre anxieuse les moyens de conjurer ce péril. Le Gouvernement britannique d'ailleurs, comme les Gouvernements alliés ou amis, loin de souhaiter et, à plus forte raison, de préparer un conflit, ne se préoccupait que des mesures propres à maintenir la paix. Dans les mois qui ont immédiatement précédé la guerre, le Cabinet de Saint-James s'est prêté à toutes les tentatives, à tous les essais, à toutes les velléités de rapprochement. Il a consenti à poursuivre, même dans les conditions les moins favorables, et qui lui donnèrent le moins d'espoir, les pourparlers illusoires avec l'Allemagne sur la limitation des armements navals ou sur l'arbitrage. Plusieurs membres du Cabinet Asquith, des membres indépendants du Parlement ou de hautes personnalités britanniques n'avaient pas craint de se faire, à leurs risques et périls, les intermédiaires de démarches dont nul en Allemagne n'a réellement et honnêtement secondé le dessein. Mais lorsque, le 2 août 1914, les voiles furent déchirés, lorsqu'à travers le masque apparut à plein le traître, lorsque la déclaration de guerre à la Russie et à la France et la violation du territoire neutre de la Belgique placèrent l'Angleterre devant la réalité, toutes les obscurités, toutes les ombres, toutes les hésitations s'évanouirent. Le nombre infime de ceux dont l'esprit ne s'éclairait pas assez vite et dont l'âme ne se sentait pas assez forte laissèrent le champ libre à l'immense majorité, à la quasi unanimité de ceux dont le regard était clair, la volonté droite et résolue. Il n'y eut plus en Angleterre de dissidents ou d'hésitants. Le souvenir même des divisions du passé s'effaça à jamais. L'âme anglaise fut toute, comme l'âme française, vouée à la grande, à l'inexpiable guerre qui commençait et que les deux pays étaient, dès la première heure, décidés à mener jusqu'au bout.

VI

Il n'y a pas de plus belles pages dans l'histoire du Royaume-Uni que celles dans lesquelles le Gouvernement britannique, au cours des conversations qui, à Berlin et à Londres, précédèrent l'ouverture des hostilités, a hautement répudié les offres, marchandages et surenchères du Gouvernement allemand qui espérait acheter ainsi sa neutralité. Il n'y en a pas, dans ses annales, si riches de gloire et de sagesse, qui égalent la relation magnifique de ces trois années de guerre durant lesquelles nos alliés ont levé, instruit et équipé une armée de cinq millions d'hommes, fortifié par un prodigieux accroissement de navires et d'équipages leur maîtrise de la mer, soutenu par une gestion aussi prudente que hardie, par des sacrifices fiscaux supérieurs à la restriction extrême de leurs dépenses, de leurs besoins, de leur régime de vie, un crédit ouvert sans limites aux nécessités et exigences de la lutte commune.

Quant aux sentiments qui ont, depuis l'aube du 2 août 1914, uni l'Angleterre et la France, quant à l'amitié confiante et virile qui s'est développée entre les deux peuples, quant à l'admiration et à l'estime qu'ils ont conçues l'un pour l'autre, il n'y a rien dans l'histoire qui puisse y être comparé. L'Angleterre et la France, en se ceignant toutes deux les reins, en s'alignant sur le front de la mer aux Vosges, et plus tard sur le front de la Macédoine à l'Égypte, en partageant fraternellement les épreuves, les dangers, les sacrifices, et aussi les résultats et les succès, ont, de plus, communié, non seulement dans leur présent, mais j'ose dire dans tout leur passé, dans Shakespeare et Jeanne d'Arc, dans tous leurs souvenirs d'héroïsme et de grandeur, dans la religion mutuelle de leurs gloires nationales, comme dans chaque goutte de sang versée par leurs soldats, dans chaque parcelle d'or apportée au trésor unique de guerre, dans chaque acte préparant et assurant la victoire. Tout ce qui, dans le passé, avait pu les séparer s'est fondu, uni, au creuset d'une indestructible foi, d'une profonde unanimité de pensée, de sentiment et d'action.

Dix ans avant la guerre, depuis la convention du 8 avril 1904, s'était déclarée entre l'Angleterre et la France cette profession d'amitié et de confiance. Dès cette date, la littérature, comme la politique des deux pays, manifeste la conversion qui s'est faite. Il n'est peut-être pas d'exemple semblable d'un acte diplomatique, d'une entente de gouvernements qui ait eu de telles et si vivaces racines dans l'âme même des peuples, et qui, dans le bref espace de quelques années, se soit haussée au rang d'une si intime alliance. C'est alors que se succèdent chez nos voisins des ouvrages et écrits marquant en traits qui ne pouvaient manquer de nous toucher, le progrès du rapprochement, de l'union entre les deux nations. Les livres de John E. C. Bodley sur la France, de R. E. Prothero sur *le Plaisant pays de France*, les ouvrages d'histoire et notamment l'admirable volume de lord Rosebery sur *Napoléon, la dernière phase*, sont comme autant de témoignages de la plus ardente ou de la plus délicate sympathie pour notre pays. Depuis l'été de 1914, la sympathie est devenue admiration et passion : nous ne pouvons plus, Anglais et Français, dans nos pensées, paroles et écrits, que nous féliciter, nous réjouir, nous enorgueillir de l'alliance qui fait de nos armées et de nos âmes un seul faisceau de force et d'énergie. Les plus grands, les plus aimés des écrivains ou des orateurs des deux pays ne songent qu'à traduire avec sincérité et émotion ces sentiments dont nos cœurs sont remplis et exaltés. Les statues de Jeanne d'Arc à Paris, à Rouen, à Reims, sont à chaque occasion fleuries de couronnes ou de palmes anglaises. Nous, de notre côté, nous vouons à Shakespeare, à toutes les hautes gloires de nos voisins, un culte qui nous devient national. Jamais fusion plus enthousiaste ne s'est faite de l'esprit, du cœur et de l'âme de deux grandes nations.

VII

Parmi les écrits innombrables qui, durant la présente guerre, ont le mieux attesté la pensée et les sentiments de nos alliés d'outre-Manche, il en est deux, l'un que j'ai déjà cité, *les*

Crimes de l'Angleterre, par G. K. Chesterton [1], l'autre, l'ouvrage récemment traduit en notre langue de Ford Madox Hueffer, *Entre Saint-Denis et Saint-Georges*, que je voudrais signaler comme étant, l'un la confession hardie, sinon des crimes, du moins des erreurs que la politique anglaise a pu commettre, l'autre l'exposé le plus lucide et le plus ardent des raisons pour lesquelles l'Angleterre s'est rangée à nos côtés et détournée avec horreur de l'Allemagne.

Ce que G. K. Chesterton, dans sa brochure répandue à des milliers d'exemplaires, dénonce et condamne avec une verve débridée comme les crimes de l'Angleterre, c'est, dans le passé et l'histoire contemporaine, l'assistance active ou passive que la politique anglaise a pu prêter à la politique allemande, ce sont les illusions et mirages auxquels la pensée anglaise a pu se laisser prendre et décevoir par la pensée allemande. Ces crimes et erreurs, G. K. Chesterton n'a pas craint d'en donner la liste : c'est l'alliance de l'Angleterre avec la Prusse, d'abord au XVIIIe siècle dans la guerre de Sept ans, puis, sous la Révolution et l'Empire, dans les différentes phases de la coalition qui triompha à Waterloo ; c'est l'abstention de l'Angleterre, de 1864 à 1871, dans l'affaire des Duchés danois, dans les défaites successives du Danemark, de l'Autriche et de la France; c'est, en 1876-1878, dans le conflit russo-turc et au Congrès de Berlin, l'appui donné par l'Angleterre à la politique austro-allemande en Orient; c'est, en 1890, l'arrangement aux termes duquel lord Salisbury consentit à échanger l'île d'Héligoland contre Zanzibar et le territoire adjacent.

Dans un des chapitres de la brochure, G. K. Chesterton n'oublie pas de mentionner, parmi les crimes et erreurs, l'influence allemande subie et exercée par Thomas Carlyle. Il explique le cas de Carlyle comme celui d'une haute intelligence, victime d'un mauvais sort, et pour qui, comme un instant pour l'Angleterre elle-même, l'aventure a été presque tragique. Il montre comment l'idéal allemand le corrompit, le gâta, le bleu de Prusse de cet idéal lui ayant, dans une vision sinistre, assombri l'imagination et la raison. Mais la

1. *The Crimes of England*, par G. K. Chesterton (Londres 1915). *Entre Saint-Denis et Saint-Georges*, par Ford Madox Hueffer (traduction française, Payot).

conclusion de G. K. Chesterton met en lumière à partir de 1904 et surtout de 1911, le réveil de l'Angleterre, et, à dater du 4 août 1914, la résolution inflexible du peuple britannique, le commencement de l'épopée héroïque qui, après la retraite de Charleroi et le rétablissement de la Marne, devait mener l'armée anglaise sur l'Aisne, la Somme, l'Yser, la Scarpe, la Lys et l'Escaut, et faire d'elle, aux côtés de l'armée française, d'abord le boulevard inébranlable de la résistance, puis la pointe aiguë de l'offensive contre l'invasion germanique. « L'Empire de sang et de fer reculait vers les ténèbres des forêts du Nord, les grandes nations de l'Ouest avançaient : après une longue querelle d'amoureux, les étendards de Saint-Denis et de Saint-Georges flottaient de nouveau l'un auprès de l'autre. »

C'est également sous les glorieux étendards de Saint-Denis et de Saint-Georges que Ford Madox Hueffer place l'inspiration de son livre consacré, comme l'indique le sous-titre, à l'esquisse de trois civilisations. Ces trois civilisations, anglaise, française, allemande, l'auteur a eu, comme citoyen anglais, comme résident en France, comme étudiant dans les Universités germaniques, l'exceptionnelle occasion de les bien connaître. Son étude approfondie est conduite avec une rare pénétration, et ses conclusions méritent d'être accueillis avec confiance. Ford Madox Hueffer, fils de l'ancien critique musical du *Times*, petit-fils d'un des peintres les plus illustres de l'école préraphaélite, apparenté à la famille du grand peintre Rossetti, avait fait une partie de ses études à Münster, en Westphalie, où, durant un séjour de plusieurs années, il s'initia à la vie allemande. Il s'était ensuite établi en France, à Paris, puis dans diverses régions du Nord, du Centre ou du Midi, et particulièrement dans notre Provence pour laquelle il avait une prédilection. Rentré en Angleterre, il devint propriétaire et gentilhomme campagnard, sans renoncer à la carrière littéraire de romancier, de psychologue, de critique d'art, où il s'est distingué par de remarquables ouvrages. Nul n'était mieux préparé à analyser et à comparer la civilisation des trois pays dont il avait successivement partagé la vie. Au moment où éclata la guerre de 1914, il était, à en juger par ses écrits et notamment par l'*English Review* qu'il avait fondée en 1908, déjà très épris de la France, plutôt sévère à

son propre pays, et depuis quelques années il avait compris et révélé à ses compatriotes le danger, la menace de cette Allemagne où il avait vécu, et dont le chauvinisme agressif, dont la mégalomanie barbare lui étaient apparus.

La tourmente déchaînée par la guerre s'annonçant plus terrible encore qu'il n'avait pu le prévoir, il ne se contenta pas de la plume. Il voulut, lui aussi, prendre part à la lutte, il s'engagea, fut promu lieutenant au 3e bataillon du régiment gallois, heureux de devenir sur le front occidental le frère d'armes de ces vaillants soldats de France auxquels il a rendu un si noble hommage. Au printemps de 1915, il avait publié, sous ce titre emprunté à Shakespeare, *Quand le sang est leur argument (When blood is their argument)*, une étude d'une vérité accablante sur l'histoire politique de l'Allemagne et sur le caractère donné par l'Allemagne à l'enseignement public transformé en agent de provocation organisée de tout un peuple contre ses voisins.

C'est dans l'automne de la même année que parut l'ouvrage : *Entre Saint-Denis et Saint-Georges*, destiné à démontrer, comme il y a incontestablement réussi : 1° que l'Angleterre, si elle n'était nullement préparée à la guerre de 1914, et ne l'a, à aucun degré, provoquée, a eu raison de la faire, devait la faire et s'y est résolue pour les motifs les plus corrects en même temps que les plus impérieux ; 2° que l'Allemagne, par sa politique, par son système d'enseignement, par son développement économique, par l'élan imprimé à toute la nation, par la préparation intensive de son armée, de sa marine et de toutes ses ressources, par la conjuration évidente de tous les chefs, hommes d'État, militaires, professeurs, économistes, industriels, banquiers, de toutes les classes, de tout le peuple, a voulu, prémédité, provoqué la guerre, en a choisi la cause et l'heure ; 3° que la France, fidèle aux principes de paix, de civilisation, d'humanité, n'a ni recherché ni voulu la guerre, qu'elle était tout entière attachée à son idéal de haute et noble culture, mais que, chez elle, les vertus, le patriotisme, l'unité de la race et de la nation se sont, au jour de l'épreuve, trouvés intacts, et qu'elle a pu, comme à d'autres crises de son histoire, non seulement repousser le choc des Barbares et se sauver elle-même, mais sauver le monde.

Dans l'analyse et la peinture qu'il fait des trois civilisations, Ford Madox Hueffer décrit avec autant d'humour que de finesse et de vérité l'état des trois pays, Angleterre, Allemagne, France, au mois de juillet 1914. Il repousse et réfute les attaques injustes dirigées par certains écrivains ou politiciens anglais contre la politique de la Grande-Bretagne, contre le langage et les actes de Sir E. Grey, contre la décision prise par le Gouvernement royal d'entrer dans la lutte. Il établit de la façon la plus catégorique, par les documents et citations les plus irrécusables, la provocation et la préméditation allemandes dès 1897, dès la conception du programme naval de l'empereur Guillaume II. Il fait enfin de l'âme française, de nos vertus et de nos dons, de notre passé et de notre présent, de l'héroïsme et du charme de notre race, de tout ce que l'Angleterre admire et aime en nous, de tout ce que le monde et l'humanité nous doivent, par contraste avec tout ce qu'ils ont à haïr et à redouter de l'Allemagne, la peinture la plus enthousiaste qu'une plume étrangère ait jamais pu faire d'une autre nation.

« Pour terminer, écrit-il au mois d'octobre 1915, dans l'épilogue de son livre, demandons-nous, en cette année du centième anniversaire de Waterloo, comment nous pourrions le mieux nous acquitter de quelques-unes des dettes que l'humanité a contractées envers le pays des lys. Car l'humanité, et en particulier celle qui habite les Iles britanniques, a toujours été redevable à la France. Que l'Angleterre soit l'alliée de la France, voilà le plus grand privilège que le destin ait jamais accordé aux descendants de Hengist et de Horsa, comme aux descendants de ces barons qui affirmèrent leurs droits et privilèges dans la grande Charte. Car, dans le monde entier, il n'y a que la France qui compte indéniablement. Il n'y a que la France qui, depuis qu'elle est la France, ait toujours été la seconde patrie de tout homme qui n'est pas un Français. Et cela grâce à l'honneur, à l'esprit de sacrifice, à la probité et à l'activité du peuple français... L'esprit chevaleresque est la chose la plus précieuse du monde. Tout l'esprit chevaleresque répandu dans le monde est venu de la France. De beaux sites et un ciel clément produisent une race qui peut s'accorder le luxe d'être généreuse. Cela me paraît une raison péremptoire

pour que la France ait l'hégémonie partout où les hommes labourent entre les troncs d'oliviers ou travaillent au milieu des vignes. S'il doit subsister dans l'univers quelque chose du charme qui nous est cher, il faut que la cause de la France, qui est notre cause, triomphe. »

Voilà ce que l'Angleterre pense aujourd'hui de la France. Et c'est d'autre part, je puis, je crois, l'ajouter, par des sentiments égaux que la France répond à ceux de l'Angleterre. Quant à ce que toutes deux, et le monde avec elles, pensent de l'Allemagne, ce n'est plus un secret pour l'humanité qui a éprouvé ce que valent la *kultur* germanique et l'idéal de cette puissance de haine et de proie. C'est à la justice immanente maintenant à prononcer le prochain, l'infaillible verdict.

A. GÉRARD
Ambassadeur de France.

L'administrateur-gérant : A. BACHELIER.